

Le Samedi

VOL. X. No 10
MONTREAL, 6 AOUT 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU DERNIER SIÈCLE



L'ATTENTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 AOUT 1898

UNE SURPRISE



I
Le barbier. — Voilà vos cheveux frisés, monsieur. Cela va-t-il bien ?

BOUQUET DE PENSÉES

On naît poète, mais on vit savetier.

x

Si vous ne pouvez être soleil, tachez de n'être pas nuage.

x

Si le silence est d'or, l'existence d'un sourd-muet doit être un véritable Klondyke.

x

La femme prend le nom d'un homme quand elle l'épouse, ce qui lui reste après.

x

La popularité s'acquiert tout autant par ce que l'on dit que par ce que l'on fait.

x

Beaucoup d'hommes croient avoir gagné un dollar quand ils ont réussi à l'emprunter.

x

Il y a trois choses que l'argent ne peut acheter : les bonnes manières, la politesse, la propreté.

x

Quand un homme ne peut s'accorder avec sa seconde femme, le monde considère cela comme la vengeance de la première.

x

Il y a encore beaucoup d'hommes capables de donner leur vie pour leur femme, mais quand au portefeuille bien peu sont disposés à ce sacrifice.

UN SOLITAIRE.

IL NE SE LE PARDONNE PAS

La femme. — Quand nous nous sommes mariés, il y a un an, tu disais à tous tes amis que notre mariage était, de ta part, le résultat d'un amour à première vue. Est-ce vrai, cela ?

Le mari (souple). — Oui, parfaitement vrai.

La femme. — Et maintenant tu me trouves tous les défauts imaginables.

Le mari (ressoufflant). — C'était bien, quand je t'ai rencontrée pour la première fois, un cas d'amour à première vue ; mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir oublié mes lunettes, ce matin-là.

Le premier verre de vin réjouit, le second enivre, le troisième cause toutes sortes de maux. — ANACHARSIS.

LE PARI D'UN BORGNE

Certain borgne de Toulouse gagea contre un homme qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari accepté, le borgne répond : " Vous avez perdu, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un."

SUFFISANT A SON BONHEUR

Le poète Clairdelune. — Le père de cette jeune fille est, paraît-il, un brave homme ; mais ce n'est pas ce que l'on peut appeler un homme instruit.

Le poète Ruissellet. — Non, en effet. Sa bibliothèque ne comporte que deux volumes, mais ils suffisent et au delà à son bonheur et à celui de sa famille.

Le poète Clairdelune. — Quels sont-ils ?

Le poète Ruissellet. — Un livre de banque et un livre de chèques.

ELLE LE SAVAIT !

Le docteur venait d'être appelé près d'une dame malade, laquelle avait auprès d'elle sa petite fille âgée de cinq ans. Le médecin tâtait le pouls de la malade et, comme la petite ouvrait de grands yeux, le regardant faire, il lui dit, en souriant : — Tu ne sais pas ce que je fais là, hein, petite ?

La petite. — Si, monsieur.

Le docteur. — Ah, et quoi donc ?

La petite. — Vous faites l'amour à maman.

UN MARCHÉ A CONCLURE

Un jeune faufaron se vantait d'avoir en peu de temps appris beaucoup de choses, et d'avoir dépensé mille écus pour payer ses maîtres. Quelqu'un de ceux qui l'écoutaient lui dit malicieusement : " Si vous trouvez cent écus de tout ce que vous savez, je vous conseille de les prendre sans hésiter, vous gagnerez au marché."



II
Le client. — Pas mal, pas mal !

LEURS RÉFLEXIONS

Madame Campvolant. — Je ne comprends pas comment vous sortez si peu ? Comment votre mari peut-il passer son temps, le soir ?

Madame Solitaire. — Il s'assied dans son fauteuil, bourre sa pipe et réfléchit aux moyens de gagner de l'argent.

Madame Campvolant. — Étonnant ! Mais, vous même, que faites-vous pendant ce temps-là ?

Madame Solitaire. — Oh ! moi, je pense à la meilleure manière de le dépenser.

L'EXAMEN DE DROIT

Trois élèves en droit sont sur la sellette.

Un examinateur à l'un d'eux : " Monsieur, comment doit-on jouir de l'usufruit ? "

L'étudiant hésite et... donne la définition du mot usufruit.

" Vous ne répondez pas à ma question, dit l'examinateur. Vous, monsieur, ajoutez-il en regardant le second élève, répondez. Comment doit-on jouir de l'usufruit ? "

Pas de réponse.

Le professeur adresse la même question au troisième candidat, qui reste muet comme les autres.

L'examinateur perd patience.

" Comment ! vous ignorez une chose aussi élémentaire ? Voyons, essayons d'un exemple. Supposez que j'aie devant moi trois ânes... Comment jouirais-je de l'usufruit ? "

Tout à coup la mémoire revient à l'un des candidats :

" En père de famille," s'écrie-t-il.

C'est en effet le texte du code.

La mode est l'expression des mœurs. — CHÉREY.

ENTRE DEUX FEUX



Pat (grinçant des dents).—Ah, que je voudrais appliquer la patte sur l'animal qui a dit qu'un homme ne pouvait servir deux maîtres à la fois !

Emaux et Camées

PETITS CHŒFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES ÉPOQUES
DLXXXIX

MA MÈRE

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge. Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge, Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là. Elle songe sans doute au bal qui m'exila Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante : Car je suis sage et reste au logis quand il vente Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit, Elle met une bûche au foyer plein de flammes.

Ma mère, soit bénie entre toutes les femmes.

FR. COPPÉE.

LES FRAISES

Il y a, dans la banlieue parisienne du sud, un coin de paradis terrestre dont je recommande la visite aux amateurs de paysages plantureux et aux chercheurs de sensations savoureuses. C'est la pente du coteau qui s'étend entre Antony et Verrières-le-Buisson. Allez y vers la fin de juin ou le commencement de juillet et vous ne regretterez pas le voyage. Toute cette région est livrée à la culture des fleurs et des fruits. Les champs d'aillets roses ou cramoisis y voisinent avec des vergers de cerisiers ; les clos plantés de cassis y alternent avec les massifs de framboisiers, les parterres de sauges empourprées et les longs carrés de fraisiers. Tout à travers, des bandes de coquelicots courent comme une broderie écarlate et, çà et là, parmi ces rouges colorations, une pièce d'avoine, un bout de vignoble, mettent un frisson argenté ou une tache d'un vert phosphorescent.

Un soir, penché sur le talus d'un chemin en surplomb, je me suis arrêté à regarder les gens occupés à faire la cueillette d'un champ de fraises. Deux filles d'une vingtaine d'années, deux garçons à peu près du même âge, dépouillaient les fraisiers sous la surveillance d'une vieille femme vêtue de noir, qui se tenait adossée au mur d'une ca-



Mlle Brigitte (minaudant).—Et quelle pénitence le père McGuire vous a-t-il donné quand vous vous êtes accusé de m'avoir embrassé ?
O'Meara.—Il m'a dit : Allez et ne recommencez plus, la pénitence est faite.

bas en torchis. Il faisait très chaud ; les hommes étaient en bras de chemise, les filles n'avaient gardé qu'une jupe légère et un corsage. Une appétissante senteur de fraise s'exhalait de la terre et se répandait dans l'air étouffant ; — une senteur grisante. — Parfois, en dépit des yeux d'argus de la vieille femme en sentinelle, des propos galants s'échangeaient à mi-voix. Une des filles se relevait, étirait languissamment ses bras nus, cambrait sa taille souple ; dans ses yeux se reflétait la vive lueur du soleil couchant qui, là-bas, s'enfonçait en des nuages rouges pareils à des fraises écrasées...

ANDRÉ THEURIET.

LE PLUS HEUREUX

Billardin.—Sais-tu qui est le plus heureux, de l'homme qui possède \$100,000 ou de celui qui a sept filles ?

Fildesoie.—Le dernier, parbleu !

Billardin.—Et pourquoi ?

Fildesoie.—Il me semble que celui qui possède \$100,000 veut néanmoins en avoir plus, ce qui prouve qu'il n'est pas satisfait de son sort. Quand à celui qui a sept filles...

UNE VRAIE DÉFINITION

Le petit Freddie.—Dis, papa, qu'est-ce que c'est donc qu'un sport ?

Le papa.—C'est un exercice pour ceux qui se portent bien.

SES PREMIERS PAS

Le magistrat.—Prisonnière, vous êtes convaincue d'avoir accompli de nombreux vols. Je voudrais que vous me disiez comment vous avez pu adopter une aussi triste profession ?

La voleuse.—Votre Honneur, mon premier pas ç'a été de visiter les poches de mon mari pendant qu'il dormait. Après, la descente a été facile.

LA HARANGUE INTERROMPUE

Les députés d'une ville, voulant haranguer Henri IV, commencèrent leurs discours par ces paroles : " Annibal sortant de Carthage..." A ces mots, le prince les interrompit en disant : " Annibal sortant de Carthage avait diné, et je vais en faire autant."

UNE SEULE CHOSE

Le petit Fred.—Moi, je puis marcher sur le fil de fer tout aussi bien que l'homme qui était il y a un mois au Parc Sohmer. Il n'y a qu'une seule chose qui me gêne.

Le petit Henri.—Ah ! là, là ! Qu'est-ce que c'est ?

Le petit Fred.—C'est la peur de tomber en bas.

ILS N'Y CONNAISSAIENT RIEN

Gallaughan.—Ils veulent faire une loi pour empêcher les gens de prendre de la boisson...

Pat O'Meara.—Oh ! là, là ! Est-ce qu'ils y connaissent quelque chose ? T'en as seulement jamais vu un de soûlé, toi ?...

CE N'EST PAS LA PEINE

Un docteur distingué étant près de monter à cheval demanda ses bottes ; son domestique les lui apporta : " Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ? — C'est que j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les décroter pour les salir tout à l'heure," répond naïvement le domestique. Peu de temps après, le valet demanda la clef du buffet. " Pourquoi faire ? — Eh bien ! pour déjeuner. — Oh ! ce n'est pas la peine, répond le docteur, tu vas marcher, et tout à l'heure tu auras encore faim."

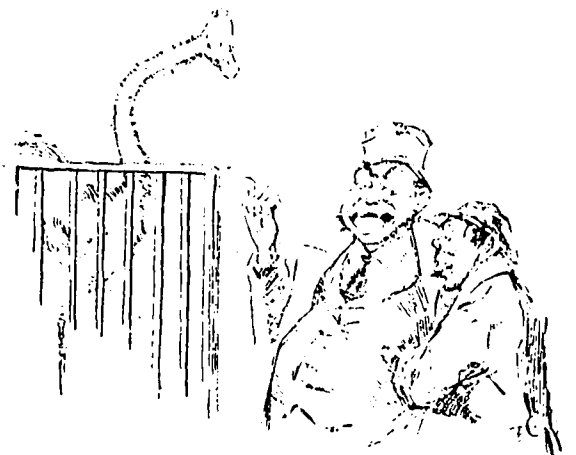
PERFECTIONNEMENT DÉSIRABLE

UNE RÉFLEXION DE BOIREAU

—Pauvres Espagnols ! ce n'est certainement pas le courage qui leur manque... Ce qui leur manque ? C'est \$10 00 chacun pour s'acheter un fusil.

On disait un jour à Antisthènes que la guerre emporte les misérables.

—Elle en fait plus qu'elle n'en emporte, répondit-il.—MAXIME.



La femme.—N'aimerais-tu pas avoir le cou aussi long que celui de cet animal-là ?
L'homme.—Pourquoi ?
La femme.—Il me semble que ça prendrait pas mal de temps pour faire descendre un verre de bière dans un conduit comme celui-là !

TROP VITE



La mère. — Je ne comprends pas, puisqu'il voulait t'embrasser, que tu ne l'en ai pas empêché. Que ne m'appelais-tu pas ? Ça a donc été trop vivement fait pour que tu cries ?
La fille (avec un soupir à faire trembler la montagne). — Oh ! oui, maman ! trop vivement fait !

CAUSERIE

SUR L'HOMME

(Suite et fin)⁽¹⁾

Le "Grognard", vient en dernier lieu parce qu'il existe à vrai dire chez le fat, comme chez le prétentieux, chez l'inconstant, plus chez le vieux garçon et surtout lorsque l'homme avance en âge.

Il est difficile de peindre son caractère sur le type d'un seul homme, car un tel personnage semblerait indigne de vivre, n'étant qu'une plaie pour la société et une nuisance dans le monde.

Cependant il s'en trouve de fort incommodes pour leur entourage. N'allez pas leur faire ce reproche, ils auront toujours une excuse prête s'ils ne nient déjà ce défaut ; il est remarquable qu'un homme semble toujours ignorer ses torts, et possède indubitablement quatre yeux pour découvrir ceux des femmes ! Pas une n'y échappe !

Le "Grognard" est ordinairement inconstant ; la définition de La Bruyère se prête bien à notre sujet : " Il est à chaque moment ce qu'il n'était point et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même."

Suivons le d'aussi près que possible. En se levant, le pli d'une chaussette lui a déplu ; toute la journée sera orageuse et tout le monde en souffrira ; quel moyen prendre pour prévenir ces orages et conjurer la tempête ? Aucun, il n'y a point de bons almanachs pour prédire ces mauvais temps.

Le "Grognard", grognera nuit et jour, au beau et au mauvais temps, plus chez lui que chez les voisins ; si en ce dernier cas il a sauvé les apparences, il en fera de plus belles en rentrant à la maison.

Faire sa toilette est toute une histoire ; l'eau est trop chaude ou trop froide, le savon est trop glissant, il lui échappe des mains, sa brosse à dents n'est pas là où il l'avait déposée la veille. Qui s'est servi de sa brosse à cheveux ? elle est humide ! tout va mal, monsieur se fâche, s'irrite contre la maisonnette tout entière, subito il pense à son déjeuner. Tout est-il prêt ? heureusement, car il a une faim dévorante, on descendant il met le pied dans une gamelle qu'on a laissé au haut de l'escalier. — Bando d'imbéciles, est-ce là une place pour déposer vos ustensiles ? Il en a pour dix minutes sur ce sujet, après un grand fracas, prend une bouchée par chaque vingt reproches, le pain est coupé trop d'avance, le beurre n'est pas assez dur, son café ne sent pas le café, un mauvais couteau, pas assez de lumière, etc., etc. Vous savez mieux que moi tout ce qu'un homme peut dire à la table, s'il est gourmet ou gourmand ; on n'a pas même l'agrément de le voir satisfait, rien n'est à son goût, tout lui déplaît.

Dans son bureau, monsieur aime à être seul et à n'être pas dérangé.

Vous avez quelque chose à lui dire, à lui demander, il vous ferme la porte au nez, et en termes propres à ces gens : — Venez pas me badrer. Si plus tard cela tire à conséquence, il vous fera le reproche de n'être pas venu lui dire ce que vous saviez ou lui demander ce que vous aviez à lui demander.

À la promenade, vous le rencontrez. — Eh ! bien comment vous portez-vous ? Mal ! mal ! vous répondra-t-il, tout va mal : la santé, les affaires, etc., etc., après tout cela demandez au premier homme que vous verrez sur la rue s'il est content de son sort, pas un sur cent ne vous répondra affirmativement ; toujours quelque chose qui ne va pas. L'on dirait que la nature s'est trompée dans le destin des hommes ; ils sont tous misérables et nés pour supporter les vicissitudes de la vie.

Le grognard, sans s'en apercevoir, critiquera votre parler, votre manière de penser, si vous n'êtes pas de sa politique, de son avis ; avec ses opinions, jamais vous ne serez son ami.

Vous sortez avec lui, il y a toujours quelque chose qui lui déplaît ; il vous assomme d'invectives, votre présence semble le contrarier ; à la prochaine occasion vous refusez, pour éviter ces désagréments, il vous accusera d'être déplaisant, cherchant à contredire ses volontés, d'égoïsme, toujours de mauvaise humeur, etc.

Dans les soirées on sert toujours les rafraîchissements à une heure impossible ; on n'a plus soif, on n'a plus faim, il est si tard, chez lui cependant rien n'arrive avant minuit et lorsque les conviés s'appêtent à partir, c'est différent !

Il est grand admirateur des toilettes du beau sexe ; il remarquera une belle robe, un beau chapeau, du riche et du chic, pour ce qui est de sa chère moitié, qu'il adore tant, à son marché ! il n'y portera pas attention, car il y a la demande, le prix et les fameux comptes ! préférant l'utile à l'agréable.

C'en est assez, vous avez vu le monsieur en question, vous le connaissez, il formerait un volume à lui seul, s'il fallait le décrire au complet ; épargnez moi cette tâche, car je presse la fin de cette histoire ; un sujet aussi peu agréable fatigue ma plume et votre patience j'en suis sûr.

L'Homme, le voici à un point de vue général.

Malgré la connaissance de ses défauts que j'ai énumérés aussi minutieusement qu'il m'était possible de le faire, il connaît sa force et cherche à faire briller sa suprématie ; il est vrai qu'il faut une tête en toute chose, mais pour cela il s'agit d'en avoir une et de savoir la porter. Qu'il domine, c'est parfait, mais il y a une manière de le faire sans écraser la femme, se rendre omnipotent, ou encore se croire sans faute et sans reproches. Seuls, nous ne saurions soutenir la vue de nous-mêmes et de la nécessité qui est imposée aux agréments du monde, de passer comme un instant unis avec les autres par la société, ne faisant pour ainsi dire que nous multiplier en d'autres nous-mêmes, pour participer davantage à la commune misère du genre humain. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils les ont accomplis. Sachons le bien et nous saurons commander. Soyons prudents et délicats dans nos volontés et nous serons écoutés et respectés. Soyons fermes dans nos droits et prêts à donner à César ce qui appartient à César ; chercher à se défaire de tous nos défauts serait chose impossible, mais savoir supporter ceux des autres, en reconnaissant les siens, est une qualité enviable et propre à faire fermer les yeux sur nombre de nos travers et imperfections.

Soyons hommes avant tout, mais de grâce laissons à la femme ce qui lui appartient, restons dans notre domaine ; tout allant de front, tout ira bien ; tout allant bien, tout finira bien.

JOE.

VILLÉGIATURE

Boireau. — Moi, mon cher, je pourrais peut-être, tout comme un autre, me plaire à la campagne, si l'on savait que faire de neuf heures du matin à onze heures du soir.

PAS ENCORE LA DOUZAINÉ

La dame. — Combien prenez-vous pour faire les portraits d'enfants ?

Le photographe. — Deux piastres la douzaine, madame.

La dame. — Ah... mais c'est que je n'en ai encore que neuf.

On est moins sûr de ses jugements que de ses impressions.

JULES LEMAITRE.

TERRIBLE PERTE



Isaac. — Bourgeois-tu es-tu si drisde, Abraham ?
Abraham. — On le serait à moins ! Ma femme s'est noyée et elle avait sur elle deux ses tiamants. Et on n'a pas redroulé le corps.

UNE MAUVAISE FARCE



I
Mr Delicat. — Je désirerais un bon cigare, un vingt-cinq cents... là... celui-ci me paraît bon... moi, je reconnais un bon cigare rien qu'au toucher...

II
...Ça, c'est un bon cigare... Quel arôme ! mon ami...

III
...Tiens, voilà de jolies photographies.
Le jeune Titoin. — Oh, la la ! Les trois pour cinq cents, ce que ça vous a un goût de charogne... pouah...

IV
...Voilà un gros brave homme qui en a un fameux. Quelle odeur... si ça n'est pas se moquer des gens. Attends un peu, ma vieille...

CHANSON DE PIERROT

S'en fut dans la plaine
Moissonner des lys,
De la marjolaine,
Des mugnets jolis ;

S'en fut dans la lande,
En bon pèlerin,
Cueillir la lavande
Et le romarin ;

S'en fut par des routes
Joyenses, chercher
Toutes, toutes, toutes
Les fleurs de pécher

Lys du clair de lune,
Fleurètes des champs,
Tout cela pour une,
Une aux yeux méchants.

Pierrot à l'amante
Offre son bouquet,
Son bouquet de menthe,
Lys, rose et muguet.

Sa force est tombée,
Son courage à bout ;
Il est bouche bée
Et pleure debout.

Da riro, de riro
La bello éclata,
Ah ! le pauvre sire !
Qu'elle s'écria.

L'amoureux morose,
L'amoureux transi,
Lors quittant la rose,
A pris un souci.

Devers la rivière
S'en fut de ce coup,
Avec une pierre
Une pierre au cou.

La belle, la belle
Remarquant le soin
De l'amant fidèle,
Fut triste à ce point.

A ce point navrée
Par de tels soucis
Qu'elle s'est parée
Avec des soucis.

PAUL GUIGOU.

DE ST-JEAN A ST-PIERRE

(Pour le SAMEDI)

On compte deux lieues de St-Jean Deschaillons à St-Pierre les-Becquets. Le trajet se fait en voiture. Nous longeons le cours serpenteant du fleuve, à 150 pieds au-dessus de son niveau. Il est agréable de voyager en ces parages. Malheureusement, il nous faut passer quatre côtes longues et rudes comme on en voit peu.

A main droite, le St Laurent dont les eaux, à cet endroit, marchent avec une grande rapidité. De l'autre côté du fleuve, Ste-Anno de la Pérade — où j'ouvris les yeux pour la première fois. A gauche, des champs habilement cultivés qui se perdent dans le lointain : la journée est belle, c'est le temps du travail, tout le monde est à l'œuvre. Qu'ils paraissent heureux ces cultivateurs au milieu de leurs champs — trésors inépuisables — vivant tranquilles, francs et loyaux, ne comptant que sur le fruit de leurs travaux, bornant leur ambition au bonheur de la famille et s'abandonnant — corps et âme — à la grande bonté de Dieu qui fait germer leur blé et emplir leurs greniers !...

Peu à peu, nous laissons St-Jean derrière nous. St-Pierre — ce semble — vient nous recevoir. Notre voiture, à mon gré, va un peu lentement. Bienheureux sommes nous, néanmoins, d'avoir cheval et voiture quand tant d'autres — sur la même route — vont à pied, par un brûlant soleil de juillet. Encore dix minutes de marche et nous arrivons à St-Pierre, chez M. Méthot. Sa superbe résidence, retirée du "chemin du roi," est entourée d'arbres ma-

gnifiques. On y arrive par de grandes allées bordées de fleurs, d'arbrisseaux, de vertes pelouses, le tout à l'ombre des géants du parterre. Sur le portique une vigne forte étend ses rameaux en tout sens.

On nous reçoit avec cette franche amabilité qui met à l'aise et laisse voir qu'on est en plein pays ami, qu'on est presque chez soi, en un mot

Agréable surprise. Une excursion a été organisée : les voitures attendent. Je serai du nombre des excursionnistes. L'embarque. Au revoir.

ANTONIO PELLETIER

FEMME D'AFFAIRES

La cliente. — Comment, \$5 la verge ! mais c'est absolument exorbitant.

Le commis. — Pourtant, madame, c'est le véritable prix de cette étoffe, je vous l'assure et vous n'en trouverez nulle part à meilleur marché.

La cliente (sèchement). — Pourtant, je sais un endroit où je la paierai bien moins cher et je suis trop femme d'affaires pour y mettre, ici, un prix supérieur. (Et, sortant dignement, elle prit une voiture de cinquante centins et se fit conduire à un magasin où on lui vendit la même étoffe quatre piastres et quatre-vingt-dix-huit centins.)

ÇA RECLAMAIT AUGMENTATION

L'auteur. — Mais, enfin, pourquoi me demandez-vous plus cher, cette fois que les autres, pour composer mon volume ?

L'imprimeur. — C'est parce que les compositeurs et le correcteur dorment constamment quand ils ont votre manuscrit en mains.

QUESTION EMBARRASSANTE

Le petit Louis, 6 ans (il examine avec attention un album de photographies). — Dis, maman, étais-tu jeune mariée quand on a fait ce portrait là ?

La maman. — Oui, mon chéri ; c'était, je le crois bien, six semaines seulement après notre mariage.

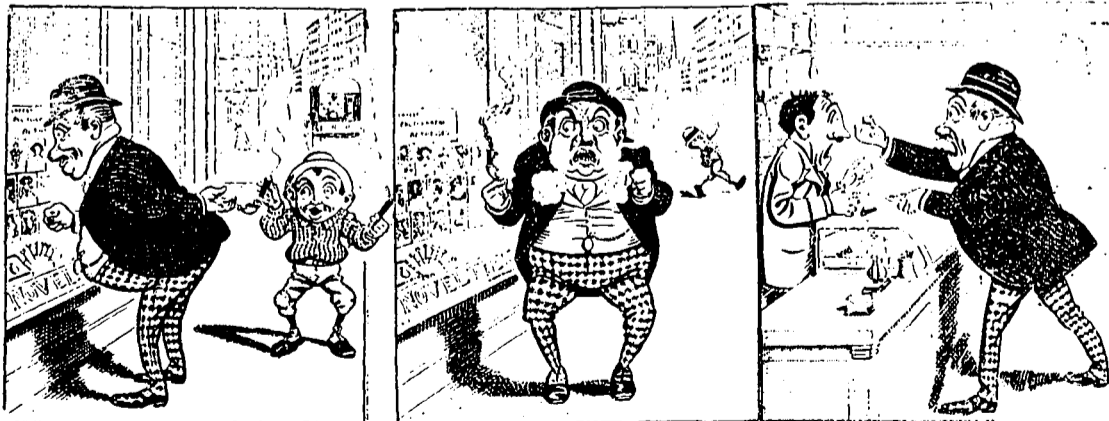
Le petit Louis. — Et comment cela se fait-il, que tu étais aussi jolie que ça et que tu as pris papa ?

DÉJÀ FAIT

Le père. — Pensez-vous, jeune homme, pouvoir rendre ma fille heureuse ?

Le prétendant. — Si je le puis ? Mais c'est déjà fait. Ne l'ai-je pas demandée pour femme, ce matin ?

UNE MAUVAISE FARCE — (Suite d'un)



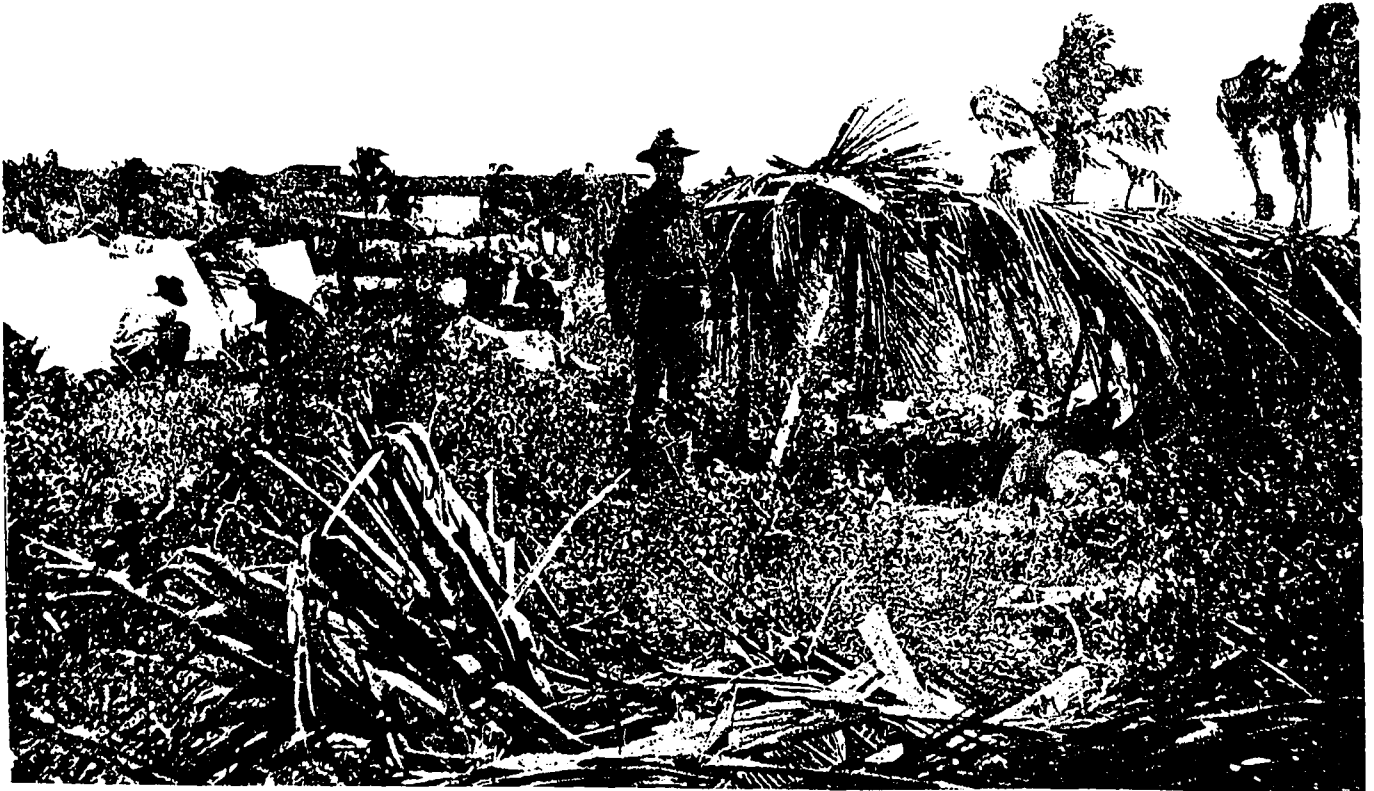
V
... Mais je ne voudrais pas priver ce pauvre monsieur de fumer... oh... non... on ne vole personne... un échange, à la bonne heure.

VI
Mr Delicat (qui vient de tirer une touche de son nouveau harmonica) — Pouah... pour l'amour du ciel, qu'est-ce que cette horreur ? mais j'ai été volé... C'est une feuille de chou infecte... Filou de marchand, va !

VII
(Chez le marchand). — Regardez ça, coquin de juif que vous êtes ! C'est il un cigare de 25, ce bâton de fumier ? Rendez-moi vite mon argent ou je vous dénonce à toute la ville.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

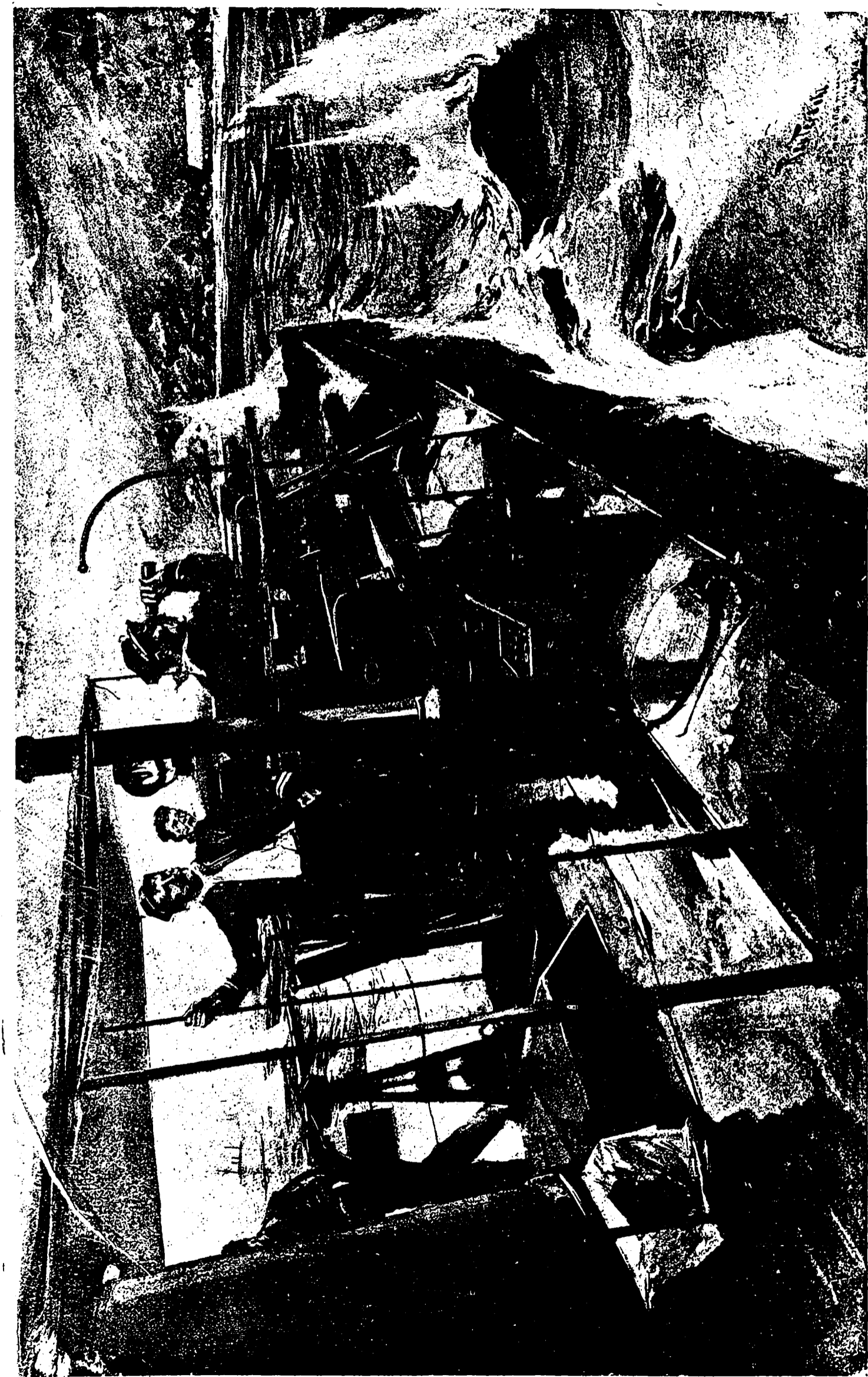
ÉCHO DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE



UN CAMPMENT A CUBA.



UN CONSEIL DE GUERRE A CUBA.



LE TORILLER AMERICAIN "RELISSON" DANS LA BAIE DE SANTIAGO.

INSISTANT SUR L'ARTICLE



Le révérend. — N'oubliez pas, ma chère enfant, que la femme li doit obéissance à son maî et...
Le nouveau marié (qui console pour la deuxième fois) — ... Épétez ça, mon évênd, épétez ça qu'elle li compenne bien cet aticle-là.

SÉRÉNADE

(Imité de l'anglais.)

(Pour le SAMEDI)

A Dambourgis Jacques.

C'est la nuit ; l'œil fixé sur la sombre croisée
 Où souvent il a vu la dame de ses vœux,
 L'amant chante sa flamme et nourrit la pensée
 De voir enfin la belle accepter ses aveux.

L'étoile au ciel pâlit, et l'homme chante encore.
 De-jà le jour naissant couronne les monts gris.
 Seul l'oiseau matinal qui proclame l'aurore,
 Répond à ses soupirs par l'ardeur de ses cris.

Son cœur est affaîssé sous le chagrin qu'il porte ;
 Il sent qu'il perd espoir, et n'ose l'avouer.
 Lorsque se rapprochant... Horreur ! là, sur la porte,
 Il voit une pancarte et ces mots : "A louer".

Juillet 8.

ALEXANDRE FRIGON.

LES EFFRONTÉS

I

LE PROPRIÉTAIRE BORDELAIS

Hier matin j'étais, comme on dit vulgairement, tranquille comme Baptiste, quand le timbre de mon appartement retentit. Ma domestique était sortie ; en maugréant je me lève et vais ouvrir à un quidam très correct, tout de noir habillé comme le page de Marlborough et qui, le chapeau à la main, me regarde mystérieusement et me dit :

— Monsieur, j'ai une grave, très grave communication à vous faire et vous prie de m'accorder un moment d'entretien.

Fort intrigué, je fais pénétrer le monsieur dans mon cabinet et, l'ayant invité à s'asseoir, je le mets en demeure de m'informer du but de sa visite.

— Monsieur, me dit-il, vous ne me connaissez pas, mais en deux mots je vais me présenter. Je suis Balendard... Balendard le propriétaire des vignobles de Château-Trompette, près Bordeaux. J'ai un fils de vingt-cinq ans, avocat, très distingué... un avenir superbe... physique agréable, officier de réserve aux 21^e Chasseurs à cheval... des espérances... deux oncles riches, très riches et célibataires... il possède comme moi, dans le Bordelais, une magnifique propriété, vignobles classés... enfin, de ce que vous allez me répondre dépend le bonheur de sa vie.

— Expliquez vous, monsieur, car je ne comprends pas du tout où vous voulez en venir ?...

— Mon fils a vingt-cinq ans...

— Vous venez de me le dire.

— Il a vu votre fille, monsieur, il l'adore.

— Mais, monsieur...

— Il l'adore, vous dis-je... Comment résister à l'éclat de la beauté, des vingt ans de mademoiselle votre fille et de toutes les séductions de son esprit, moi-même...

— Mais, monsieur...

— C'est sa main que je viens vous demander...

— Pardon, monsieur, il y a certainement malodonne... j'ai trente-sept ans et je suis tout ce qu'il y a de plus célibataire...

— Trente-sept ans... c'est vrai... j'aurais dû m'apercevoir... avec ça qu'on ne vous en donnerait pas plus de vingt-cinq (c'est ça qui m'a chatouillé !) Il y aurait donc erreur dans la personne, comme on dit au Palais... Ne me serais-je pas adressé à monsieur le comte de la Tourprendgarde ?

— Non, monsieur ; je m'appelle Coqualail tout simplement.

— Alors, monsieur, je vous prie d'agréer mes excuses les plus humbles... et, pour m'excuser de vous avoir dérangé... Je vous ai parlé de mes vignobles de Château-Trompette, vous me permettez bien de vous envoyer une barrique de ce vin exquis, véritable nectar des Dieux, dirais je, s'il m'était permis de me vanter.

— Mais, monsieur...

— Ne me refusez pas, vous m'accableriez de chagrin... du vin à 750 francs la barrique logée, que je vous cède à 125 francs, tous droits payés... vous recevrez ça dans quinze jours et je ferai traite à trois mois.

Toutes mes salutations, monsieur Coqualail.

Et cet animal là sortit dignement comme il était entré, me laissant aux trois-quarts abruti et muni d'une barrique de Château-Trompette dont je n'avais nul besoin. C'est égal, c'est une belle chose que le commerce.

PARISIEN.

ERREUR BIEN NATURELLE

Le mendiant. — Mon charitable monsieur, ne pourriez-vous disposer, en faveur d'un pauvre diable qui n'a pas mangé depuis deux jours, d'un billet de \$10... rien que pour un repas !

Le monsieur (ahuri). — Dix dollars pour un repas ?

Le mendiant (se frappant le front). — Excusez moi bien, monsieur, c'est quinze sous que j'ai voulu dire. C'est que je reviens du Kloudyke et je ne suis pas encore fait aux tarifs de Montréal.

UNE RAISON PLAUSIBLE

Emile. — Mlle Célestine semble être très populaire parmi toutes ces demoiselles ?

Justine. — Oui, elle a un frère très beau garçon et qui n'est pas marié.

SELON SON DESIR

Hélène. — Je voudrais bien que tu prête un peu d'attention, rien qu'un peu, à ce que je te dis !

Maria. — C'est ce que je fais, ma chère, le plus petit peu possible.

UNE EXCELLENTE RAISON



O'Ready. — Mais, ne m'a-t-on pas dit que Pat O'Reilly s'était engagé et était parti pour la guerre ?

Gallaughan. — Oui, c'est vrai.

O'Ready. — Moi, je pense qu'un homme qui a une femme et douze enfants serait mieux de rester pour soutenir sa famille. Sa place est à la maison.

Gallaughan. — Pat a dit que, pour lui, partir en guerre était le seul moyen d'avoir la paix.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

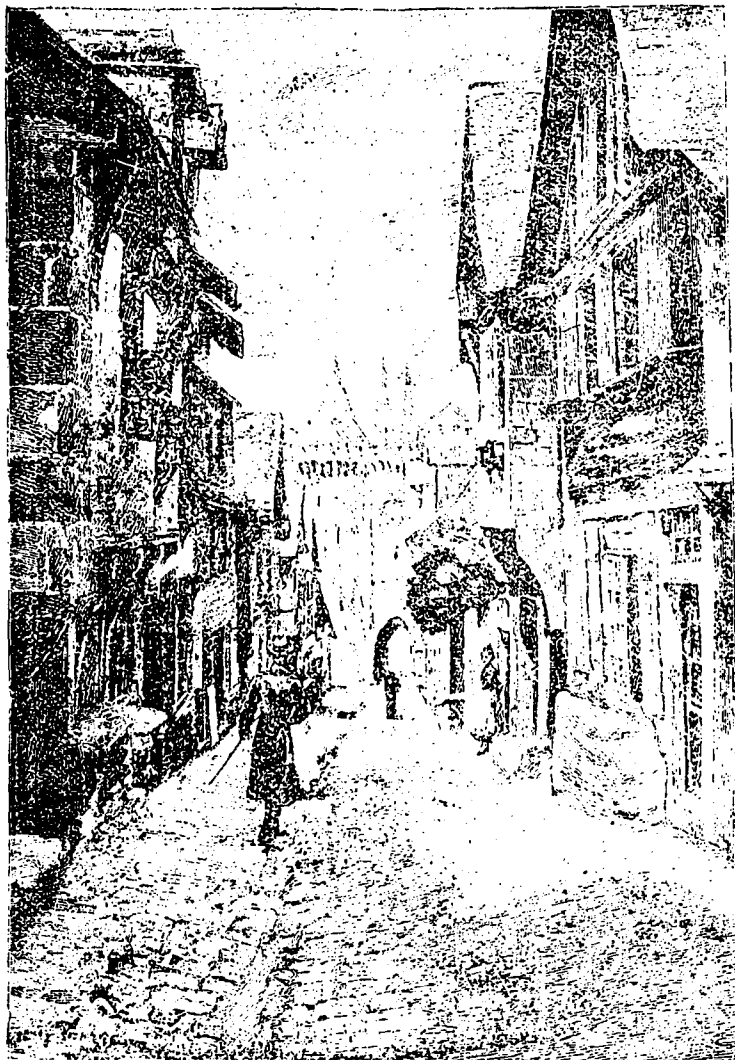
FANCHON LA VIELLEUSE

QUATREME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XI

(Suite)



Il arriva rapidement à Nuremberg. (P. 13, col. 1.)

« Ce que ce travail lui coûte !... Ce qu'il est long à traduire !
Simone partit d'un éclat de rire :

Elle reprit :

— Il entend si mal la plaisanterie, ce bon M. Pulker, qu'on a vraiment du plaisir à le taquiner !... Ce n'est pas comme M. de Montcel, qui rit de ses bévues à faire trembler les vitres, qui rit aux larmes quand je me moque de lui !

— Je comprends, Simone, que tu plaisantes avec M. de Montcel, d'âge respectable, mais, avec ce jeune homme... Et puis, ses assiduités auprès de toi...

— Oh ! ses assiduités... Je crois qu'avec son grand sens pratique, M. Pulker recherche ma société et ma conversation par intérêt.

— Par intérêt ? Que veux-tu dire, Simone ?

— Que je suis pour ce jeune homme, excellent calculateur bien que fort riche, à ce qu'il paraît, un professeur gratuit de français, de grâce et de maintien.

Cette boutade, débitée d'un ton comique par Simone, fit rire Mme de Beauchamp et la tranquillisa ; elle se dit :

— Allons, je m'inquiétais à tort : Simone n'aime pas ce jeune homme ;

Et Simone que pensait-elle ?

Quel but mystérieux poursuivait-elle donc ?

Pourquoi rire, être aimable avec M. Pulker, alors que, seule dans sa chambre après l'avoir quitté, elle éclatait quelquefois en sanglots, et s'écriait en se tordant les mains :

— Misérable qui a brisé ma vie, qui me prive de la joie d'être aimée, d'être épouse et mère, qui me rend indigne de Georget, de Georget qui m'aime et que j'aime !

« Oui, je l'aime, je ne pense qu'à lui !... Son image est toujours devant mes yeux !... Je vois son mâle et fier visage, son regard franc et doux, j'entends sa voix sonore, d'une sonorité limpide comme celle de Fanchon, caressante comme la sienne !

« Oh ! misérable qui a souillé ma vie, qui m'oblige à repousser l'amour de Georget, cet amour qui ferait le bonheur de mon existence, tu expieras ton crime !

« Je me vengerai ! Ta mort sera mon œuvre ! Pour te voir expirer sous mes yeux, je ne reculerai devant rien !... La flétrissure que tu as imprimée sur le front innocent de Simone de Beauchamp, tu la paieras de ta vie, misérable bandit !

Et Simone, pâle, mais droite, murmurait :

— Les Beauchamp savent se venger et mourir !

XII

L'arrestation de Jacques fut pour M. Delort et Fanchon un coup de foudre.

Arrêté comme espion ! Mais cela était de la démençe !

Jacques, un espion !

M. Delort s'emporta, menaça, voulut qu'on le conduisit chez son ami, le professeur Peterhoffer.

Les hommes de police ne daignèrent même pas lui répondre, ils fouillèrent les valises, les meubles, jusque dans la laine des matelas.

Ils ne trouvèrent rien de compromettant, naturellement.

Pendant qu'ils se livraient à cette opération, Fanchon sanglotait tout bas. M. Delort la consolait :

— Ne pleurez pas, mon enfant, lui disait-il, c'est une erreur qui sera bien vite reconnue ; Jacques nous sera bientôt rendu ! L'arrêter comme espion, mais ces gens-là sont fous !

Il s'adressait aux policiers :

— Eh bien ! il est plaisant, votre empire allemand !... Comment ! voilà un jeune homme qui vient en touriste avec sa fiancée et moi, et vous prétendez qu'il vient vous espionner ! qu'il vient chercher à surprendre vos secrets ! Mais il s'en moque absolument, de vos secrets !

« Et moi aussi, d'ailleurs, je m'en moque !

« Comment, vos chefs s'imaginent que je suis venu ici pour compter vos canons, vos boulets, vos fusils ! Ah ça, mes braves, vous avez la victoire diablement soupçonneuse ! Est-ce que vous vous imaginez que nous nous occupons de vous ? Comment ! vous avez encore cinq cent mille hommes en France, et parce que deux amoureux et un vieux bonhomme de savant viennent se promener chez vous, on s'émeut en haut lieu ! On nous soupçonne de noirs complots contre la sûreté de l'État !

« Vous vous creusez la tête pour savoir ce que nous sommes venus faire ici ? Je vais vous le dire, moi !

« Nous sommes venus vous voir manger !

« Et, je vous le déclare, moi, Jean-Jacques Delort, membre de l'Académie de médecine de Paris, vous m'émerveillez, vous m'épouvanterez même, vous êtes formidables ! Vous êtes incomparables ! Vous contenez plus que vous ne paraîsez pouvoir contenir ! Votre contenu est plus considérable que votre contenant, ce qui est renversant !

M. Delort, rouge de colère, s'essuyait le front, marchait en tapant furieusement les talons, levait les bras au ciel d'un air d'indignation, se soulageait par des sarcasmes, qui, il faut bien le dire, laissaient les Allemands parfaitement calmes.

Ils perquisitionnaient avec méthode et placidité.

M. Delort continuait :

— Ne vous pressez pas, je vous en prie, vous ne me gênez pas ! Je vous conjure seulement de remettre en place ce que vous dérangement... Je prendrai aussi la liberté grande de vous conseiller de ne pas trop chiffonner mes hardes ; j'exècre les vêtements fripés !

Un policier demanda à Fanchon :

— Vous n'avez pas de lettres, de papiers sur vous ?

— Non, monsieur, répondit la jeune fille, tremblante.

— Et vous, monsieur ?

— Moi ! Si j'ai des lettres ? Je n'en ai pas, mais si j'en avais, je suppose bien que vous n'auriez pas la prétention de les lire ! Pourquoi est-ce que vous ne m'emprisonnez pas aussi comme espion ?

— Nous n'avons pas d'ordre d'incarcération contre vous ni contre mademoiselle...

— C'est bien heureux ! interrompit M. Delort.

— Mais un ordre d'expulsion immédiat.

— Tiens, tiens, tiens !

— Veuillez vous arrêter, dites-nous à quelle frontière vous dési-

rez être conduits, vous devez immédiatement quitter le territoire allemand.

— Tant mieux ! répondit le vieux médecin.

— Quelle frontière choisissez-vous ?

— La frontière belge.

— C'est bien, monsieur, veuillez nous suivre.

— Faites avancer une voiture ; vous ne croyez pas que mademoiselle ira à pied jusqu'à la gare ?

— Du moment que vous payez la voiture. . . .

— Parbleu ! vous ne supposez pas que vous allez me l'offrir !

M. Delort et Fanchon étaient le lendemain à Bruxelles.

Sa fureur apaisée, le vieillard se sentait accablée de chagrin, d'inquiétudes.

— Comment annoncer un pareil malheur à Mme de Beauchamp ? que faire ? Ce coup imprévu m'assomme ! Je suis tellement bouleversé que je n'ai pas une idée raisonnable en tête ! Tout se heurte et s'embrouille dans mon cerveau ! Voyons, Fanchon, avez-vous un conseil à me donner ? . . . Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, l'emprisonnement de Jacques ne sera pas maintenu, vous ne tarderez pas à le revoir.

— Jacques en prison ! Si nous savions où il est, dans quelle prison ! Si nous pouvions lui écrire !

— Quand bien même ces brutes ne nous auraient pas refusé de nous faire connaître le lieu de sa détention, nous n'en serions pas plus avancés, ma chère enfant ; Jacques est au secret, il ne peut ni écrire des lettres ni en recevoir.

— C'est affreux ! Au secret ! . . . Comme il doit souffrir !

— Je suis sûr que le brave garçon supporterait sans faiblesse son incarcération imméritée s'il était rassuré sur notre sort, sur celui de sa mère et de Simone ; il doit craindre qu'elles ne connaissent sa malheureuse position et ne se désespèrent. . . .

— Tiens, mais, il me vient une idée ! . . . Une bonne idée ! . . . Voilà ce que c'est que de causer tranquillement ! . . . Ah, Fanchon, je vous en prie, ne pleurez plus, ayez confiance en l'avenir, en mes paroles ; Jacques sera bientôt libre. . . . Causons donc avec calme, raisonnons avec sang-froid. . . . Voici mon raisonnement : Jacques se désole en pensant au chagrin que vous devez éprouver ; il voudrait que vous fussiez forte contre l'adversité, que vous ne vous exagériez pas par des suppositions déraisonnables les dangers qu'il court ; voilà ce qu'il vous conseillerait s'il pouvait vous écrire. . . . Eh bien, faites comme si, à travers l'espace, à travers les murs de sa prison, il vous parlait et que vous entendiez sa voix.

— Suivez les conseils qu'il vous donnerait s'il pouvait vous parler.

— Vous avez raison, monsieur Delort, je vaincrai cette faiblesse qui m'a fait verser des larmes ; je ne veux plus vous affliger, vous si bon, du spectacle désolant de mes pleurs ; je serai forte, je vous le promets.

— A la bonne heure ! Courage et sang-froid vous tirent autrement d'affaire que les larmes ou la colère. . . . La colère, c'est pour moi. . . . J'avoue que je n'ai pas décolléré depuis vingt-quatre heures. . . . C'est inutile, c'est stupide. . . . j'en perdrais mes moyens.

— Voilà donc qui est entendu, vous ne pleurez plus. . . .

— Non, monsieur Delort.

— Et moi je ne me mets plus en colère contre ces barbares, contre ces brutes, contre. . . . enfin, c'est fini, je ne parle plus de ces gens. C'est à Mme de Beauchamp, à Simone qu'il faut penser.

— Voici ce que j'ai imaginé : comme un long silence de Jacques les inquiéterait, je vais leur expliquer à ma manière la cause de l'absence de nouvelles lettres pendant quelque temps ; je vais supposer à Jacques une foulure du poignet droit et l'interdiction que je lui ai faite de se servir de sa main jusqu'à nouvel ordre.

— J'aurai soin de leur dire que l'accident est sans gravité, qu'il ne nécessite que le repos absolu du membre blessé.

— Oui, monsieur Delort, vous avez une très bonne idée, c'est cela qu'il faut faire.

— N'est-ce pas ? Vous comprenez que nous n'avons pas à craindre que le stratagème soit découvert, qu'elles apprennent la vérité : Jacques n'a pas l'occasion d'écrire et cette circonstance, si triste en apparence, nous est en réalité favorable.

— C'est vrai, monsieur Delort, évitons à Mme de Beauchamp et à Simone ce chagrin.

M. Delort fit sa lettre, expliqua avec une foule de détails, de termes médicaux, les circonstances du prétendu accident survenu et l'incapacité momentanée dans laquelle Jacques se trouvait de leur écrire.

Il décrivait leur voyage, racontait avec une verve joyeuse les observations, qu'il attribuait à Jacques, les railleries qui lui venaient sous la plume contre les Allemands.

— Jacques est enchanté de son voyage, il me charge de vous le dire et de vous embrasser. Ce soir, nous irons ensemble au théâtre ; je lui permets la marche, les promenades en voiture, le cigare tenu de la main gauche : tout, excepté l'usage de la main droite ; si vous voyiez, chère amie, comme il enrage.

En ce moment, il lit par-dessus mon épaule ce que je vous écris et m'appelle "vieux despote".

Le brave docteur accumulait les détails, tant il craignait que Mme de Beauchamp ne soupçonnât un mensonge ; ce qui était impossible.

La missive envoyée, M. Delort fut un peu tranquilisé.

— Il faut songer à Jacques maintenant, dit-il à Fanchon. Voyons, réfléchissons. N'y a-t-il pas un moyen de savoir ce qu'il devient, d'avoir de ces nouvelles ?

— Si j'écrivais à ce bon Lasker, à Peterhoffer de s'informer, de tâcher de savoir !

— Oui, c'est cela ! Risquons cette opération ! Courons cette chance ! N'y en eût-il qu'une de bonne sur cent, il ne faut pas la négliger. Je vais donner à ces deux amis dévoués des renseignements sur notre compte, leur écrire ce qui nous est arrivé, ce que nous avons fait, où nous sommes, ce que nous espérons. . . . S'ils pouvaient, l'un ou l'autre, les faire parvenir à Jacques !

— Comme il souffrirait moins s'il avait des nouvelles de nous, de sa mère, de Simone ! fit Fanchon.

— Elles vont nous écrire, je le leur ai demandé ; si l'on peut, par un moyen quelconque, correspondre avec Jacques, tout ira bien.

M. Delort écrivit donc à ses amis en les priant de s'employer en faveur de Jacques et en les assurant de sa profonde gratitude pour ce qu'ils voudraient bien tenter, pour adoucir la douloureuse situation dans laquelle se trouvait son jeune ami.

M. Delort montrait l'inanité de l'accusation portée contre Jacques.

— Ce voyage, je vous en donne ma parole d'honneur, écrivait-il, était tout simplement pour lui un voyage d'étude. La conviction, nouvelle en France, de pratiquer les langues étrangères si négligées jusqu'ici, a, seule, déterminé M. Jacques de Beauchamp à ce voyage. Il ne songeait pas plus que moi, pas plus que ma fille d'adoption à se renseigner sur les forces de l'Allemagne ; M. de Beauchamp les a vues s'exercer sur les champs de bataille ; il a combattu loyalement, en soldat, il a rempli son devoir au grand jour ; le métier d'espion ne saurait lui convenir, même dans l'intérêt de sa patrie."

Après avoir écrit ces lignes, M. Delort resta méditatif. Il se retourna ensuite vers Fanchon et lui dit :

— Je viens de faire un nouveau mensonge, sans préméditation, cette fois ; j'ai affirmé que Jacques, en venant en Allemagne, n'avait d'autre but que de se perfectionner dans la langue, c'est absolument faux ! J'y songe seulement à présent !

— Il avait, au contraire, de graves motifs, de grands intérêts que j'ignore, qu'il a refusé de me faire connaître !

— Quels peuvent être ces graves motifs, ces graves intérêts ? je n'en sais rien, il m'est impossible de le deviner !

— Écoutez, Fanchon, répondez-moi sincèrement ; c'est indispensable. Dans la situation où se trouve Jacques, où nous nous trouvons nous-mêmes, il ne faut rien me cacher.

— Connaissez-vous les raisons de ce voyage ?

— Jacques ne vous a-t-il dit pas fait de confiance ?

— Aucune confiance, monsieur Delort, je vous l'assure. Je ne savais même pas que Jacques eût ici des intérêts ; j'ai cru à un voyage d'agrément, à un caprice de Jacques attristé par le spectacle de cette malheureuse guerre à laquelle il a pris part, sentant le besoin de distractions et les cherchant dans le déplacement, la vue d'objets nouveaux, inaccoutumés.

— Non, Fanchon, il y avait autre chose ; mais quoi ! je l'ignore. C'est le secret de Jacques !

M. Delort et Fanchon reçurent une lettre de Mme de Beauchamp adressée à Jacques. M. Delort l'ouvrit sans vergogne.

— Tout va bien, dit-il après l'avoir lue ; on est tranquille là-bas, on ne se doute de rien. Mme de Beauchamp et Simone nous prient de hâter notre retour, c'est le seul point embarrassant.

Quelques jours après, arriva une réponse de M. Lasker.

Il était parvenu à savoir que Jacques avait été incarcéré dans la prison de Nuremberg et il disait à son ami Delort son intention de risquer le voyage, de tenter de forcer l'entrée de la prison par n'importe quel stratagème, et de voir Jacques.

— Si je peux lui parler, il comprendra, en me voyant, qu'on s'occupe de lui. Je me refuse absolument à voir en M. de Beauchamp un espion, ajoutait M. Lasker ; cette conduite de la Prusse envers lui est une honte, une indignité ! Si le roi, mon auguste client, était plus résolu ! . . . Il n'y a rien à espérer de lui, il dessine des costumes pour un bal travesti !!!

— Quel brave cœur que mon vieux camarade Lasker ! Vous le voyez, Fanchon, il va essayer de pénétrer auprès de Jacques, de lui parler.

— Puisse-t-il réussir !

— Espérons, ma chère Fanchon, espérons !

M. Delort reprit la lecture de sa lettre. Son ami Lasker lui disait avoir reçu du professeur Peterhoffer des renseignements utiles. Il soupçonnait la police prussienne d'intercepter les lettres.

Jacques avait, en effet, été écroué à la prison de Nuremberg. . .

La prison de Nuremberg s'élève dans une plaine monotone entre Furth et Nuremberg.

Les hautes murailles crénelées qui l'entourent lui donnent l'aspect d'une forteresse.

Outre les criminels de droit commun, elle reçoit — depuis 1870 — les prisonniers politiques.

En 1871, lorsque Jacques y fut écroué, elle renfermait des prêtres et des journalistes.

Jacques fut mis au régime de la prison, c'est-à-dire en cellule.

C'était une pièce longue, étroite, très haute de plafond et prenant jour par une fenêtre grillée percée à une grande hauteur au-dessus du sol de façon à ne pas permettre au prisonnier d'y atteindre. La vue du dehors lui est interdite, il ne peut voir ni être vu.

On n'imposa pas au jeune homme le costume de la prison : veste, pantalon de laine grise et *masque*.

Ce masque est une sorte de cagoule formée par le prolongement de la visière de la casquette, un voile percé de deux trous à la hauteur des yeux du prisonnier, descendant jusqu'au menton.

Le directeur fut, d'ailleurs, extrêmement poli envers le jeune homme. Il lui permit de faire prendre ses repas en ville et même de fumer ; faveur sans exemple.

Il avait évidemment des ordres spéciaux.

M. le directeur vint plusieurs fois par jour visiter son prisonnier, causer avec lui.

Jacques n'eut pas de peine à deviner que les instructions données à M. le directeur étaient de lui arracher des aveux, de lui faire dénoncer ses complices, d'obtenir qu'il restituât les dossiers disparus ou de fournir à l'Administration le moyen de remettre la main dessus.

Jacques s'en expliqua franchement avec le directeur.

— Vous faites fausse route, monsieur, lui dit-il. Je ne suis ni espion ni complice d'un espion ; je n'ai jamais vu, jamais vu, entendez-vous bien, ce Michaël Lorker dont on me rabat les oreilles.

— On ne prétend pas absolument que vous l'avez vu, répondit le directeur avec un sourire affable.

— Que prétend-on alors ?

— Soyez calme...

— Je vous écoute, je suis calme, mais je ne pourrai que toujours vous répéter la même chose, je ne connais pas Michaël Lorker et ne l'ai jamais vu.

— Allons, ne vous emportez pas !... Mon Dieu, que les Français sont impatients ! Écoutez-moi donc avec calme.

— Je veux bien l'admettre. Oui, j'admets que vous ne l'avez pas vu, mais vous avez pu correspondre avec lui.

— Jamais je n'ai écrit à M. Lorker et n'ai même jamais eu l'intention de lui écrire.

— Cependant, vous avez essayé d'entrer en relation avec lui.

— C'est vrai, monsieur.

— A Stuttgart, vous vous êtes informé auprès de diverses personnes de la résidence de Michaël Lorker.

— C'est encore vrai.

— Vous l'avouez parce que cela est acquis, prouvé, indéniable.

— Je l'avoue parce que cela est la vérité.

— Je vous accorde que c'est ce sentiment qui vous guide. Quoi qu'il en soit, vous avouez avoir cherché à rencontrer Michaël Lorker.

— Parfaitement, et je ne vois pas ce qu'on peut trouver à redire à cela.

— Vous le comprendriez fort bien si vous daigniez me donner un instant d'attention.

— Deux si vous voulez, vous me faites des loisirs.

— Dont vous vous passeriez bien, n'est-ce pas ?

Et le sourire de M. le directeur fut tout à fait aimable et engageant.

— Je n'aime guère que l'on s'occupe de mes affaires, répondit Jacques froidement, et j'aime encore moins qu'on m'insulte.

— Où voyez-vous l'insulte, grand Dieu !

— Où je vois l'insulte ?... Comment ! vous me traitez en espion et vous prétendez ne pas m'insulter !

— Nous disons que vous pouvez en être un, ceci est bien différent. Nous vous soupçonnons, voilà tout. Et notre devoir est de vérifier si nos soupçons sont fondés ou non. Or, remarquez que les présomptions sont contre vous ; nous soupçonnons Michaël Lorker...

— Mais vous soupçonnez donc tout le monde !

— Nous soupçonnons Michaël Lorker d'avoir dérobé des dossiers importants. Aussitôt la guerre terminée, lui qui avait le plus bel avenir, aussitôt la guerre terminée, Michaël Lorker a donné sa démission. Ceci a paru étrange, inexplicable !

— Cette conduite a fait naître des soupçons. On a procédé à des enquêtes laborieuses, à des vérifications minutieuses, et l'on a constaté alors la disparition de pièces importantes ; on l'a cru l'auteur de ces détournements.

— Pourquoi ne les aurait-il pas simplement copiées ? Des copies

valaient les originaux et il n'eût pas été soupçonné. Et ce monsieur eût pu continuer à paraître un soldat et à être un traître !

— Des copies n'eussent pas inspiré la même confiance que les originaux. Des copies ne pouvaient offrir des marques certaines d'authenticité et n'eussent pas été payées fort cher ; Michaël Lorker désirait sans doute la forte somme, une grosse fortune !

— Et vous croyez que je le cherchais pour lui offrir cette fortune qu'il espérait ? fit Jacques avec amertume ; je vous affirme, monsieur, que telle n'était pas mon intention !

— Quelle était donc votre intention en essayant de joindre Michaël Lorker ?

Jacques se leva frémissant et regardant le directeur dans les yeux :

— Je vais vous le dire. Je vais répondre à la question que l'on m'a déjà posée et à laquelle j'ai jusqu'ici refusé de répondre.

Les oreilles de M. le directeur s'allongèrent en cornet.

— Je voulais provoquer M. Michaël Lorker et le tuer.

Le directeur fut abasourdi par cette déclaration.

— Provoquer Michaël Lorker !... Le tuer !... Ai-je bien entendu ?... Est-ce cela que vous dites ?

— C'est parfaitement cela, répondit Jacques d'un ton très calme.

Son interlocuteur le regardait avec des yeux arrondis par la stupeur. Il avait cru apprendre le dessous d'un complot, d'un crime de haute trahison, il se félicitait par avance de son habileté, savourait les éloges que ses chefs ne pouvaient manquer de lui prodiguer, escomptait le chiffre de la gratification qui lui serait allouée et tout cela s'évanouissait.

Il se demanda si la déclaration de son prisonnier n'était pas un stratagème destiné à égarer les soupçons.

Il examinait Jacques avec attention.

L'expression d'indomptable résolution dont était empreinte la physionomie du jeune homme le frappa.

— Dirait-il vrai ? se demanda-t-il.

Après avoir longuement réfléchi, il dit :

— Ce que vous venez de me dire est si inattendu que j'en suis encore étourdi. Vous vouliez provoquer Michaël Lorker ? Vous le connaissiez donc ? On ne provoque pas un homme qu'on n'a jamais vu ! Vos paroles sont un aveu implicite !

— Je vous répète que je ne connais nullement l'homme dont vous me faites le complice.

— Alors, pourquoi la provocation, le désir du meurtre ?

— Parce que ce misérable, pendant la campagne de France, a insulté, au château de Beauchamp, ma mère et ma sœur !

Dans l'espoir d'être remis en liberté, Jacques avait réfléchi qu'il pouvait, sans compromettre le secret de Simone, faire cette déclaration, donner cette explication du motif qui le poussait à rechercher Michaël Lorker.

Le directeur de la prison fut, en effet, démonté par la réponse de Jacques.

— Je vais faire connaître à l'autorité supérieure votre réponse à mes questions, dit-il ; une enquête va être ordonnée afin de s'assurer des faits allégués par vous.

Il sortit de la cellule de Jacques. Il fut huit jours sans reparaitre. Il avait télégraphié à Berlin ce que sa conversation avec Jacques lui avait appris, et attendait des ordres.

Jacques souffrait autant d'inquiétude que de sa détention.

Qu'étaient devenus l'ancho et M. Delort ? Quelle explication avaient-ils eue de sa disparition ? Quelles démarches M. Delort avait-il faites ?

Et sa mère et Simone connaissaient-elles le malheur qui venait de lui arriver ?

— Si elles le savent, quelles souffrances elles endurent ! se disait-il en marchant à pas saccadés dans son étroite cellule.

L'isolement, le manque d'air, les souffrances morales produisaient leurs déprimants effets ; Jacques se sentait dévoré de fièvre, ses forces diminuaient.

Dix fois, il avait fait demander le directeur, et toujours celui-ci avait refusé de venir.

On avait interdit à Jacques d'écrire ; il était au secret absolu ; supplice horrible.

Il ne sortait dans le préau qu'une heure par jour, surveillé par un geôlier et quand les autres prisonniers ne s'y trouvaient pas.

Le geôlier ne desserrait pas les dents. Nul bruit du dehors, nulle nouvelle.

Il semblait au malheureux qu'il fût enterré vivant.

Des accès de rage s'emparaient de lui, auxquels succédaient des crises de désespoir.

Il ne dormait plus. Quand, par hasard, la fatigue le faisait tomber dans une sorte de somnolence, des cauchemars affreux l'éveillaient en sursaut, le front couvert d'une sueur froide, les membres secoués de frissons.

Son geôlier le trouva un matin étendu à terre sans connaissance.

On le transporta à l'infirmerie. Il y fut bien soigné par le méde-

cin de l'établissement, un vieillard qui cachait sous des manières rudes un cœur calculant.

La veille du jour où, guéri, il allait de nouveau être remis en cellule, le directeur vint lui parler.

—J'attends des ordres à votre sujet. Il n'y a pas encore de décision prise en haut lieu, mais je crois que vous ne l'attendrez pas longtemps.

—Le secret est levé ? Puis-je écrire aux miens ? Recevoir de leurs nouvelles ?

—Cela ne peut tarder. Je crois même pouvoir vous dire que votre innocence paraît probable.

—On a mis du temps à s'en apercevoir !

—Elle n'est pas encore établie, mais cela ne peut tarder.

Ce jour-là, M. Lasker se présentait à la prison et demandait le directeur.

—Je suis le docteur Lasker, médecin de Sa Majesté le roi de Wurtemberg. Je désire, monsieur le directeur, visiter votre établissement au point de vue de l'installation médicale d'abord, et ensuite à celui de l'organisation administrative.

—Veuillez me suivre, docteur, répondit le directeur en s'inclinant.

Tout en marchant, il dit :

—Nous commencerons par l'infirmerie. Je vous ferai visiter le reste après.

—C'est cela, répondit M. Lasker.

Aussitôt entré dans l'infirmerie, il aperçut Jacques, couché dans un lit, près d'une fenêtre grillée.

Jacques, lui aussi, reconnut M. Lasker, l'ami de M. Delort, son hôte, de Stuttgart.

Que devait-il attendre de cette visite ?

Ses yeux brillèrent d'espoir. Une bouffée de sang colora son visage amaigri.

M. Lasker mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

—C'est pour moi qu'il vient, pensa le jeune homme dont le cœur se remplit d'espoir.

Le directeur faisait visiter l'infirmerie au médecin, lui donnait des explications détaillées sur l'organisation du service, lui disait les maladies les plus fréquentes, le nombre des malades, combien ils restaient de temps en moyenne en traitement.

M. Lasker parla à plusieurs malades, fit l'éloge de son confrère, approuva tout. Il arriva au lit de Jacques et dit :

—Un fiévreux, n'est-ce pas, monsieur le directeur ?

—Oui, docteur, des accès assez violents qui n'ont pas résisté à la science, aux soins du médecin de l'établissement.

—Voyons votre pouls, mon ami, fit M. Lasker à Jacques.

Celui-ci tendit son bras. Le médecin appuya la main ouverte du malade sur sa main gauche et lui posa sur le poignet sa main droite.

Il regardait fixement Jacques.

—Encore un peu de fièvre... cela passera... Je vous assure que cela va bien...

Il reprit en insistant sur les mots, en appuyant sur chaque syllabe :

—Dans quelques jours vous serez guéri... vous sortirez d'ici, je vous en réponds... pas d'impatience surtout, pas d'imprudence...

—Le sujet est un peu nerveux ; c'est un Français, ils sont tous très nerveux.

Le "sujet" était nerveux, en effet. Il palissait d'émotion. Il comprenait que ce n'était pas seulement de l'infirmerie qu'il allait sortir, mais de la prison. Il sentait aussi sous la paume de sa main ouverte une lettre, des nouvelles du dehors, de Fanchon, de M. Delort, de sa mère et de sa sœur, peut-être. Cette sensation l'oppressait, le faisait trembler d'impatience.

En même temps, il craignait qu'un faux mouvement ne fit glisser le papier à terre, que le stratagème employé par M. Lasker ne fût découvert.

Il songeait avec effroi qu'alors il ne saurait rien, que le papier serait saisi, M. Lasker compromis, le secret plus étroitement maintenu...

Le médecin, tenant toujours la main de Jacques dans sa main gauche, souleva le drap de la main droite ; lentement, avec précaution, replaça le bras du malade dessous et lui remontant le drap jusqu'au menton :

—Si chaud que vous ayez, restez couvert, dit-il. Le refroidissement serait dangereux.

M. Lasker, en s'éloignant avec le directeur de la prison, répéta, à Jacques :

—Cela va bien, dans quelques jours vous serez hors d'affaire.

Il insista sur le dernier mot.

—Libre, je serai libre ! pensait Jacques dont la respiration s'accélérait, devenait halétante comme après un exercice violent.

Il tenait dans sa main la lettre de M. Lasker. Il la glissa sur sa poitrine, sous sa chemise.

Ce fut une heureuse inspiration ; le geôlier-infirmier qui le surveil-

lait plus qu'il ne le soignait souleva vivement son drap sous prétexte de reborder le lit.

Il sembla à Jacques que cet homme avait deviné ce qui venait de se passer et il ressentit au cœur un spasme douloureux.

Le geôlier reborda le lit et s'éloigna de quelques pas. Il se promenait de long en large dans la salle.

Jacques, dévoré de l'impatience de lire la lettre de M. Lasker, se demanda s'il n'aurait pas le temps de le faire en profitant des quelques instants pendant lesquels le geôlier lui tournait le dos. Il lirait d'un coup d'œil quelques lignes seulement et devinerait le reste.

Il compta les pas du geôlier : dix pas. Il n'avait pas besoin de le regarder, il entendait ses talons résonner sur le parquet.

Dix pas ! Il comptait : un, deux, trois... en suivant le mouvement de la marche de son surveillant

—J'aurai le temps, pensa-t-il.

Il compta encore. Le geôlier, au bout de six pas revenait vers son prisonnier. Son regard était dirigé vers Jacques.

Est-ce que, décidément, cet homme se doutait de quelque chose ?

Jacques fut atterré. Il serrait la lettre dans sa main et se disait que si le geôlier venait pour la lui arracher il serait capable de le tuer.

La fièvre le reprenait. Des bouffées de sang montaient à son cerveau.

—Vais-je avoir le délire ? se demandait-il avec émoi.

Son imagination surexcitée lui montra le geôlier se jetant sur lui, lui arrachant sa lettre et l'emportant comme un trophée... Il eut du mal à retenir un cri d'effroi, de douleur, de rage, tant cette scène se fit visible à son esprit.

"Pas d'impatience, pas d'imprudence," venait de lui recommander M. Lasker.

—Oui, je dois suivre son conseil, imposer le calme à ma pensée. Oh ! mon Dieu ! donnez-moi la force, le sang-froid ! Ayez pitié de ce que je souffre, inspirez-moi !

A ce moment, le chapelain de la prison entra dans l'infirmerie. Un pasteur sec et noir, raide et anguleux. Il était venu quelquefois causer avec Jacques qu'il espérait convertir au protestantisme dont il lui montrait les beautés transcendantes.

Convertir un catholique aux idées chères à M. de Bismarck, quel succès pour lui !

—Mon révérend, fit Jacques, vous m'avez conseillé la lecture de la Bible et j'ai refusé, j'ai eu tort. Veuillez la demander pour moi à la bibliothèque. Cette lecture calmera mes souffrances.

—Le livre de Dieu est un baume pour toutes les blessures, répondit le chapelain d'un air onctueux.

Il apporta une Bible à celui en lequel il voyait déjà un néophyte, une conquête sur le papisme.

Jacques la prit en remerciant le révérend qui s'en alla enchanté.

Le jeune homme en lut quelques versets tout en guettant le geôlier du coin de l'œil et, plaçant rapidement entre deux feuillets la lettre de M. Lasker qu'il avait ouverte sous son drap en ayant l'air de marmotter des psaumes, il lut ce qui suit :

"Vous allez être remis en liberté. L'auteur du vol des dossiers est retrouvé. Il se nomme Brawn. Il est arrêté. Les dossiers ont été découverts chez lui.

"Mon ami Delort et sa fille d'adoption ont été expulsés du territoire allemand. Ils sont en Belgique d'où Delort m'a écrit. Vous le trouverez hôtel du Lion Rouge, boulevard Anspach.

"Votre mère et votre sœur ignorent ce qui vous est arrivé. Ne leur écrivez pas, Delort a écrit pour vous. Elles vont bien.

"Détruisez ce billet et croyez moi votre ami."

Jacques, à cette lettre, se sentit envahi d'une joie folle. La Bible ne l'intéressait plus du tout. Il la ferma, la posa sur son lit et pensa à ce qu'il venait de lire. Il se répétait les mots, lentement, en savourait, pour ainsi dire, le sens exquis. Les caractères prenaient une forme, une couleur, ils vivaient.

Telle phrase évoquait Fanchon, il la voyait, il l'entendait. Telle autre phrase faisait apparaître sa mère, Simone, le bon docteur Delort et Beauchamp, et son parc ombreux, et la jolie rivière qui roulait ses eaux limpides en chantant sa chanson cristalline.

Lorsqu'il fut certain de ne pas omettre, dans sa mémoire, un mot de la bienheureuse lettre, il la détruisit.

Jacques ne dormit pas de la nuit. Il répétait constamment :

—Libre ! Je vais être libre ! Revoir Fanchon !

Au matin, vaincu par la fatigue, il reposa quelques heures. Lorsqu'il s'éveilla il se sentit frais et dispos ; la fièvre l'avait quitté ; le bonheur fait de ces cures.

Le médecin de la prison en faisant sa visite fut étonné de la rapidité de cette guérison.

—Vous avez un tempérament merveilleux de résistance. Vous êtes guéri et je ne dois pas vous garder davantage ici.

—Je vous suis reconnaissant de vos soins, monsieur, répondit Jacques, mais je vous assure que je suis fort heureux de n'en avoir plus besoin.

Le même jour, le directeur vint annoncer à son prisonnier qu'il était libre.

—Les soupçons portés contre vous n'ont pas tenu devant l'enquête faite par l'autorité supérieure. Votre innocence est reconnue, vous êtes libre. J'espère que vous reconnaîtrez que je vous ai traité avec autant de douceur et d'égards que le comportaient les circonstances.

Jacques n'était pas d'humeur à discuter. A présent qu'il sortait de prison, il eût répondu au besoin qu'il y avait été très bien traité.

Mais il se dispensa de répondre autrement que par un mouvement de tête qui pouvait être interprété pour une approbation ou un salut pour prendre congé.

Lorsque Jacques se trouva dehors, il respira à pleins poumons, marchant dans la campagne d'un pas allègre. Il avait envie de chanter les refrains qui lui venaient aux lèvres.

Il arriva rapidement à Nuremberg. La pensée lui vint de visiter cette ville, une des plus anciennes et des plus curieuses d'Allemagne, avec ses remparts flanqués de trois cents tours, ses portes munies de ponts-levis, ses vieilles maisons aux pignons dentelés. Quelques-uns sont pointus, d'autres ornés de statues de saints ou de statuettes de la vierge.

La plupart ont un balcon en saillie sur la rue, une fenêtre s'ouvre de chaque côté de ce balcon couvert, supporté par des pilastres gothiques fouillés comme de la dentelle.

C'est ce que Jacques vit en passant ; l'impatience le poussait vers la gare et il ne visita pas les merveilleuses églises gothiques de la vieille cité, il avait hâte d'arriver à Bruxelles, de serrer dans ses bras Fanchon et M. Delort.

Une heure après il roulait en wagon vers la capitale du Brabant.

XIII

Mme de Beauchamp n'avait pas douté de la véracité des faits contenus dans la lettre de M. Delort, Simone en douta.

C'est que, si sa mère prenait pour une fantaisie de Jacques le voyage en Allemagne, Simone savait à quoi s'en tenir sur le véritable motif qui guidait son frère.

Lui serait-il arrivé malheur ? Serait-il blessé ?

Ce furent les pensées qui lui vinrent, les questions qu'elles s'adressa.

A force d'y réfléchir elle se convainquit qu'il en était ainsi ; la prétendue foulure était un coup d'épée.

Quelle était la gravité de la blessure ?

Simone vit ou crut voir dans la gaieté de la lettre de M. Delort une affectation, le souci de masquer la vérité.

Elle cacha à sa mère ses appréhensions, se montra plus vive, plus enjouée que d'habitude, parla de parties de plaisirs, de distraction, de voyage comme nécessaire à sa santé, puis, comme si la pensée lui en venait soudain :

—Si nous faisons à Jacques la surprise d'aller le voir à Bruxelles ! Ah ! mère, dis oui, cela me fera tant plaisir !... C'est Jacques qui serait étonné !... Bruxelles ! pense donc, mère, c'est tout près, une partie de quelques jours, un voyage de quelques heures !

L'envie de revoir Jacques dont l'absence l'attristait fit que Mme de Beauchamp approuva le projet de Simone.

Jusqu'au moment du départ, la jeune fille se montra enchantée. Lorsqu'elle fut installée dans le compartiment du chemin de fer elle devint triste, préoccupée.

Mme de Beauchamp s'en aperçut :

—Est-ce que tu regrettes déjà, Simone, d'aller au-devant de Jacques ? Tu paraissais si heureuse de lui faire cette surprise ?

Oui, bien qu'elle refusât de l'avouer à sa mère, Simone était inquiète ; elle se reprochait d'avoir été imprudente.

Elle n'aurait pas dû conseiller ce voyage, elle se reprochait d'avoir agi sans réflexion.

—Si, comme j'en suis convaincue, Jacques est blessé, quel chagrin pour ma mère en voyant étendu sur un lit, pâle et défait, mon frère qu'elle croit fort et joyeux.

—J'aurais dû écrire à M. Delort, le conjurer de me dire la vérité. Oui, voilà ce que j'aurais dû faire si j'avais pris le temps de réfléchir.

Plus on approchait du but du voyage et plus les craintes de Simone augmentaient. Elle fut sur le point de dire à sa mère les pensées que la lettre de M. Delort lui avait suggérées, les inquiétudes qu'elle éprouvait.

—Il vaudrait mieux, peut-être, prévenir doucement mère de ce

qui l'attend, se disait Simone, que de la mettre brutalement, sans avertissement, en présence de la douloureuse réalité.

—L'autre mère, elle est si loin de se douter !

La jeune fille ne put cependant se décider à dire à Mme de Beauchamp ce qu'elle croyait être la vérité. Elle se mit à espérer que la blessure de Jacques était légère, une piqûre à la main que l'on ferait prendre à sa mère pour une foulure afin de ne pas l'inquiéter.

Sa résolution bien prise d'espérer, de se taire, Simone fit effort pour chasser les préoccupations qui obsédaient son esprit et pour causer gaiement.

Arrivés à Bruxelles, elles se firent conduire à l'hôtel du Lion Rouge, un des meilleurs de ceux récemment édifiés.

Un domestique les conduisit à l'appartement de M. Delort et de Fanchon.

Lorsque le vieux médecin et la jeune fille virent entrer Mme de Beauchamp et Simone tous deux furent frappés d'une stupeur douloureuse.

—Jacques n'est pas ici ? questionna Mme de Beauchamp.

—Non, il est sorti, absent... pour quelques jours, balbutia M. Delort.

—Fanchon ! Fanchon ! s'écria Simone en se jetant dans les bras de son amie, il est arrivé malheur à Jacques ! Parle, Fanchon, dis-nous la vérité !

Fanchon fondit en larmes.

—Je vais vous le dire, fit gravement M. Delort, Jacques est arrêté. Oh ! ne vous épouvantez pas, sa détention ne sera pas longue !

—Arrêté !... Jacques !... Pourquoi ?... Pour quel motif ?

—Un motif stupide, ma bonne amie, une accusation qui ne tient pas debout !

—Mais, enfin, de quoi l'accuse-t-on ?

—De faire de l'espionnage politique.

—Mon frère ! accusé d'être un espion ! s'écria Simone blanche d'indignation.

—Oui, ma chère Simone, voici ce qu'ils ont inventé !... C'est pitoyable !

—L'innocence de Jacques sera aisément démontrée... On s'occupe de lui, j'ai des amis dévoués qui font des démarches ; elles seront couronnées de succès, je vous en réponds.

—Depuis combien de temps Jacques est-il en prison ? demanda Mme de Beauchamp.

—Depuis quinze jours.

—Quinze jours !... Mon pauvre enfant.

Mme de Beauchamp éclata en sanglots, Simone et Fanchon pleuraient avec elle.

—Il ne peut tarder à être remis en liberté, répétait M. Delort, dans quelques jours il sera certainement ici.

—Mais, où est-il en prison ? Pourquoi êtes-vous ici ? On ne peut donc pas le voir ?

—Non, il est au secret, dans la prison de Nuremberg.

—Pourquoi n'êtes-vous pas à Nuremberg ? Près de lui... essayant de le voir ? De lui apporter des consolations ?

—Fanchon et moi, ma bonne amie, avons été expulsés d'Allemagne comme suspects. Nous sommes venus ici... J'avais imaginé cette fable d'une foulure pour vous expliquer le silence de Jacques, j'espérais qu'il serait remis en liberté avant que vous eussiez connu son arrestation. Je voulais vous éviter ce chagrin.

—Quelle malheureuse idée vous avez eue de venir ici !

—Et Jacques ne vous a pas écrit ?

—Il lui est interdit d'écrire.

—Oh, mon Dieu !... Mais c'est affreux !... Mais, nous ne pouvons rester ici à attendre... mourantes d'inquiétudes... je vais partir à Nuremberg ! s'écria Mme de Beauchamp.

—Je t'accompagnerai, mère. Nos supplications attendriront peut-être les geôliers.

—Je vous en prie, ma bonne amie, patientez quelques jours... j'attends une lettre, des renseignements... Surtout, ne faites pas la démarche dont vous parlez, vous ne pourriez que nuire à Jacques... Vous n'obtiendriez rien.

Mme de Beauchamp et Simone se laissèrent convaincre.

Il fut décidé que si Jacques n'était pas remis en liberté, de retour dans deux jours, Mme de Beauchamp partirait, non à Nuremberg, mais à Paris, voir les ministres, les diplomates qu'elle connaissait.

Le lendemain, M. Delort reçut une lettre de son ami, le docteur Lasker. Il l'ouvrit en tressaillant, mais, à peine y eut-il jeté un coup d'œil qu'il poussa un cri de joie.

—Victoire ! cria-t-il, victoire ! L'innocence de Jacques est établie !

Voici ce que disait M. Lasker :

—Mon vieux et cher camarade,

—J'ai réussi à entrer à la prison de Nuremberg. J'ai vu le jeune homme et j'ai pu lui remettre un billet lui annonçant qu'il allait être remis en liberté. Ce n'est que l'affaire de quelques jours.

—Les soupçons portés contre M. de Beauchamp sont réduits à

néant par un fait contre lequel tous les raisonnements viennent se briser : les pièces sont retrouvées et le voleur arrêté. . . .

— Vous le voyez, mon cher ami, cette malheureuse affaire est terminée à votre satisfaction et, permettez-moi de vous le dire, à la mienne, car je ressens pour M. Jacques de Beauchamp estime et amitié véritables.

— Je vous prie, mon vieux camarade, de me rappeler à son souvenir.

— Je vous embrasse de tout mon cœur.

“ CH. LASKER.

— Quel cœur d'or, dit-il en essuyant ses yeux brouillés par l'attendrissement.

— Delort, que de reconnaissance nous devons à votre ami et à vous. Dites-lui, je vous prie, toute ma gratitude ! . . . Quant à vous, mon bon cher ami, sous savez. . . .

— Je sais que nous sommes en compte, nous verrons ça plus tard.

Et le vieillard, brisé par tant d'émotions, se laissa tomber sur un siège en murmurant :

— Ce brave et bon Jacques ! Nous allons le revoir ! . . . Je vous avoue que j'ai été bien inquiet ! . . . Et cette pauvre Fanchon, avec quel courage, pour ne pas m'enlever le peu qui m'en restait, avec quel courage elle s'est raidie contre le malheur ! Comme la pauvre petite croyait me cacher ses larmes !

Mme de Beauchamp et Simone embrassèrent tendrement Fanchon.

Le soir, au moment où ils se mettaient à la table, Jacques montait l'escalier de l'hôtel et se précipitait dans les bras de sa mère, de Simone, de Fanchon et de M. Delort.

Quelle joie pour tous que son arrivée ! Chacun le questionnait.

Tous parlaient à la fois : “ Comme il avait dû souffrir ! N'était-il pas malade ? Avait-il besoin de quelque chose ? ”

— J'ai besoin de me mettre à table, je me sens un appétit terrible, répondit-il.

— A la bonne heure ! approuva M. Delort.

Tout en dinant, Jacques raconta la scène de son arrestation, décrivit sa cellule, les souffrances endurées pendant son emprisonnement, la torture d'être séparé de ceux qu'on aime, de ne pas avoir de leurs nouvelles et de ne pouvoir leur en faire parvenir.

Il repartirent dès le lendemain pour Beauchamp.

— Si les voyages ont du bon, dit en riant le jeune homme, le chez-soi n'est pas sans charmes.

Lorsque Jacques trouva l'occasion de parler en tête à tête avec Simone, il lui demanda :

— Tu as revu à Beauchamp le misérable que je cherchais en Allemagne.

Elle s'attendait à cette question et répondit sans trouble apparent :

— M. de Montcel, notre voisin, a donné des fêtes où nous avons assisté mère et moi. . . Parmi les invités se trouvait un jeune homme nommé M. Pulker.

— Pulker ! Il se nomme Pulker ! Ce n'est pas le nom qui m'avait été donné du bandit. . . .

— M. Pulker me paraît un fort honnête homme, interrompit vivement Simone, mais, avec lui, pendant une soirée seulement, s'entre-tint un individu dont la vue m'a glacée d'horreur ! C'était lui !

— Son nom ?

— Je l'ignore, Jacques. Je n'ai pas voulu questionner M. Pulker et je te prie, je te supplie, Jacques, d'imiter ma réserve. . . Oh ! je mourrais de honte si tu ne me le promettais pas !

— Qu'y aurait-il pourtant d'extraordinaire à ce que je le fisse ? Je puis demander le nom de l'ami de M. Pulker sans lui laisser soupçonner. . . .

— Et si ce misérable a avoué son crime à M. Pulker ! s'écria Simone en interrompant encore son frère. S'il s'en était vanté !

Jacques frémit de colère à ses paroles :

— S'être vanté d'être un lâche ! s'être vanté d'avoir commis un crime ! Mais, si cela était, il n'y aurait pas de vengeance assez terrible pour lui ! Pas de châtement assez grand !

— Je t'en prie, Jacques, renonce à tes idées de vengeance : je t'en conjure ! T'en entendre parler me tue ! Essayons d'oublier, n'abordons plus jamais ce sujet qui renouvelle pour moi des tortures sans nom !

— Ce crime resterait donc à jamais impuni ?

— Non, Jacques, répondit Simone d'une voix profonde, quelqu'un me vengera !

— Qui sera ce quelqu'un, Simone, si ce n'est moi ?

— Je te conjure de n'en rien faire, Jacques. S'il t'arrivait malheur, ce serait notre mort, à mère et à moi. . . Jacques, promets-moi de renoncer à tes projets de vengeance ? . . . Si tu savais ce que j'ai souffert pendant ton séjour en Allemagne ! je craignais, chaque jour, d'apprendre quelque terrible nouvelle.

— La vengeance sera exercée, Jacques ! Le coupable viendra au-devant du châtement !

— Crois-moi, mon frère, laisse faire la Providence, le misérable n'échappera pas à la main qu'elle armera ! Qu'elle a armée !

— Que veux-tu dire, Simone ?

— Tu le sauras plus tard ! Mais silence, voici notre mère et Fanchon.

M. Delort et Fanchon ne restèrent que quelques jours à Beauchamp.

La jeune fille désirait aller embrasser sa mère, vivre auprès d'elle. Le vieux médecin pensait comme Jacques que “ le chez-soi a du bon ”. Il avait hâte d'être dans sa petite maison de Passy, d'y retrouver ses livres, de chausser ses pantoufles et de s'y reposer.

Mme de Beauchamp dit à Fanchon :

— Mon enfant, aussitôt que nous serons rentrés à Paris, nous nous occuperons de votre mariage avec Jacques.

— Dans quelques mois, lui dit le jeune homme, nous serons unis à jamais.

XIV

M. Pulker venait assidûment à Beauchamp. Il trouvait maints prétextes pour y paraître chaque jour. Simone semblait se plaire dans sa société.

S'il n'était douteux pour personne de l'entourage de Mme de Beauchamp que M. Pulker fût un candidat à la main de Simone, beaucoup lui croyaient peu de chances de voir sa demande agréée par la noble et riche héritière.

Mme de Beauchamp et Jacques, eux, non seulement ne croyaient pas que Simone pût agréer la demande de M. Pulker, mais ils n'imaginaient pas qu'il osât la faire.

Cet étranger au lourd langage, aux manières froides et hautaines, à la physionomie étrange, au regard énigmatique !

Non, jamais Simone n'accepterait d'épouser un personnage aussi désagréable ! D'ailleurs, Simone ne songeait pas à se marier, elle avait refusé des prétendants qui, certes, valaient mieux que ce M. Pulker !

Ces dernières raisons étaient de Mme de Beauchamp ; Jacques en avait une autre, hélas, de ne pas croire à la possibilité du mariage de Simone.

Aussi, qu'elle ne fut pas la stupéfaction de Mme de Beauchamp et de Jacques lorsque Simone leur déclara qu'elle aimait M. Pulker. Elle suppliait sa mère et Jacques de consentir à cette union.

Ils furent atterrés par cette déclaration de Simone. Ils doutaient de ce qu'ils entendaient.

Le château de Beauchamp fut pendant quinze jours le théâtre de scènes pénibles.

La comtesse s'opposant formellement à ce mariage, Simone lui dit :

— Si je n'épouse pas M. Pulker, j'entrerai au couvent. Tu entends, mère, si tu refuses ton consentement à ce mariage, je m'enterrerai vivante dans un cloître ; c'est le suicide sans scandale !

Mme de Beauchamp, désespérée, finit par céder.

Jacques, attristé jusqu'au fond de l'âme par la décision de Simone, abîmé de douleur en voyant celle de sa mère, craignant de ne pouvoir réprimer l'expression de sa haine envers M. Pulker, de se livrer à quelque éclat irréparable, Jacques simula une maladie, se fit donner par un médecin l'ordre d'aller passer quelques mois en Algérie sous prétexte d'un commencement d'affection de poitrine.

— Je reviendrai pour assister au mariage de Simone.

Il partit sans faire ses adieux à sa sœur et à M. Pulker.

Mme de Beauchamp retourna à Paris avec sa fille et M. Pulker. Le fiancé fut présenté officiellement.

Les préparatifs du mariage se firent avec une hâte qui ne laissa pas d'étonner les amis de la famille de Beauchamp et donna lieu à bien des commentaires.

Le contrat fut dressé par le notaire de la famille.

Le fiancé était orphelin de père et de mère.

Michaël Pulker apportait un million en mariage. Il exigea que la dot de Simone ne fût pas supérieure à son apport.

Il tint à ce que le mariage fût célébré à Beauchamp où il avait eu le bonheur de voir Mlle Simone pour la première fois.

Mme de Beauchamp consentit à tout. Ce Pulker lui inspirait une invincible antipathie. Elle essayait en vain de revenir sur ses préventions, elle ne le pouvait pas.

Elle épancha son cœur en des lettres à M. Delort :

— L'arrivée de cet homme à Beauchamp a été une catastrophe. Simone l'aime, elle l'aime ! Comprenez-vous cela ? Je lutte contre le sentiment qu'on attribue aux belles-mères de détester leur gendre

par jalousie de l'amour de leurs enfants. Je ne crois pas que ce soit ce sentiment qui me guide. Il me semble que j'aurais pu aimer comme un fils l'homme que ma fille aurait distingué si ce choix me paraissait offrir des garanties de bonheur.

— Mais, ce M. Pulker, tombé chez nous comme la foudre ! Cet étranger dont on ne connaît que ce qu'il veut dire ! Cet orphelin dont les papiers moisis écrits en langue étrangère disent seulement l'âge et le nom ! Sur sa famille nul renseignement que des noms !

— Et Simone aime cet homme ! Croiriez-vous, mon cher Delort, qu'elle m'a déclaré qu'elle entrerait en religion si je ne donnais pas mon consentement à cette union !

— Je ne reconnais plus Simone si sage malgré ses éclats de gaieté, de si haute raison et de jugement si droit malgré les folies qu'elle s'amusaient parfois à nous débiter.

— Moi, jalouse de l'amour de mes enfants ! Moi, égoïste, mon bon Delort ! Vous ne croyez pas cela, vous !

— Est-ce que, malgré les objections qu'on aurait pu faire, malgré des difficultés qui eussent pu sembler insurmontables à bien d'autres, je n'ai pas fiancé avec joie mon fils à notre belle et charmante Fanchon !

— Embrassez-la bien, cette enfant de mon cœur, dites-lui que je l'aime, que je voudrais la voir unie à Jacques.

— Jacques ! Ce mariage de Simone retarde encore le sien. Il a fui la France pour ne pas voir beau-frère. Il a cru me tromper, le pauvre enfant, en se disant et en se faisant déclarer malade !

— J'ai feint de croire à sa maladie pour éviter quelque malheur que je redoutais !

— Oh ! oui, il vaut mieux qu'il ne soit pas ici ! Sachez qu'il se serait passé des scènes regrettables, des actes peut-être irréparables !

— Pourquoi ? je vais vous le dire : M. Pulker est Allemand. Il a menti en se disant sujet suisse.

— Il est Prussien et Jacques n'aurait pu accepter que sa sœur épousât... un ennemi !

— Je tremble à la pensée de ce qui serait survenu s'il était demeuré ici !

— Je compte sur vous et sur Fanchon pour le moment du mariage, votre amitié soutiendra mon courage ébranlé, votre force aidera ma faiblesse."

— P. S.—Je reçois à l'instant une lettre de Jacques. Il est à Oran auprès du frère de Fanchon, du brave Georget qui a dû vous écrire. Il me met au bas de la lettre de Jacques quelques lignes qui me touchent jusqu'aux larmes. Quel noble cœur !

La lettre de Mme de Beauchamp attrista profondément M. Delort et Fanchon.

Simone épouser un Allemand !

Ils n'osaient se communiquer leurs pensées, exprimer leur opinion sur ce choix de Simone.

Comment, pendant que son frère était emprisonné par les Allemands, mis au secret, insulté, torturé, Simone se laissait courtiser par un compatriote des bourreaux de Jacques !

Et quel était l'homme qu'elle avait distingué, que son cœur avait élu ? Un inconnu !

D'où venait-il ? Quels étaient ses antécédents, sa famille ?

Simone ignorait tout et ne s'inquiétait de rien !

Elle forçait la main à sa mère, désolait son frère, ses amis ! Et il fallait se taire, accepter cette décision folle !

Mme de Beauchamp avait dû céder à la volonté formellement exprimée de Simone, que pouvait faire ou dire le docteur Delort ? Rien.

Il le sentait et enrageait de se l'avouer à lui-même.

Toutes les réflexions, les colères, la douleur du vieux médecin se résumèrent en cette phrase attristée :

— Ma pauvre Fanchon, nous irons à cette noce comme on va à un enterrement, nous ferons des compliments aux époux, des souhaits de bonheur sans en penser un mot, comme on fait des compliments de condoléances à des malheureux que cela ne console guère ! Que voulez-vous, mon enfant, il n'y a rien à dire ni à faire d'utile !

— Quant à ce monsieur qui est venu désunir la plus respectable, la plus généreuse, la plus noble famille que j'aie jamais rencontrée, je le dispense de me faire visite ; j'aurais bien du mal à ne pas lui dire des choses désagréables !

— Ma chère Simone ! si belle, si intelligente ! C'est incompréhensible ! C'est à en devenir enragé !

— Oh, je comprends que Jacques soit parti, qu'il se soit enfui, qu'il soit allé bivaquer au milieu des soldats français.

— Avec Georget il soulage son cœur, il raconte sa rage, il expectore sa haine !

— Georget dit qu'il est bien triste, bien souffrant !

— Il y a de quoi ! Simone, si fière, si délicate, de sentiments si élevés, n'avoir pas compris ce que son choix avait d'inconvenant, de navrant pour ses amis, d'humiliant pour sa famille, pour son frère !

— Jacques est balaféré par les Allemands, son visage porte la cicatrice de la blessure qu'ils lui ont faite dans cette guerre malheu-

reuse ; elle le frappe au cœur, elle épouse un compatriote des vainqueurs, elle insulte au vaincu !

— Oh, Simone, est-ce bien vous qui avez fait cela !

Le docteur se désolait ainsi, puis, il regrettait ce qu'il venait de dire :

— Je devrais peut-être me taire, mon enfant, je ne le puis, je périerais de douleur et de colère si je n'épanchais pas ma bile. Soyez plus raisonnable que moi, Fanchon ; Simone vous questionnera, ne lui répétez pas ce que je viens de dire ; elle souffrirait trop. Elle a sans doute des raisons que nous ignorerons.

M. Delort pensait :

— Il y a un mystère que je ne puis percer, ce n'est pas de son plein gré que Simone a fait ce choix.

Il sut garder cette réflexion pour lui.

Cette émotion apaisée, les réunions intimes reprirent leurs cours chez le vieux médecin. Comme l'année précédente, elles se composaient d'artistes et de savants, vieux amis du docteur.

Fanchon y assistait et prenait plaisir aux conversations qu'elle entendait. Bien des choses d'art et de sciences étaient étrangères à la pauvre Fanchon !

M. Delort se refit professeur pour elle. Ce qu'une femme du monde doit savoir, Fanchon l'apprit avec une facilité merveilleuse.

Un peintre de grand talent offrit de donner à la jeune fille des leçons d'aquarelle.

Fanchon accepta avec reconnaissance ; en quelques mois, elle peignit des fleurs et des oiseaux d'une façon agréable.

M. Delort la conduisait plusieurs fois par semaine au musée du Louvre. Le peintre les accompagnait et expliquait à Fanchon les beautés artistiques, les merveilles de talent, les manifestations du génie humain écrites en couleurs éloquentes sur les toiles des maîtres.

Ces visites au Louvre étaient une joie pour la jeune fille.

Les spécialités du vieux médecin—comme professeur de Fanchon—fut l'histoire, l'histoire politique de la France raisonnée clairement, simplement.

Il s'étendit davantage sur son histoire littéraire et son rôle immense dans le monde.

M. Delort était classique, classique convaincu et éloquent. Les auteurs du siècle de Louis XIV : Racine—le divin Racine, ainsi qu'il disait—Boileau, Molière, La Fontaine étaient ses auteurs favoris.

Ses livres étaient couverts de notes marginales, d'observations, de réflexions que la lecture du texte lui avait suggérées.

Il lisait le texte à Fanchon et lui donnait les raisons de commentaires qu'il y avait notés, des réflexions que la lecture lui fournissaient, les critiques que quelquefois, il s'était permis d'adresser à ces génies immortels.

Avec la vive intelligence de Fanchon, son goût délicat, sa facilité d'assimilation, ces leçons furent fructueuses ; M. Delort était enchanté de son élève.

Il en faisait des compliments chaleureux à la bonne Catherine.

— Madame Catherine, lui disait-il, vous avez une enfant merveilleusement douée. Je suis certain que si Fanchon eût étudié dès son enfance elle eût été remarquable dans d'autres arts que la musique. Fanchon est une organisation artistique de premier ordre.

Lorsqu'il étaient seuls. Quand il n'y avait pas d'invités, Catherine prenait place à la table du docteur Delort. Il l'avait voulu ainsi.

Le vieux médecin aimait à bavarder au dessert :

— Cela est excellent pour la digestion, disait-il.

Et il entamait toutes sortes de sujets, au hasard de la conversation, selon les caprices de son active imagination.

L'atavisme, les prédispositions physiques intellectuelles ou morales, les qualités et les défauts, la santé ou la maladie, nous les avons en germe en venant au monde.

L'hérédité, pour lui, était une réalité indéniable.

— Et c'est à proprement parler ce que symboliquement, les religions nomment le péché originel. Les anciens n'étaient pas des serins, comme certains béjaunes contemporains, aussi niais que présomptueux, voudraient le faire croire.

— Ils avaient senti, deviné, observé cette grande loi de l'hérédité qui domine les hommes. Ils disaient que les fautes des parents se paieraient jusqu'à la septième génération ; n'est-ce pas la loi de l'hérédité à laquelle ils donnaient une forme religieuse et morale ! N'était-ce pas dire : " Evite les excès, la débauche, sois sain et tes enfants le seront ! Ne permets, à ta pensée, à ton imagination que des objets élevés, moraux, que ta volonté oblige ton cerveau à la réflexion, à l'étude, à l'observation patiente, à la persévérance et tu auras des enfants intelligents ! Tu as une grande sensibilité nerveuse, une imagination vive, une éloquence naturelle, tes enfants seront artistes !

Et emporté par son sujet, l'esprit frappé d'une réflexion subite.

— Ainsi, tenez, madame Catherine, je suis sûre que vous étiez artiste, que vous chantiez étant jeune comme un rossignol !

— Moi, fit la pauvre Catherine Devoissoud toute confuse, je n'ai jamais su que les chansons que ma mère chantait, que je chantais

ensuite pour endormir Fanchon ; je ne sais pas si je chantais comme un rossignol ; je ne le crois pas, à dire vrai ; le chant du rossignol est gai et le mien était triste : j'étais veuve, j'avais eu bien des malheurs !

— Vous aviez votre fille pour vous consoler, votre belle Fanchon. Catherine se troubla. Elle balbutia :

— C'est vrai docteur... oui, j'avais perdu mon mari... mais, il me restait ma fille !

Sa fille ! Sa fille dormait depuis vingt ans, dans la gorge du Trient, de l'éternel sommeil !

M. Delort, sans remarquer son trouble, tout à sa théorie sur l'hérédité, continuait :

— D'ailleurs, ce peut être de votre mari que Fanchon tient ce don de la musique, cette voix si merveilleusement pure, cette oreille si juste, si impeccablement juste !

— Oh ! pour ça, Devoissoud chantait bien, répondit la pauvre femme émue. Les voyageurs qu'il guilait, ses camarades, tout le monde, lui demandait de chanter nos refrains montagnards.

— Là, voyez-vous ! La voilà l'hérédité !... Côté paternel !... Mettons, madame Catherine, que Fanchon tient de vous son bon cœur, son honnêteté, son horreur du mensonge !

L'horreur du mensonge !

C'est à elle, à elle, Catherine Devoissoud qui mentait depuis vingt ans, qui mentait à tous que l'on disait cela !

C'est à elle que s'adressait cet éloge immérité !

Sa confusion, son embarras devinrent extrêmes. Elle trouva un prétexte pour quitter la table.

Lorsque Fanchon ne sortait pas avec M. Delort elle passait ses après-midi auprès de sa mère, lui racontait son voyage en Allemagne, l'arrestation de Jacques, sa délivrance.

Fanchon disait à Catherine ses douleurs et ses joies, ses joies surtout, dans l'espérance d'égayer la bonne Catherine, car, dans ce milieu calme, confortable que lui faisait la maison de M. Delort, malgré les attentions polies du vieillard envers elle, malgré la présence de sa fille, Catherine était souvent triste, plongée dans des méditations pénibles.

— Qu'as-tu donc, mère ? lui demandait Fanchon. Tu sens-tu malade ? Dis-moi la cause de la tristesse ? Tu es triste, je le vois bien... Tu t'ennuies donc auprès de moi ?

Elle l'embrassait tendrement et, câline :

— Tu n'aimes donc plus ta fille, ta petite Fanchon ?

— Oh ! si ! si, je t'aime, mon enfant !... Si je ne te voyais plus, si je n'avais plus de fille, je ne demeurerais pas longtemps sur la terre !...

— Mais, puisque nous sommes ensemble, mère, tu ne devrais pas être triste !

— Est-ce que tu penses avec déplaisir à mon mariage ? Est-ce que tu crains qu'il nous sépare l'une de l'autre... Ne crains pas cela, mère, Jacques est bon... Tu vivras avec nous.

— Tu l'aimes bien, Fanchon, ton fiancé ?

— Autant qu'il m'aime, répondait Fanchon rougissante, si quelque obstacle s'opposait à notre mariage je mourrais de chagrin.

— Un obstacle !... Quel obstacle prévois-tu, Fanchon ?... Tu mourrais de chagrin ?... Non, va Fanchon ! Qui donc s'opposerait à ton mariage, à ton bonheur ! Ah ! tu ne crois pas que je puisse y songer !... Je suis ta mère !

L'air égaré de Catherine en prononçant ces phrases incompréhensibles troubla Fanchon.

— Mais, chère maman, je n'ai jamais jamais songé que tu visses avec déplaisir mon mariage avec Jacques... Je ne l'ai jamais dit et jamais pensé... Qui a pu te le faire croire ?

— Non, je ne l'ai pas cru... Pardonne-moi, ma chère Fanchon, de t'inquiéter, mais, vois-tu, j'ai tant souffert !... Cet homme qui est venu à Bovernier, cet homme qui voulait vous enlever, vous tuer, toi et Georget !... S'il allait revenir ! Me menacer encore !

— Te menacer !... De quoi pouvait-il donc te menacer ?

— Est-ce que je sais !... Je ne sais plus ! J'ai perdu la mémoire pendant ma maladie... Je ne me souviens plus !... Ne me questionne pas ; je ne pourrais te répondre.

Fanchon, effrayée, n'osa insister sur ce sujet qui semblait si pénible à Catherine ; la jeune fille craignit pour la raison de sa mère.

La commotion reçue jadis, l'épouvante ressentie ne pouvait-elle pas amener une rechute, faire naître de nouveau l'épouvantable mal qui, pendant dix ans avait fait de la pauvre femme une morte vivante !

Fanchon se promit bien d'éviter désormais toute conversation pouvant évoquer ces souvenirs dans l'esprit de sa mère.

Toutes les semaines, Jacques et Georget écrivaient. Jacques adressait ses lettres à M. Delort, Georget à sa mère Catherine qui se les faisait lire par Fanchon.

On reçut une lettre de Georget. Voici ce qu'elle contenait :

« Ma bonne mère Catherine,

« Je vais bientôt aller t'embrasser. Je partirai pour Paris la

semaine prochaine, à l'occasion des fiançailles de Mlle de Beauchamp avec M. Pulker ; les fiançailles se feront solennellement à Paris, dans l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. J'ai promis à Jacques d'y assister. Ce n'était pas d'abord mon intention, j'ai cédé à ses instances.

« Ma chère mère, ce voyage à Paris ne me procurera qu'un seul véritable plaisir, celui de t'embrasser ainsi que ma sœur Fanchon, de vous voir, de causer avec vous. Je crois que sans cette perspective chère à mon cœur j'aurais su résister aux sollicitations de Jacques. Ce voyage, je ne sais pour quoi, me coûte à faire. J'aurais désiré, en ce moment, rester au milieu de mes hommes, m'occuper des devoirs de mon métier, ne penser qu'à cela.

« Le travail ne manque pas. Tous, nous sommes éreintés, officiers et soldats. Les officiers plus encore que les hommes. C'est que tout est à refaire, à réorganiser.

« La dernière guerre si malheureuse nous a fait apercevoir, bien durement, hélas ! les défauts de notre organisation ou plutôt le manque absolu d'organisation.

« Vous l'avouerez-je, j'ai besoin de ces occupations continues, de ce travail incessant pour ne pas succomber sous le poids du découragement, pour ne pas penser !

« Dans les heures les plus sombres de notre vie errante avec ma sœur Fanchon, dans les années plus cruelles encore qui ont suivi notre séparation, jamais je ne me suis senti aussi accablé qu'à présent !

« Est-ce le souvenir de nos désastres ! La sombre fureur du vaincu qui sent sur sa poitrine le lourd talon de son ennemi ?

« Non, l'avenir ramènera la victoire sous nos drapeaux, j'en ai la conviction. Nous n'avons été vaincus que parce que nous avons été surpris à l'improviste, écrasés avant d'avoir pu nous reconnaître, nos chefs démoralisés, hésitants, se méfiant les uns des autres, lorsqu'ils ne se haïssaient pas, ces motifs seuls ont fait la supériorité de l'Allemagne ; nos soldats sont supérieurs aux siens.

« Non, je ne désespère pas du sort de la patrie, non, là n'est pas la raison de mon découragement. Le chagrin de Jacques, opposé au mariage de sa sœur et souffrant du silence qu'il s'impose, de l'acquiescement tacite qu'il est obligé de donner à cette union qui le navre — a pu augmenter ma tristesse, il ne l'a pas déterminée.

« Mais, pardon, chère maman Catherine, pardon, ma petite sœur Fanchon, de vous attrister du récit de mes peines dont je ne puis vous déterminer la cause.

« Devant qui oserai-je me plaindre, à qui pourrai-je confier mes souffrances, si ce n'est à vous que j'aime et qui m'aimez ?

« A bientôt.

« Votre GEORGET. »

— Georget a un secret qu'il ne veut pas nous confier ! s'écria Fanchon aussitôt après avoir lu cette lettre.

— Quelque amour sans espoir, répondit la mère Catherine qui ne croyait pas si bien dire, son amour repoussé et dont il ne peut pas entretenir sa mère et sa sœur.

— Tu crois, mère ?

— Ce ne peut être autre chose, ma Fanchon. Georget est incapable d'avoir commis une mauvaise action dont le souvenir le rendrait malheureux.

« Où il ne peut y avoir de faute, il ne peut y avoir de remords, continua la pauvre Catherine dont les yeux s'emplirent de larmes, et Georget ne connaît pas le remords, lui !

— Non, mère, répondit Fanchon ne se doutant nullement que sa mère Catherine put, elle non plus, avoir jamais commis une faute de sa vie et souffrir du remords de cette faute, non, Georget n'a rien à se reprocher, il est si bon qu'il souffre, je crois, de voir Jacques souffrir.

— Quel est donc ce M. Pulker qui déplaît tant à ton fiancé ?

— Je ne le connais pas, mère, je l'ai à peine vu. Jacques m'a écrit que ce monsieur avait été présenté à Mme de Beauchamp et à Simone par un ami de la famille, un voisin de campagne, pendant notre séjour en Allemagne.

— Pourquoi déplaît-il tant à M. Jacques ?

— Il lui trouve l'air faux et brutal. Il lui reproche d'être étranger ou, tout au moins, il en veut à Simone de se marier avec un étranger.

— Ce n'est pas très sérieux, ma fille, conviens-en.

— C'est le sentiment de Jacques.

— Et quel est le tien ?

— Il me déplaît parce qu'il déplaît à Jacques qui a plus d'expérience que moi.

M. Delort reçut de Jacques une lettre qu'il ne communiqua pas à Fanchon. Il en remit à la jeune fille une autre qui lui était adressée personnellement par son fiancé sous le couvert de la première.

Cette lettre de Jacques témoignait de sa douleur, de l'exaltation d'esprit où il en était venu.

Il écrivait à la jeune fille :

“ Ma chère et bien-aimée Fanchon,

“ Je viens de recevoir une lettre de ma mère, elle rentre à Paris pour présenter à nos amis M. Pulker comme fiancé de Simone, comme mon futur beau-frère. Elle me prie de revenir, je reviendrai, j'assisterai à cette présentation.

“ Pauvre mère, je sais qu'elle souffre autant que moi du choix de Simone ! Et ne pouvoir empêcher ce mariage !

“ Ma Fanchon bien-aimée, je souffre atrocement en pensant que ma sœur, ma Simone, appartiendra à ce drôle ! Il me semble que c'est lui que j'aurais dû rencontrer en Allemagne, provoquer et tuer au lieu de cet ivrogne de Mathias Riehl que j'ai ménagé, tant le personnage était pitoyable !

“ Vous avais-je dit que j'avais eu un duel à Stuttgart ? Je ne le sais plus ! Quoi qu'il en soit, je n'efface pas ces lignes ; cela, maintenant, n'a plus d'importance.

“ Le motif de ce duel ! Une querelle dans une brasserie, un motif insignifiant que j'ai oublié.

“ Ma chère Fanchon, le jour où ma mère présentera M. Pulker à nos amis comme fiancé de Simone, elle vous présentera à notre monde comme celle que j'ai choisie, que j'aime et aimerai jusqu'à mon dernier soupir.



Georget monta lentement les marches de l'escalier. (P. 22, col. 1.)

“ Si ma mère retarde cette consécration officielle et publique de nos fiançailles, à nous qui nous aimons, qui savons ce que nous valons, sur mon honneur, ma Fanchon adorée, je m'en chargerai, je dirai à tous : “ J'ai l'honneur de vous présenter Mlle Fanchon Devoissoud, ma fiancée.”

“ Et tous s'inclineront respectueusement devant vous, Fanchon, et s'il se trouvait quelqu'un qui ne le fit pas, si je voyais un sourire railleur sur une lèvre méchante, si j'apercevais un regard insolent ou méprisant jeté sur vous, ma Fanchon aux yeux d'azur, sur toi qui vau mieux que tous !... Oh ! alors !... ”

“ Cela n'arrivera pas ; je vous effraie, Fanchon, par mon emportement. Pardonnez à votre ami qui souffre et qui mourrait de sa souffrance s'il n'avait cette consolation suprême : vivre pour vous, Fanchon, vivre l'un près de l'autre !

“ Embrassez pour moi votre bonne mère Catherine, pensez à celui qui vous aime plus que la vie.

“ Votre ami.

“ JACQUES DE BEAUCHAMP.”

Cette lettre de Jacques inquiéta Fanchon par la menace de l'éclat, du scandale que projetait son fiancé. Dans quel état d'esprit était-

il donc pour avoir conçu un acte aussi déraisonnable ! Jacques, qui vénérât sa mère, qui aimait tendrement Simone, capable de former un plan, qui, mis à exécution, serait pour toutes deux un outrage, une cruelle humiliation !

Et pour Jacques, pour elle-même, des fiançailles dans de telles conditions.

Elle alla montrer à M. Delort la lettre de Jacques et lui fit part de ses appréhensions.

— Oui, dit-il, je savais cela. Jacques est dans un état d'exaspération dangereuse pour lui et pour les autres. Le mariage de Simone avec ce M. Pulker le chagrine, et je le conçois. Je n'ai pas de griefs contre ce monsieur, mais un mariage ainsi bâclé ! Simone de Beauchamp se marier ainsi !... Oui, je m'explique l'irritation de Jacques.

“ N'y a-t-il que cela pourtant !

“ Il me semble, ma chère enfant, que l'on nous cache quelque terrible secret ! Ne répétez pas ces paroles, que j'ai le tort de prononcer, en vieux fou que je suis.

— M. Delort, quoi qu'il arrive, il ne sortira jamais de ma bouche un mot qui puisse chagriner Mme de Beauchamp ou les siens : je leur dois tout.

— Je connais votre esprit et votre cœur, Fanchon ; la recommandation était superbe... Je vous avoue que je suis troublé devant l'inconnu que je redoute, que j'ai peur. Oui, j'ai peur d'un danger que je ne vois pas, que je ne devine pas, mais que je sens planer sur nous tous !

Et comme Fanchon pâlisait en l'entendant parler ainsi :

— Ne vous inquiétez pas trop, Fanchon, peut-être m'abusé-je en tout ceci... je ne suis guère compétent dans les choses du cœur... Pourquoi, après tout, Simone n'aimerait-elle pas ce M. Pulker ?... Pourquoi M. Pulker n'aimerait-il pas Simone ? Pourquoi ne serait-il pas digne d'elle ?

— C'est donc dans ce mariage de Simone que vous voyez un danger ? C'est donc ce mariage qui vous effraie ? questionna Fanchon bouleversée.

— Moi !... Je n'ai rien dit de semblable !... Je ne pense rien de bon ni de mauvais de cette union... C'est Jacques qui, par son éloignement pour M. Pulker, me trouble l'esprit... Qu'allègue-t-il contre ce mariage ? Rien, en vérité. M. Pulker lui déplaît, il le hait. Belle raison, il ne le connaît pas !

“ Est-ce que Jacques de Beauchamp souffrirait parce que sa sœur épouse un roturier ? Voyons, Fanchon, raisonnablement, nous ne pouvons penser cela de lui.

— Non, monsieur Delort, nous ne pouvons le penser, répondit la jeune fille, il m'aime et veut m'épouser, moi, Fanchon la vieilleuse ! moi, la fille de Catherine Devoissoud ! Son cœur généreux ne voit pas une mésalliance de situation entre Mlle Simone de Beauchamp et M. Pulker, mais une mésalliance de cœur.

— Comment peut-il en juger ? Connaît-il donc ce personnage ?

— Je n'en sais rien... Je me perds dans tout cela ?... ”

— Et moi aussi, ma chère enfant, et c'est ce qui m'inquiète ; j'aime à savoir où je suis et où je vais... Enfin, à la grâce de Dieu !

XV

Mme de Beauchamp et Simone sont installées dans leur hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. Les domestiques donnent le dernier coup d'œil, le dernier coup de plumeau dans les salons de réception que viennent de quitter les tapissiers.

Le jardinier visite ses serres et fait un choix des plantes dont il garnira le vestibule, l'escalier d'honneur et les appartements, au jour prochain de la cérémonie des fiançailles de sa jeune maîtresse.

C'est un jour triste et morne de novembre. Il est trois heures de l'après-midi et dans le salon où se tient Mme de Beauchamp, la nuit semble venir déjà tant il fait sombre.

La comtesse repose sur un guéridon le livre qu'elle lisait.

Elle est seule dans la pièce. Simone, indisposée, vient de se rendre dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. Elle souffre de la migraine, a-t-elle dit à sa mère, et quelques instants de sommeil dissiperont ce malaise.

Simone veut être bien portante et paraître gaie, son frère et Georget sont attendus. Ils ont télégraphié de Marseille qu'ils arrivaient à six heures du soir à Paris. Plus que quelques heures avant leur arrivée.

Simone, Fanchon et M. Delort doivent aller à la gare de Lyon, au-devant des jeunes gens.

Simone redoute le moment où elle va se trouver en face de son

frère qui désapprouve son mariage, en face de Georget qui doit la haïr, la mépriser !

Ne lui en a-t-elle pas donné le droit.

Ne lui a-t-elle pas dit d'espérer !

Est-ce que ses paroles n'étaient pas une sorte d'engagement qu'elle prenait envers lui ?

Comment a-t-elle tenu cette quasi-promesse faite à Georget ?

En en épousant un autre !

Oh ! oui, il doit la haïr, la mépriser ! Lui qui l'aimait tant ! avec qui elle eût été si heureuse !

— Oui, moi aussi, je l'aime ! s'écriait Simone en se tordant les mains de désespoir. Je l'aime et ne puis être à lui ! Ce misérable Pulker a fait deux malheureux, deux désespérés par son crime ! Que dis-je ? Est-ce qu'il n'a pas désespéré ma mère, mon frère ? Est-ce que Fanchon et M. Delort ne sont pas attristés de mon choix ! Est-ce que tous nos amis, toutes nos relations ne se livrent pas sur mon compte à des médisances envenimées ! Est-ce que je n'entends pas les phrases de moquerie dont ils me cribleront !

— Oh ! monsieur Pulker ! toutes ces abominations dont vous êtes l'auteur, toutes ces souffrances que vous avez fait naître, toutes les larmes que vous faites verser seront payées par vous !

La porte de l'hôtel s'ouvrit, Simone entendit une voiture. C'était M. Delort et Fanchon. Ils venaient chercher Simone. Elle se hâta de faire sa toilette et descendit au salon.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent. Après quelques instants de causerie, on partit pour la gare de Lyon.

Le train fut en retard d'une demi-heure. Cette demi-heure d'attente après l'heure indiquée pour l'arrivée agit sur les nerfs de Simone ; elle éprouvait des frissons, des crispations douloureuses.

M. Delort faisait de vains efforts pour la distraire, lui contait des histoires baroques auxquelles elle tâchait de sourire.

A chaque instant, elle répétait :

— Mon Dieu, que c'est énervant d'attendre ainsi ! Il me semble qu'il y a des heures que nous sommes ici.

Entin, le train fut signalé. Ils passèrent sur le quai. Le train entra en gare.

— Pourvu qu'ils n'aient pas manqué le départ ! fit Simone.

— Les voici, répondit Fanchon en désignant Jacques et Georget sautant d'un compartiment.

Les jeunes gens accoururent, Jacques embrassa Fanchon et Simone, Georget s'inclina respectueusement, froidement devant elle, puis serra Fanchon sur sa poitrine et étreignit chaleureusement les mains de M. Delort.

Simone, bien qu'elle s'attendit à cet accueil, se sentit le cœur serré. Elle fit un effort pour paraître gaie, mais elle était pâle et sa voix tremblait.

Mme de Beauchamp en revoyant son fils, oublia ses chagrins. Elle redevint comme autrefois gracieusement aimable, engagea la conversation sur l'Algérie qu'elle avait eu le désir de visiter, disait-elle.

Les deux jeunes gens, vaincus par le charme de cette femme supérieure, son ton si naturellement distingué, caressant, sentirent leur gêne se dissiper, leur froideur se fondre.

Jacques crut sa mère consolée du mariage de Simone, l'approuvant peut-être ; il ne voulut pas l'attrister par une mine maussade et raconta ses excursions, ses chasses, ses aventures.

Georget parla de ses travaux, des soulèvements kabyles qui avaient précédé son arrivée et des batailles livrées par lui, les contrées parcourues, le plaisir éprouvé en voyant Jacques arriver au camp, les parties de chasse faites ensemble.

Tous deux adoraient la chasse et, une fois lancés sur ce chapitre, ils ne tarirent plus de souvenirs, d'anecdotes.

Selon eux, rien que pour le plaisir de la chasse, c'est en Algérie qu'on devrait habiter, en Algérie seulement on rencontre du gibier de toutes tailles, du poil et de la plume ; on n'est pas ennuyé, tracassé par la crainte des procès, par la vue des gendarmes. On a devant soi l'espace infini, la liberté d'aller où vous mène votre caprice.

Il semblait que chacun se fût tacitement donné pour mot d'ordre de parler le moins possible de M. Pulker et de la cérémonie des fiançailles.

Seulement, un peu avant le moment du départ de M. Delort, de Fanchon et de Georget — qui habiterait chez le médecin — Mme de Beauchamp dit qu'elle avait lancé des invitations pour la semaine suivante, que M. Pulker n'avait pu s'occuper encore de l'acquisition d'un domaine.

Ces renseignements devaient être donnés à son fils et à ses amis, Mme de Beauchamp les donnait, sans insister, en glissant dessus, pour ainsi dire.

De son opinion sur ce mariage, sur le futur mari de Simone, elle ne dit pas un mot et personne de ceux qui étaient là ne lui demanda d'explications à ce sujet.

Chacun approuvait d'un mouvement de tête les paroles de Mme de Beauchamp sans vouloir présenter d'observations.

En temps ordinaire, M. Delort n'y eût pas manqué ; il sentait qu'un mot imprudent pouvait amener un éclat de la part de Jacques, un éclat fâcheux, et il se tut.

Jacques était fermement résolu à ne pas prononcer le nom de M. Pulker, à ne rien vouloir connaître de ce personnage, à ne pas adresser à Simone la plus insignifiante question au sujet de son mariage.

Son devoir l'obligeait à être présent, il ferait son devoir ; il serait présent, mais son esprit serait ailleurs, auprès de Fanchon, il ne verrait qu'elle, n'entendrait qu'elle.

Une demande de Simone faillit mettre le feu aux poudres, faire éclater l'orage qui menaçait.

Elle pria Georget et Fanchon d'être garçon et demoiselle d'honneur.

Georget, stupéfait de cette demande, subitement livide de colère, ne put répondre tant sa gorge était serrée.

Il fut indigné par cette demande de Simone comme par une insulte, une ironie cruelle et lâche.

Fanchon le suppliait du regard.

Jacques, ignorant l'amour de Georget pour Simone, la demi-promesse faite par elle à son ami, sa trahison envers lui, Jacques pria Georget d'accepter ; Mme de Beauchamp et M. Delort mêlèrent leurs instances à celles du jeune homme.

— Vous me feriez un véritable plaisir en acceptant, monsieur, insista Simone.

— Mon cher Georget, vous me rendriez à moi un véritable service ! s'écria Jacques avec une vivacité singulière.

C'est qu'il n'avait pas songé jusque-là que ce rôle, en raison des habitudes, des convenances lui échait.

Oh ! non, cela était au-dessus de ses forces ! Jouer un rôle actif dans ce mariage odieux, devoir être aimable envers M. Pulker, envers ses amis ! Jacques frémissait à cette pensée.

Il lui sembla tout naturel que Georget prit sa place, lui rendit ce service.

Qu'est-ce que cela pouvait faire à Georget ? Il n'avait pas les mêmes raisons que lui de voir ce mariage avec horreur ! A Georget c'était une simple complaisance qu'on demandait, ce serait lui infliger à lui un véritable supplice !

Jacques ne pouvait deviner que ce mariage brisait le cœur de son ami. Il ne pouvait deviner qu'en croyant ne demander à Georget qu'une complaisance banale, un témoignage flatteur, en somme, d'estime et de confiance, il lui causait une torture.

Cette torture, Georget devait la subir.

Il ne pouvait donner aucune raison valable de refus. Il lui fallut céder aux amicales sollicitations de Mme de Beauchamp, de Simone, de Jacques, de M. Delort, de sa sœur Fanchon, de tous.

Il accepta donc et, la mort dans l'âme, tremblant, il dut remercier de l'honneur qu'on lui faisait.

Simone respira plus librement lorsqu'elle eut l'acceptation du jeune homme ; elle avait craint un refus formel. Il lui aurait fallu, alors, s'adresser à son frère ; elle devinait les pensées de Jacques sur son front ; il refuserait certainement, et l'éclat qu'elle voulait à tout prix éviter se produirait.

Elle comprenait bien que Jacques, connaissant son secret, devait la mépriser d'avoir consenti à ce mariage, d'y avoir consenti avec une hâte, une inconvenance que toutes les lois mondaines réprouvaient.

Une maladresse de sa part pouvait pousser son frère à des extrémités irréparables !

Le plus grand danger se trouvait évité par l'acceptation de Georget.

Elle atteindrait le but qu'elle s'était fixé comme moyen de vengeance : son mariage avec l'homme qui l'avait perdue à jamais, avec l'homme qu'elle haïssait.

M. Delort devait remplacer le père de Simone, conduire la jeune fille à l'autel.

Le vieillard était heureux et fier de ce rôle. Ce mariage ne lui plaisait pas trop : Simone, si belle, de si noble race s'allier à cet ingénieur étranger, à cet inconnu, cela le contrariait un peu... Enfin !

Si M. Delort eût connu la vérité !

Cette soirée si grosse d'orages se termina dans un rayon joyeux.

Mme de Beauchamp dit à Fanchon et à son fils :

— Le jour des fiançailles de Simone sera aussi le jour où, devant nos amis, je mettrai la main de ma chère Fanchon dans la tienne, Jacques. Le jour où je dirai avec joie à tous : " Je vous présente la femme de mon fils, ma belle et charmante Fanchon, ma fille ! "

Jacques et Fanchon, émus jusqu'aux larmes, se jetèrent dans les bras de la noble femme.

Mme de Beauchamp était aussi émue que les jeunes gens.

Chaque jour, M. Delort et Fanchon se rendaient à l'hôtel de Beauchamp.

Jacques oubliait auprès de Fanchon la tristesse que lui faisait éprouver le mariage de Simone et l'affreux secret qu'elle n'avait confié qu'à lui.

Fanchon, heureuse, ignorant les douleurs de Jacques et de Simone disait naïvement à celle-ci :

— Il ne manque qu'une chose à mon bonheur : mon mariage avec Jacques célébré le même jour que le vôtre. Comme ce serait joli !

— Non, non, ce n'est pas possible ! répondit Simone vivement.

— Pourquoi cela ? Est-ce que vous croyez que Jacques n'approuverait pas ce projet ?

— Jacques s'y opposerait, ma chère Fanchon. Ne le lui demandez pas, je suis sûre qu'il vous le refuserait. Vous ne pouvez, Fanchon vous marier le même jour que moi, je vous assure !

Et des larmes mouillaient les yeux de Simone.

— Qu'avez-vous donc ? Vous pleurez ? Simone, avez-vous quelque chagrin ?

— Non, ma chère Fanchon, mais je suis un peu énervée, fatiguée ; M. Pulker exige que notre mariage soit célébré aussitôt que possible, il paraît que, dans son pays, nos formalités sembleraient blessantes, le temps habituellement exigé par nos habitudes entre les fiançailles et la célébration du mariage, un usage ridicule auquel il lui serait pénible de se soumettre.

— J'ai cédé à la volonté de M. Pulker, nous nous marierons aussitôt que le délai légal le permettra.

— Cette hâte, qui paraît chose toute naturelle à un étranger, choquerait Jacques.

— C'est dommage, soupirait Fanchon.

Simone pensait :

— Quel supplice que d'être obligée de mentir, toujours mentir ! Je ne puis pourtant lui dire que Jacques repousserait avec horreur le projet d'être uni à Fanchon le jour où, moi, j'épouserai M. Pulker.

M. Pulker arriva à Paris la veille seulement de ses fiançailles avec Simone.

Mme de Beauchamp donna en son honneur un souper intime auquel ne prenaient part, en dehors de Jacques et de Simone, que Fanchon, Georget et M. Delort.

Sans la présence du vieux médecin, ce repas de famille eût été lugubre. Fanchon seule, ignorant tout, ne craignait rien. Georget, contraint, refoulait avec peine ses sentiments de jalousie, de haine, contre celui qui lui dérobait l'amour de Simone, contre cet étranger à mine suspecte.

Il n'osait porter ses regards sur Simone, tant il craignait qu'ils n'exprimassent les reproches, le mépris dédaigneux qu'il éprouvait de sa trahison.

Il devait continuellement appeler au secours le souvenir des bontés de la famille de Beauchamp envers lui, l'amitié dévouée de Jacques pour ne pas chercher un prétexte de querelle à M. Pulker.

La querelle faillit éclater pourtant : Georget portait son uniforme d'officier de zouaves et sa croix, Jacques l'en avait prié.

M. Pulker s'étonna ou feignit de s'étonner de voir Georget revêtu d'un uniforme militaire dans une réunion toute familiale.

— Est-ce la mode en France, demanda-t-il d'un ton faussement humble, d'être revêtu en guerrier hors des champs de bataille ?

— Certes, continua-t-il, j'admire la France et l'héroïsme de ses soldats, mais, je ne m'explique pas, pardonnez-le-moi, pourquoi, en dehors des nécessités du service, les militaires français aiment à montrer un grade et une croix gagnés — valeureusement j'en suis certain — dans la plus malheureuse, la plus mal conduite des guerres de ce siècle.

M. Pulker semblait s'adresser seulement à Georget. Son regard glauque se fixait sur lui ironique et froid.

Une bouffée de colère monta au front de Georget. Une flamme brûla ses prunelles d'un bleu sombre. Ses lèvres pâlirent et tremblèrent.

Il allait répondre à M. Pulker par quelque apostrophe outrageante lorsque Simone qui était assise entre son frère et lui appuya son petit pied sur le sien, en même temps qu'elle suppliait du regard.

Georget tressaillit de la tête aux pieds. Aucune réponse ne vint à son cerveau troublé.

M. Pulker, constatant cette hésitation de l'officier français, sourit dédaigneusement et, soulignant l'ironie de ses paroles de l'insolence dédaigneuse du ton :

— C'est la mode française, dit-il.

Jacques s'était levé comme s'il eût été piqué par une vipère :

— Le devoir d'un étranger, dit-il d'une voix vibrante de colère, est de respecter les usages de ceux de qui il sollicite l'honneur d'être accueilli.

— Jacques, je t'en prie ! s'écrièrent en même temps Mme de Beauchamp et Simone.

Jacques de Beauchamp, les membres secoués d'un tremblement convulsif, se tenait debout, provoquant.

— Jacques, je t'en prie, lui répéta Simone en appuyant sa main sur le bras de son frère.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas eu la pensée de froisser votre susceptibilité, votre patriotisme respectable même en ses excès, s'empressa de dire, plus humble que jamais, M. Pulker.

— Cela est certain ! s'écria M. Delort rouge comme une pivoine, cela est certain !

— M. Pulker est suisse, pays neutre, tampon entre de puissants voisins, mais tampon respecté... ou morceau trop petit pour les énormes mâchoires et le formidable appétit de ceux qui l'entourent.

— Depuis le moyen âge, les Suisses n'ont pas eu à combattre pour l'indépendance de leur patrie. Je ne parle pas de Napoléon Ier ; pour l'ogre de la Corse, la Suisse était un trop piètre morceau, — goujon pour une baleine, — et les Suisses ont loué leur courage à tous les États de l'Europe, ne sachant qu'en faire chez eux.

M. Delort, se tournant vers M. Pulker, continua d'un air infiniment aimable :

— Je tiens à rendre justice à vos compatriotes, monsieur ; ils sont fidèles à leurs serments, l'histoire le prouve.

— Ils sont généreux ; la façon dont ils ont reçu notre armée vaincue en porte témoignage ; mais vos aubergistes sont des exceptions à la générosité suisse, de même que la probité des Allemands, voleurs de pendules, quand l'occasion s'en présente, est une triste exception dont rougit la nation prise dans son ensemble.

— Chaque peuple a ses travers, ses défauts, ses ridicules. Soyons tolérants les uns envers les autres, voilà la sagesse ; n'est-il pas vrai, monsieur Pulker ?

M. Pulker lança un regard mauvais au vieillard, puis il s'inclina :

Lorsque Georget se trouva dehors avec Fanchon et M. Delort, il poussa un tel soupir de soulagement que le vieux médecin ne put retenir un éclat de rire.

— Voici une soirée dont Dieu vous tiendra compte, dit-il ; je suis sûr qu'il a déjà donné l'ordre à saint Pierre de vous ouvrir — le plus tard possible — la porte du Paradis à deux battants.

— Je ne l'aurai pas volé ! répondit Georget avec conviction. Être insulté, baffoué par ce louche personnage et ne pouvoir répondre par un soufflet !

— Georget, je t'en prie ! s'écria Fanchon, ne te laisse pas aller à quelque mouvement de colère !... Ne cause pas ce chagrin à Simone, à Mme de Beauchamp, à Jacques ; ils ont été si bons pour nous ! Supporte patiemment les sots propos de ce M. Pulker ; c'est le fiancé de Simone. Dis-toi cela, Georget, pense-y pour t'exhorter au calme.

La pauvre Fanchon, en prononçant ces dernières paroles, ne se doutait pas qu'elle retournait l'arme dans la blessure, qu'elle perçait le cœur ulcéré de Georget, qu'elle attisait le feu qu'elle voulait éteindre, qu'elle activait la haine de Georget contre celui qui lui enlevait Simone, son amour, le bonheur de sa vie !

Elle ne s'en doutait pas, mais en voyant l'expression de fureur soudaine de son frère, sa pâleur livide, la contraction de ses traits, la flambée de colère qui brûlait ses yeux, elle fut épouvantée.

D'une voix haletante et rauque, Georget lui dit :

— Tais-toi, Fanchon, tais-toi ! Ne me parle pas de cet homme, ne m'en parle pas, il arriverait malheur. Je serais capable de commettre un crime !

Il lui avait pris la main et, sans en avoir conscience, il les lui serrait avec violence.

Fanchon jeta un cri de douleur. Des larmes jaillirent de ses yeux :

— Tu me fais mal, Georget ! Tu me fais peur ! sanglota-t-elle.

— Pardon ! pardon, ma Fanchon, ma sœur !

Et Georget couvrait de baisers fous le front et les joues de la jeune fille.

Il la tint un moment serrée contre sa poitrine. Il sentait, il entendait le cœur de Fanchon battre à se rompre.

Alors, Georget cacha son visage dans ses mains. Des larmes coulèrent entre ses doigts. Il ne pouvait retenir de sourds cris de rage et de souffrance.

M. Delort pensait avec effroi :

— Il ne faudrait pas que M. Pulker recommençât souvent son jeu avec ce gaillard-là ! Saperlipopette ! Je voudrais bien le voir reparti en Afrique !... C'est que, comme il dit : " Il pourrait bien arriver malheur à M. Pulker. "

Le lendemain, Georget recevait ce mot de Jacques :

" Mon cher Georget,

" Ce lâche t'a insulté ! Par amitié pour nous, tu ne souffert ses insolences, tu as dévoré l'affront que cette brute t'a fait : merci pour ma mère, pour Simone, pour moi.

" Je t'écris ce mot, je ne vais pas te voir, je parle de cet homme que je hais autant que tu le hais.

" Soyons patients tous deux, mon cher Georget ; acceptons la grossièreté de cette brute pour ne pas alliger ma mère, Simone et notre bien-aimée Fanchon qui souffrirait plus que tout autre d'un scandale ! Songe à ta sœur, à tes amis, Georget, je t'en supplie.

" Ton compagnon d'armes, ton ami, ton frère bientôt.

" JACQUES DE BEAUCHAMP. "

— Jacques a raison, je ne le tuerais pas !

Il n'avait pas dormi de la nuit et ceux qu'il aimait n'étant plus

devant ses yeux, Georget n'avait plus que le ressentiment de l'injure subie pour eux.

Cette injure il voulait la venger dans le sang de M. Pulker.

Il allait sortir pour le provoquer lorsqu'arriva heureusement la lettre de Jacques.

Georget courut embrasser Fanchon et lui dit :

— Ne t'inquiète pas, petite sœur ; M. Pulker n'a rien à craindre de moi, je te le jure sur notre mère !

XVI

Dans les salons de Mme de Beauchamp, de nombreux invités, parmi lesquels la duchesse de Cervin-Lanson, M. Renaud de Pervençère et Blanche, M. Gaston de Pervençère.

M. Pulker est présenté cérémonieusement ; des saluts plus cérémonieux encore sont échangés.

M. Pulker est vêtu avec la plus correcte élégance. Sa haute taille élancée, ses larges épaules, ses membres robustes lui font une sorte de beauté mâle et sévère.

Son large front uni, son nez aquilin d'un dessin correct, l'ensemble régulier de sa physionomie est malheureusement détruit par un faux trait, une dissonance frappante : son regard fixe d'oiseau de proie.

M. Pulker, dans l'intention de corriger ce défaut physique, d'atténuer le fâcheux effet de son regard, porte un monocle.

En somme, il a réussi auprès des hôtes de Mme de Beauchamp par sa tenue parfaite, sa froideur hautaine qui semble d'un homme du monde.

D'ailleurs, ce qu'on pourrait remarquer en lui de singulier est attribué à sa qualité d'étranger ; on est, en France, extrêmement tolérant pour les étrangers, on se rattrape sur ses compatriotes.

Si cette cérémonie manqua de chaleur, de cordialité ; si chacun sentait une gêne, au moins ne fut-elle troublée par aucun incident regrettable.

Jacques et Georget s'observaient ; ils s'étaient promis à eux-mêmes d'être et de demeurer calmes quoi qu'il arrivât, et ils se tinrent parole.

Répétons-le, M. Pulker fut d'une correction absolue, d'une politesse froide mais sans nuance d'ironie. On ne lui en demandait pas plus.

La scène changea d'aspect lorsque Mme de Beauchamp présenta Fanchon comme fiancé à son fils ; chacun félicita chaleureusement Jacques et la jeune fille.

Blanche et la duchesse l'embrassèrent tendrement, s'entretenirent longuement avec elle.

Renaud serra les mains à Jacques et lui fit éloge de son choix. Il lui dit quel cas Blanche et lui faisaient de Fanchon, quel tendre sentiment sa femme et lui éprouvaient pour sa belle fiancée.

D'ailleurs, comme la duchesse de Cervin-Lanson et Blanche de Pervençère donnaient le ton dans cette réunion, comme ces deux dames témoignaient à Fanchon leur affection, les autres dames suivirent le mouvement, elles le dépassèrent même et la jeune fille fut littéralement étourdie sous les caresses, écrasée sous les compliments.

Fanchon, sous cette avalanche, faisait bonne contenance ; elle répondait à chacun par un mot aimable et un sourire gracieux.

Il ne se produisit qu'une exception, ce fut lorsque Gaston vint à son tour la complimenter ; elle lui lança un regard de mépris et murmura entre ses lèvres subitement pâlies :

— Misérable !

Blanche remarqua cette expression, devina ce mot. Elle entraîna la jeune fille dans un petit salon et la questionna :

— Ma chère enfant, dites-moi le motif de votre aversion pour mon beau-frère, dites-le-moi, je vous en prie ?

— Je vous demande pardon, madame, de n'avoir pas su la dissimuler, j'ai oublié que M. Gaston de Pervençère est votre beau-frère, je vous ai chagrinée, vous qui êtes si bonne pour moi !

— Parlez, ne craignez pas de froisser mes sentiments, mon mari et moi avons beaucoup souffert par lui ! Nous ne pouvons guère nous faire d'illusions sur son compte ! C'est le frère de mon mari, hélas ! . . .

— C'est pour cette raison, madame que je vous prie de ne pas m'interroger.

— Je le ferai pourtant, je vous conjure de parler.

Fanchon se recueillit un instant.

Va-t-elle raconter la visite mystérieuse de Gaston à Bovernier ? Dira-t-elle que Gaston — par ses menaces horribles, menaces dont

elle ne sait l'objet — a failli tuer sa mère, a frappé sa bonne mère Catherine d'une telle épouvante qu'elle est restée de longues années privée de l'usage de la parole, couchée inerte dans un lit, incapable d'un mouvement ; qu'aujourd'hui encore ce souvenir est resté tellement vivant dans l'esprit de sa mère qu'elle est sur le point de défaillir lorsque, elle, Fanchon, y fait allusion ?

Non, elle taira cela, c'est le secret de sa mère Catherine, ce n'est pas le sien.

Dira-t-elle qu'elle soupçonne Gaston d'être l'instigateur de l'assassinat du bon Girodias ?

Elle n'en a aucune preuve, elle ne doit pas accuser, même ce misérable, d'un crime horrible dont, peut-être, il est innocent.

— Je vous en prie, Fanchon, dites-moi la cause de votre haine pour mon beau-frère ; il vous a insultée ?

Fanchon répond vivement :

— Non, madame, pas lui, mais son complice, M. de Montaiglon.

— Digne ami de Gaston ! Celui-là n'est pas mon beau-frère, vous pouvez parler.

— C'est si horrible, madame ! . . . Il m'a tendu un guet-apens odieux . . . Je n'ai échappé à ce monstre que grâce à l'arrivée bien inattendue de mon frère . . . Ma langue se refuse à vous faire ce récit . . . Jacques sait tout . . . plus tard, il vous dira . . .

Gaston entra dans le salon avec Renaud, et son arrivée interrompit Fanchon ; elle se leva, prit le bras de Blanche et, suppliante :

— Conduisez-moi près de Jacques, madame ! La vue de cet homme me fait frémir d'horreur.

— Ne dites à personne ce que vous pensez de lui . . . Ne vous étonnez pas de voir mon mari lui causer avec les apparences de l'amitié . . . Il le faut, nos plus chers intérêts l'exigent . . . Plus tard, vous saurez de quel crime nous soupçonnons mon beau-frère d'être l'auteur . . . de quels crimes nous les savons coupables, lui et M. de Montaiglon, sans en pouvoir douter !

— Oh ! je vous en supplie, madame, que M. Gaston de Pervençère ne vienne pas avec nous à Beauchamp ! Trouvez le moyen de l'en empêcher !

— Ne m'invitez jamais à aller vous voir lorsqu'il sera chez vous, lui ou M. de Montaiglon ; ces deux hommes me feraient mourir d'effroi . . . Leur présence seule est un présage de malheur !

— Je vous promets de vous éviter ce supplice que nous devons endurer quelque temps encore, répondit Blanche.

Les invités de Mme de Beauchamp sont partis.

Fanchon est restée à dîner ainsi que M. Delort et Georget.

Simone, pâle, les yeux brillants de fièvre, les lèvres sèches, ne prononce que de rares paroles.

Quels étranges regards elle jette de temps à autre sur son fiancé ! N'est-ce pas la haine qu'exprime son regard noir sous ses sourcils contractés ?

N'est-ce pas le mépris qui abaisse les coins de sa bouche, qui transforme en un pli amer ses lèvres rieuses d'habitude ?

Pendant que M. Delort et sa mère soutiennent tant bien que mal la conversation, Jacques observe sa sœur, il ne peut se méprendre à l'expression de cette physionomie qu'il connaît si bien.

Elle hait M. Pulker ! Elle le méprise ! Et elle l'épouse !

Ce mariage brise le cœur des siens, et Simone si bonne, si tendre, si dévouée leur inflige ce supplice !

Elle s'est jetée, pour ainsi dire, dans les bras de cet homme, de cet étranger sans nom, sans talent !

Simone de Beauchamp a encouragé, sollicité l'amour de M. Pulker !

— Quel mystère insondable que le cœur de la femme ! Est-il possible que ces choses soient réelles, que ces choses se passent là, sous mes yeux ! se dit Jacques, continuant à observer sa sœur.

— Et cet homme, ce rustre orgueilleux à qui elle veut être unie, elle le hait, elle le méprise !

— Car, je ne me trompe pas. Simone le hait et le méprise ! . . . Qu'est-ce que cela signifie ?

Lorsque, le soir, il put se trouver avec Simone, Jacques lui demanda à brûle-pourpoint :

— Pourquoi épouses-tu M. Pulker, que tu n'aimes pas ? Car, n'essaie pas de mentir, Simone, de me tromper, tu ne l'aimes pas ?

Elle se troubla et essaya de plaisanter, pour dissimuler son émotion.

— Je l'aimerai plus tard, dit-elle ; je fais un mariage de raison.

— Je t'en prie, ma chère sœur, ne plaisante pas ; cela me fait mal, ces paroles moqueuses, quand je sais que ton cœur est brisé !

— Tu te trompes, Jacques, je suis énervée, attristée ; ce mariage vous chagrine . . .

— Mais cette union que tu as désirée, exigée même, semble te déplaire autant qu'à nous ! . . . Pourquoi épouser M. Pulker que tu n'aimes pas ? pour lequel tu éprouves de la répulsion ! . . . Ne dis pas le contraire, Simone !

Elle le regardait sans lui répondre, l'attitude si navrée qu'il resta silencieux lui aussi, la contemplant longuement, essayant de

deviner la vérité derrière le visage désolé, l'accablement de tout l'être.

Soudain, il jeta un cri rauque, étouffé, passa la main sur son front. Son regard prit une expression d'épouvante :

— Cet homme !... ce Pulker !... c'est lui, n'est-ce pas ?

Elle tomba sur un siège et cacha son visage dans ses mains :

— Oui, n'est-ce pas, c'est lui !... C'est ce misérable !... Je devine tout maintenant !

Il éclata d'un rire strident, d'un rire affreux fait de sanglots refoulés, de cris de rage !

— Jacques, je t'en prie, tais-toi ! fit Simone suppliante.

Il reprit avec une nouvelle fureur :

— Simone de Beauchamp, ma sœur, priant un M. Pulker de l'épouser ! Ma sœur ! Une Beauchamp !... Aux pieds de ce bandit !... Ne pouvant espérer s'élever jusqu'à toi, il t'a abaissée jusqu'à lui, plongée dans la fange où il vivait et, alors, lorsqu'il a vu son œuvre, il s'est dit : " Elle est à moi ! Elle ne peut me dénoncer sans se perdre elle-même ! Elle est ma complice malgré elle ! "

" Simone de Beauchamp, complice d'un Pulker ! C'est à en devenir fou ! Toi, Simone, tu as eu la lâcheté de te prêter aux plans de cet infâme ! Tu fais réussir ces lâches calculs ! Mais, malheureuse, en croyant échapper à la honte, tu te livres aux bourreaux !

Elle se leva toute droite, frémissante :

— Jacques, dit-elle, oui, M. Pulker est celui que tu crois.

— Et, c'est là le châtement que tu lui infliges ?

" Explique-toi, Simone !

— Ce mariage, Jacques, n'en aura que l'apparence, cette union ne sera que pour le monde, elle n'existera pas en réalité. Elle n'a qu'un but : me fournir le moyen de faire avouer son crime au coupable ! Il ne faut pas qu'il me reste le moindre doute, il ne faut pas que le châtement frappe un innocent !

— Que veux-tu dire, Simone ?

— Tu le sauras plus tard, Jacques. Ne parlons plus de ces choses ; je suis brisée, laisse-moi seule, laisse-moi, je t'en supplie !

Jacques sortit de chez sa sœur, en lui disant d'un air égaré :

— Je t'obéis, je te laisse... Je ne veux pas augmenter tes souffrances, mais... mais tu m'effraies, Simone !

XVII

Malgré les supplications de Jacques, le mariage de M. Pulker et de Simone est accompli. Il a été célébré à Beauchamp.

C'est le soir, Simone est dans sa chambre avec sa mère. Mme de Beauchamp embrasse sa fille et regagne ses appartements.

Une aile du château a été aménagée pour les jeunes époux, qu'eux seuls habiteront.

Jacques a quitté Beauchamp aussitôt après la cérémonie, un télégramme l'a appelé à Paris d'urgence.

— Un ami intime me supplie d'accourir, je ne puis me soustraire à cet appel, a-t-il expliqué.

Mme de Beauchamp et Simone feignent de croire aux paroles de Jacques, elles devinent que ce télégramme de complaisance est un moyen imaginé par le jeune homme pour éviter de se trouver plus longtemps en face de M. Pulker, ce beau-frère qu'il exècre.

Jacques, malgré tous ses efforts, n'a pu dissimuler ses sentiments d'aversion ; son attitude froide, presque méprisante, n'a échappé à aucun des invités.

M. Pulker a pourtant montré envers tous, et surtout envers Jacques, une amabilité tout à fait en dehors de ses habitudes.

Pour Georget et Fanchon, il a eu des prévenances inaccoutumées, des éloges et des sourires pour tous deux.

M. Pulker s'est révélé à tous, lui si guindé, si hautain d'ordinaire, gracieux pour Simone.

Il ne l'a pas quittée des yeux et ses regards exprimaient l'admiration pour la beauté de la jeune fille qui devenait sa compagne. L'amour le plus passionné rayonnait sur sa physionomie et le transfigurait. Son regard trouble s'éclairait.

Georget a souffert en ce jour comme un damné. Il lui a fallu sourire et son cœur était déchiré.

Il devait ce sacrifice à la famille de Beauchamp qui l'avait tiré de la misère et de la honte, qui l'avait fait ce qu'il était.

Il endurait de voir Simone, Simone qu'il adorait, sourire à cet homme qui la lui volait, s'appuyer tendrement sur le bras de M. Pulker, radieux d'orgueil et de joie !

Lorsque, le soir, il se trouva dans la chambre qui lui était réservée, qu'il fut enfin seul, sans témoins, sa physionomie, à laquelle pendant tout le jour il avait imposé une expression de calme sou-

riant, sa physionomie se contracta aux pensées de haine farouche, aux visions sanguinaires qui traversèrent son cerveau en feu.

Il ne put se décider à se mettre au lit. Il lui semblait que son crâne allait éclater ; sa poitrine oppressée se soulevait par des mouvements irréguliers qui le faisaient huler.

Par moments, sa respiration se suspendait comme s'il était sur le point de défaillir, le sang ne circulait plus dans ses veines. Des ombres passaient devant ses prunelles, puis à cette prostration succédait une exaltation de tout son être, son pouls s'accélérait, son souffle précipité le suffoquait.

Il ouvrit la fenêtre et y resta en se cramponnant à la barre d'appui.

On était en hiver. Il faisait un froid humide. Le ciel était couleur de plomb.

Il sembla à Georget que le froid lui faisait du bien, le calmait. Sa fureur s'apaisait peu à peu. Elle fit bientôt place au désespoir. Des idées de suicide s'emparèrent de son esprit. Il lui fut impossible de les en chasser : elles s'y fixèrent, s'y développèrent avec une sorte de logique furieuse, l'envahirent tout entier.

— Oui, mourir, il ne me reste que ce parti à prendre ! Puisque le devoir, la reconnaissance exigent que je respecte la vie de cet homme, puisque je ne puis tuer celui qui me prend mon amour, le bonheur de ma vie, je n'ai plus qu'à mourir !

" Oui, puisqu'elle a refusé de partager mon existence, je ne peux plus vivre !

" Vivre sans elle, la savoir à un autre ! Ce supplice est au-dessus de mes forces ! Mon cœur qu'elle a brisé ne doit plus battre !

Il prit un revolver sur un meuble, s'assura qu'il était chargé et le mit dans sa poche.

Il écrivit à sa mère adoptive et à Fanchon. Il leur avouait son amour pour Simone, son désespoir de la voir à un autre, la crainte de ne pouvoir longtemps résister à la haine qu'il ressentait pour M. Pulker, haine qui pourrait le pousser jusqu'au crime. Il leur demandait pardon de la douleur qu'il allait leur causer.

" Il le faut, disait-il en terminant ; pour ne pas devenir un meurtrier, je dois mourir.

" Mère, je te lègue tout ce que je possède, ma croix que j'ai encore le droit de porter, puisque pour résister à la tentation de commettre un crime, je me réfugie dans la mort."

Il pria Fanchon de conserver son uniforme.

Georget mit dans chaque lettre son portrait, une petite photographie faite récemment.

Il y était représenté en compagnie de Jacques qui avait, à cette occasion, endossé son costume de turco, vêtement usé, déchiré et taché de boue et de sang.

— Cela nous rappellera toute notre vie, mon cher Georget, que nous avons été compagnons d'armes, avait dit Jacques à son ami.

Georges contemplait le mâle visage de Jacques :

— Il va être désolé de ma mort ; il m'aime, lui ! De quelle générosité n'a-t-il pas fait preuve envers moi ! Quelles amitiés ne m'a-t-il pas témoignées !

Georget réfléchit quelques instants, puis il reprit sa plume et se mit à écrire quelques mots pour Jacques.

A lui aussi, il avouait qu'il aimait Simone, il lui disait son désespoir et la haine qu'il ressentait pour celui qui lui était préféré, haine qui, s'il ne se suicidait pas, le conduirait inévitablement à la folie ou au crime.

Ces lettres écrites, Georges descendit dans le parc.

La neige commençait à tomber et des blancheurs rayaient l'obscurité profonde de la nuit.

Georget avait retiré sa tunique ; il frissonnait de fièvre et de froid.

Parmi les légers flocons blancs tourbillonnants et silencieux, il entrevoyait des images confuses et changeantes ; des visages aimés s'approchaient de lui jusqu'à toucher le sien, puis s'évanouissaient comme épouvantés.

Des figures grimaçantes et cruelles remplaçaient les chères visions pour disparaître, elles aussi, dans le tourbillonnement muet des flocons blancs, dans les ténèbres mystérieuses et sans bornes, dans le néant, dans l'infini.

Le jeune homme marchait d'un pas lent mais ferme vers le pavillon rustique où il avait, un jour, osé faire à Simone l'aveu de son amour, où il voulait mourir. Là, où un rayon d'espérance avait lui à ses yeux, où il lui avait semblé que Simone était plus étonnée, plus troublée qu'offensée de ses paroles.

Mais par quelles incompréhensibles expressions avait-elle accueilli et, en même temps, repoussé son amour !

Quel secret terrible avait été sur le point de s'échapper de ses lèvres tremblantes ?

" Un jour, vous saurez tout ! " Ces mots qu'elle avait prononcés, qu'il n'avait pas compris, dont il s'était jusqu'ici à peine souvenu, ces mots résonnaient à ses oreilles et, soudain, le frappaient de stupeur.

Les sombres regards que Simone lançait parfois sur son fiancé,

le pli amer de sa lèvre lorsqu'il lui parlait, sa pâleur, ses mouvements d'impatience lorsque M. Pulker lui adressait la parole, tout cela lui revenait maintenant !

Et le désaccord entre les sentiments mal déguisés de Simone et son acceptation de devenir la femme d'un homme qu'elle semblait haïr, tout cela le frappait, l'aveuglait comme une vive clarté subitement placée devant ses yeux.

Il était arrivé au pavillon. Il chassa de son esprit tout ce qui aurait pu amollir son courage, faire trembler sa main.

Georget s'assit sur un banc entourant le soubassement du pavillon, entr'ouvrit sa chemise, sortit son revolver et le dirigea vers sa poitrine.

Au moment de presser la détente, il crut entendre un murmure de voix dans le pavillon. Il aperçut une fenêtre dont la teinte rougeâtre montrait qu'il y avait là de la lumière à l'intérieur.

Il prêta l'oreille. Le doute n'était pas possible. On parlait, on parlait même à haute voix. Deux personnes étaient là. Un homme et une femme.

La voix de la femme, il la reconnut ; c'était celle de Simone. Il ne reconnut pas la voix de l'homme.

Simone, dans ce pavillon !... Était-ce possible !... Avec qui s'entretenait-elle ?

Georget monta lentement les marches de l'escalier, évitant de faire le moindre bruit. D'ailleurs, la neige qui tombait à présent à gros flocons formait un tapis sous ses pas.

Une curiosité invincible le poussait. Il appuya l'oreille contre la porte légère.

Ce qui se disait dans le pavillon, il l'entendait aussi distinctement que s'il se fût trouvé à l'intérieur.

Cette fois, il reconnut la voix de M. Pulker.

—Oui, disait-il, oui, Simone, je suis bien celui que vous soupçonnez... Dans un moment de délire, j'ai commis ce crime... Toujours votre image était devant mes yeux... Et mon cœur battait à rompre ma poitrine, mon sang bouillonnait dans mes veines, me montait au cerveau, me brûlait...

—Je ne pouvais renoncer à vous voir et votre aspect enflammait mes désirs... Et quand je ne vous voyais pas réellement, vous m'apparaissiez plus belle, plus désirable encore...

—Je servais dans l'armée allemande, j'étais parmi vos ennemis, je ne pouvais espérer de vous voir accueillir mon amour... Rien ne me rebute ; j'osai tout... je ne reculai devant rien...

—Même devant un crime aussi lâche qu'odieux, interrompit Simone.

Il reprit sans tenir compte de cette interruption :

—Je vous épiai... Je remarquai que vous veniez quelquefois ici... Alors, je me tins blotti des heures entières, immobile, dans les buissons de la rive... Des jours et des jours je revins, rien ne pouvait lasser ma volonté, décourager ma passion, faire fléchir ma volonté...

—Misérable !

—Oui, je fus un misérable qui vous aimait, Simone, comme un fou, comme un criminel... et qui vous aime encore, qui n'a pas cessé de vous aimer... Si vous n'aviez pas accepté ma main. Je me serais tué... Vous avez accepté d'être ma femme... vous êtes à moi ! à moi pour la vie ! Mon amour, le feu qui me brûle ne s'éteindra qu'avec mon souffle !

Georget entendit que M. Pulker s'approchait de Simone.

Celle-ci s'écria :

—Je vous hais !... Je vous ai deviné dès les premiers jours de notre rencontre... La marque que vous portez au cou, cette cicatrice que j'ai constatée, cette blessure, ce sont mes dents qui vous l'ont faite !... J'en eus la certitude morale...

—Alors, ma chère Simone, ma femme, vous m'avez donné, en m'accordant votre main, les moyens de réparer mon crime, crime que vous pardonnerez à mon amour.

Soudain, la voix de Simone se fit de nouveau entendre. Elle disait :

—Je vous ai pardonné, dites-vous !... Je vous ai condamné, monsieur Pulker... L'heure du châtimement...

Un cri, étouffé, rauque, un gémissement de douleur, poussé par M. Pulker, une sorte de râle... une lourde chute à terre.

D'un coup d'épaule, Georget enfonça la porte. En même temps, il appuyait involontairement sur la détente du revolver dont il était armé. Une détonation retentit...

Il resta pétrifié d'horreur devant la scène qui s'offrait à ses yeux. M. Pulker était étendu à terre, ne donnant plus signe de vie. Simone lui avait enfoncé un poignard dans la gorge.

—Je me suis vengée d'un lâche ! dit-elle d'une voix sourde.

Elle sortit du pavillon et s'enfuit à travers le parc.

Georget se pencha sur M. Pulker, arracha l'arme de la plaie. Un flot de sang jaillit de la blessure, rougissant les mains et le visage du jeune homme qui se leva frémissant.

Les prunelles révoltées du blessé roulèrent dans leurs orbites, puis se fixèrent, hagardes, vitreuses déjà sur Georget qui jeta le

poignard, tira de sa poche un mouchoir qu'il roula en bandage et, de nouveau, se pencha vers M. Pulker.

Celui-ci, par un suprême effort se releva sur le coude gauche, s'empara de l'arme tombée à côté de lui et, de tout ce qui lui restait de forces, frappa Georget à la poitrine.

Il retomba. Un nouveau jet de sang gicla de sa gorge ouverte. Son visage prit instantanément une teinte de cire.

La blessure de Georget était peu grave, elle avait peu pénétré dans les chairs.

Le jeune homme se contenta d'y appuyer le mouchoir préparé pour M. Pulker.

Il ne pouvait détourner ses regards de ce malheureux qui, tout à l'heure, parlait d'amour, d'une longue vie de bonheur, caressait son rêve et qui, maintenant...

Georget se pencha sur la poitrine de M. Pulker. Il n'entendait pas le cœur battre.

—Et c'est Simone, Simone qui l'a tué ! Elle s'est épouvantablement vengée de ce misérable... Mais, ce cadavre !... La justice !... Simone arrêtée, traînée en prison !... Que faire ?... Que tenter pour essayer de la sauver ?

Un bruit de pas montant précipitamment l'escalier le fit se retourner. Qui pouvait venir ? Simone, peut-être ?... Elle l'avait à peine vu, elle venait lui parler, lui demander conseil.

—Fanchon !... Fanchon, c'est toi !...

C'était elle en effet, à peine vêtue, le visage bouleversé.

—Simone est blessée, dit-elle. Que s'est-il donc passé ?

—Simone blessée ?... Que dis-tu ? Ai-je bien entendu ?

—Oui, à l'épaule... un coup de feu... de revolver probablement, le sang coule sur ses vêtements... Je viens de la voir courir vers son appartement... Le bruit d'une détonation m'a amenée ici.

—De revolver !

Et Georget vit, à terre l'arme qu'il avait jetée en entrant dans le pavillon.

Il se souvint tout à coup de la détonation qui s'était produite, que l'horreur du spectacle frappant ses regards lui avait fait oublier.

Il s'écria :

—Serait-ce moi ?... Aurais-je tiré sans en avoir conscience ?...

Aurais-je atteint Simone ?

—Toi, Georget, toi ?

—Je ne sais, j'ai la tête perdue !... je ne sais plus...

Un cri de Fanchon l'interrompit. Elle venait d'apercevoir, sous la lueur vacillante d'une lanterne suspendue au plafond, le cadavre de M. Pulker.

—M. Pulker !... Blessé ?... Mort ?

—Il est mort, répondit Georget.

—Malheureux ! Est-ce que c'est toi ?... Vous vous êtes battus en duel ?...

—Moi ? battu en duel !...

Georget s'interrompit, l'esprit traversé d'un projet que suggérait les paroles de Fanchon... " Si, pour sauver Simone, je déclarais m'être battu en duel," se disait-il.

—Oh ! c'est affreux... M. Pulker mort, Simone blessée ! Qu'allons-nous devenir ?

Des domestiques arrivèrent avec des lumières. L'un d'eux se pencha vers M. Pulker, et, effrayé :

—M. Pulker ! Mort ?

Il se tournait vers Georget et Fanchon, les interrogeant.

Son camarade s'écria :

—Non, le sang coule encore de sa blessure ! Ses paupières remuent !... Tenez, il ouvre les yeux.

En effet, les prunelles de M. Pulker semblaient regarder Fanchon fixement. Ses lèvres s'agitèrent comme s'il voulait parler.

L'un des domestiques souleva le torse.

Alors, M. Pulker allongea le bras, tendit un doigt vers Fanchon et, de sa gorge ouverte, avec son dernier soupir, s'échappèrent ces mots terribles : " Assassiné... par elle !"

Il désignait Fanchon, qu'au moment de mourir il prenait pour Simone.

Fanchon jeta un cri... Elle recula épouvantée devant le regard et la voix de ce spectre qui l'accusait... Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle s'évanouit dans les bras de Georget.

—Il faut aller prévenir les gendarmes, dit tout bas un domestique à son camarade. Je reste ici, va et dépêche-toi.

Georget avait pris Fanchon dans ses bras et l'avait portée dehors, pour la soustraire à l'affreux spectacle du cadavre étendu à terre.

La fraîcheur de la nuit la ranima et, soutenue par son frère, elle regagna sa chambre.

(A suivre.)

Florent Schmitt - (Suite)

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. It contains several measures of music with notes, rests, and dynamic markings such as *p* and *pp*.

Second system of musical notation, continuing the piece with various note values and rests.

Third system of musical notation, including a *rit.* (ritardando) marking and dynamic markings like *p*.

Fourth system of musical notation, marked with *retardiez* and *Plus lent* (slower), with dynamic markings *p* and *pp*.

Fifth system of musical notation, marked with *retenez* (sustain) and including a *Ped.* (pedal) marking.

Sixth system of musical notation, starting with a first ending bracket labeled *1* and dynamic markings *p* and *pp*.

Seventh system of musical notation, featuring a *rit.* marking and dynamic markings *p* and *pp*.

Eighth system of musical notation, including a *rit.* marking and dynamic markings *p* and *pp*.

Ninth system of musical notation, marked with *rit.* and dynamic markings *p* and *pp*.

Tenth system of musical notation, marked with *rit.* and dynamic markings *p* and *pp*.

SILENCE TROUBLE

LA FIN D'UNE JOURNEE

Assez vif 3/4

PIANO

Musical score for 'SILENCE TROUBLE' in 3/4 time, marked 'Assez vif'. It features a piano accompaniment with a melody in the right hand and chords in the left hand. Dynamics include *p* and *pp*.

PIANO

Expressivement

Musical score for 'LA FIN D'UNE JOURNEE' in piano, marked 'Expressivement'. It features a piano accompaniment with a melody in the right hand and chords in the left hand. Dynamics include *p*.

pp

ritardando

3 tempo

Musical score for 'SILENCE TROUBLE' (middle section) with dynamics *pp*, *ritardando*, and *3 tempo*.

Musical score for 'LA FIN D'UNE JOURNEE' (middle section).

Musical score for 'SILENCE TROUBLE' (middle section).

Musical score for 'LA FIN D'UNE JOURNEE' (middle section).

et s'allouant

1

pp

ppp

Musical score for 'SILENCE TROUBLE' (middle section) with dynamics *pp* and *ppp*.

pp

Musical score for 'LA FIN D'UNE JOURNEE' (middle section) with dynamic *pp*.

crusc.

retenez

en disparissant

1/2 tempo: l'accent

pp

ppp

Musical score for 'SILENCE TROUBLE' (middle section) with dynamics *pp* and *ppp*.

3

affabiss:

Musical score for 'LA FIN D'UNE JOURNEE' (middle section) with dynamic *affabiss:*.

2

3



BONHEUR DE MÈRE.

SONNET

Je passais là, lorsque mes yeux
Se levèrent vers la fenêtre ;
Je vis ton regard amoureux,
Mon cœur, alors, te prit pour maître.

Et je remerciais les cieux
Qui, lors, m'avaient fait te connaître.
Je riais, te voyant joyeuse,
Quand toi, tu m'oubliais peut-être.

Toujours mon regard te cherchait,
Toujours mon rêve te suivait :
" Je t'aime ! " redisaient mes lèvres.

Tu partis ; je pleurai longtemps,
Mais tu revins, — oh ! l'heureux temps ! —
Et mon cœur bondit, plein de fièvres.

VEGA.

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

AVANT LES VACANCES

ADRIENNE REMI, 19 ans.
JEANNE SAINT-AUBRY, 18 ans.

JEANNE. — Tu pars bientôt ?

ADRIENNE. — À la fin du mois.

JEANNE. — Tu vas aux Pleureurs ?

ADRIENNE. — Comme tous les ans. Viens nous y voir.

JEANNE. — Je ne peux pas, mes parents me mènent à l'eau salée. Ils sont toqués de la mer.

ADRIENNE. — Tant pis. Les Pleureurs t'iraient assez. Tu sais pourquoi ça s'appelle de ce nom ?

JEANNE. — Tu me l'as dit : à cause des saules qui bordent les douves...

ADRIENNE. — Oui, des saules étonnants, des saules de décors pour " l'acte d'Ophélie."

JEANNE. — Ça doit être charmant ?

ADRIENNE. — Mieux. C'est triste. La rivière est au moins aussi vieille que le donjon. Elle fait sa couleuvre tout autour du château, et puis elle s'en va au diable. Et verte, profonde, avec un air de passé perfide et lointain dont tu ne peux pas avoir idée. Il y a eu des gens noyés dedans, autrefois, je te le garantis, des gens en petit maillot et en toquets à plume qu'on jetait le matin, pouf ! par la fenêtre de la grosse tour, à l'heure où l'alouette chante.

JEANNE. — Ça me ferait peur.

ADRIENNE. — Moi pas. Je rêve. Il me semble que c'est moi qui ai donné l'ordre, la veille, à un intendant qui a des gants noirs brodés, un homme qui obéit et ne parle pas.

JEANNE. — Tu aurais aimé vivre à ces époques-là ?

ADRIENNE. — Je crois bien. J'étais faite pour le Seizième. Je devais venir au monde vers 1560. C'était convenu, réglé. Et puis... j'ai été oubliée, j'ai raté mon tour..., je ne sais pas bien ce qui m'est arrivé... Bref, je n'ai été mise en circulation que quatre cents ans trop tard. C'est bien ma veine. Tu ris ? Tiens, ce que je te dis est tellement vrai, qu'il y a aux Pleureurs des portraits de ce temps-là... des portraits de femmes...

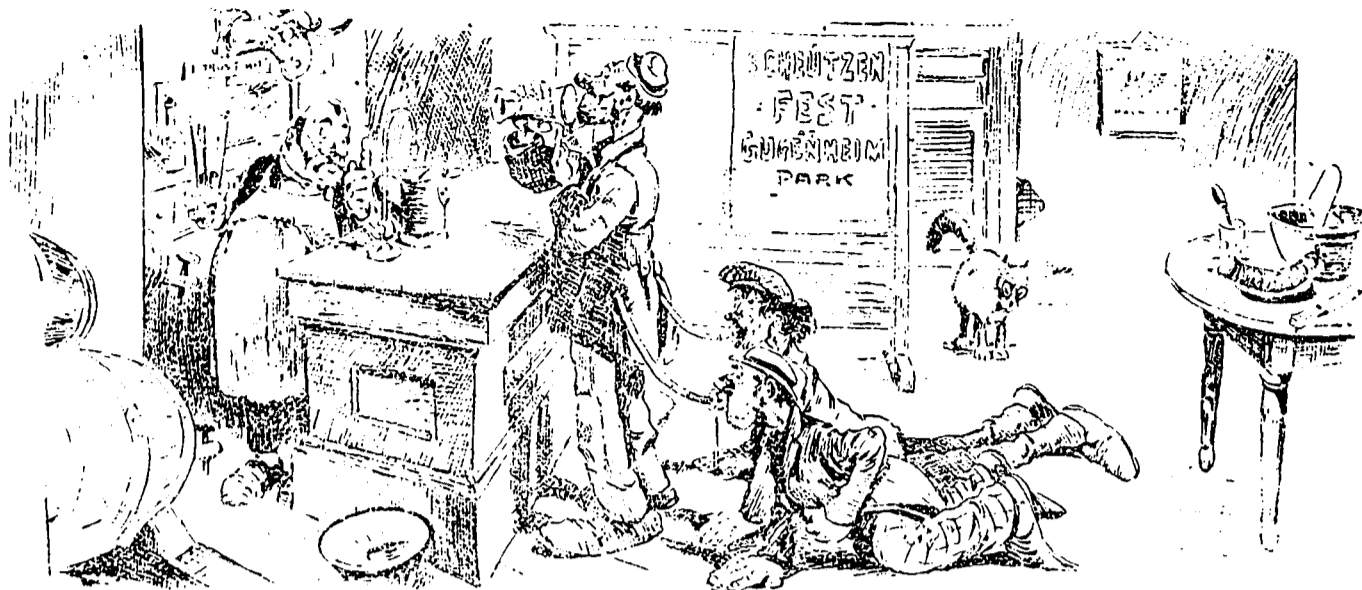
JEANNE. — Eh bien ?

ADRIENNE. — Je leur ressemble.

JEANNE. — Toi ?

ADRIENNE. — Mais oui, moi. Il y en a surtout un, dans la salle à man-

IL AVAIT TROP DE CAPACITÉ



L'ambassade allemande (qui a eu l'impression, ayant la vue courte, de donner à boire à Tiréolair tout ce qu'il pourrait engloutir de bête moutonne dite sous). — Fous saiez, fous, c'est pien la ternière fois que fous aiez à boire chez moi, pour tix sous. Fous aiez drop to gabacidé.

ger, le portrait d'une princesse de Lorraine, coiffée en racine droite, qui sourit d'un sourire mortuaire, avec un grand front, des yeux bleu pâle qui regardent de côté, un peu inquiets, comme si on ouvrait tout à coup une porte qu'il ne faut pas, et puis, au cou, trois rangées de perles... à rellets de plomb... des perles gâtées. Tu jurerais que c'est moi. C'est pour cela que papa l'a achetée. Il dit que ça lui donne la chair de poule.

JEANNE. — Vous devez vous amuser, dites donc, aux Pleureurs ?

ADRIENNE. — On ne s'y ennuie pas. Moi, du moins. D'abord, j'ai l'adoration des bois frais, des feuillages mouillés, des paysages humides et sombres... Notre terre est ainsi. Même par des semaines de soleil, il a toujours l'air d'y avoir plu... Et puis, ce qui fait surtout, pour moi, le charme des Pleureurs, c'est que j'y oublie les hommes.

JEANNE. — Quels hommes ?

ADRIENNE. — Ceux que nous voyons à Lutèce. Il n'y en a pas d'autres, malheureusement.

JEANNE. — Il n'en vient pas à la campagne !

ADRIENNE. — Non. Défendu.

JEANNE. — Mais tes frères ? — tes cousins ? — Vous êtes très nombreux.

ADRIENNE. — Mes frères, mes cousins, ce sont des parents d'un autre sexe. Mais c'est pas des hommes. Quand arrive la fin de mai, tu sais, j'en ai déjà la nausée de ces messieurs, surtout des jeunes gens ; je ne peux plus les voir. Dans la journée, comme à minuit, ils me dégoûtent. Leurs habits noirs, leurs cravates, leurs grosses fleurs bêtes à la boutonnière, leurs pieds satisfaits, leurs mains qui s'écoutent faire des gestes, tout, jusqu'à leurs accessoires, m'irrite, m'exaspère : oannes, gants, lorgnettes de courses. Et leur conversation ! leurs idées ! leurs aperçus ! Parlons d'autre chose, tiens ! Parlons du Jardin des Plantes !

JEANNE. — En effet, tu n'aimes pas les hommes ?

ADRIENNE. — Je les déteste. Et je frémis en pensant que si j'aime un jour, celui que j'aimerais ressemblera forcément un pen à ceux que je hais. Il y a une marque de fabrique.

JEANNE. — Mais une fois que tu es aux Pleureurs, tu te calmes, et quand tu reviens, en décembre, après un long séjour là-bas, et qu'il fait bien froid... je suis sûre que tu es plus indulgente à nos futurs maîtres ?

ADRIENNE. — Pas du tout. Mon été ne leur profite pas. Je fais des provisions de mépris. Ah ! si je tombe mal en me mariant, ce ne sera pas drôlet.

JEANNE. — Pour toi ?

ADRIENNE. — Non, pour lui, s'il ne marche pas droit, je serai terrible.

JEANNE. — Tu le feras jeter dans la douve ?

ADRIENNE. — Ce n'est plus reçu. Suis ça... Et toi, aimes-tu les hommes ?

JEANNE. — Oui et non.

ADRIENNE. — Explique toi.

JEANNE. — Je ne les aime ni ne les déteste.

ADRIENNE. — Petit centre gauche ! Lâche !

JEANNE. — Je ne les connais pas.

ADRIENNE. — Cette bêtise ! tu les connais autant que moi ?

JEANNE. — Justement ? Tu ne les connais pas non plus.

ADRIENNE. — Quo si.

JEANNE. — Mais non. Et je vais te le prouver. Les jeunes gens ne sont pas les hommes, pas plus que nous, les jeunes filles, nous ne sommes les femmes. Deux races à part. Les jeunes gens c'est les hommes pas formés, pas aboutis.

ADRIENNE. — Les têtards ?

JEANNE. — Parfaitement. Et nous, les...

ADRIENNE. — Oh ! une autre comparaison pour nous, hé ?

JEANNE. — Nous... les... veux-tu les chenilles ?

ADRIENNE. — Pas davantage.

JEANNE. — Si... En attendant d'être les papillons une fois femmes et mariées. Or, pourquoi tiens-tu à juger les hommes d'après les jeunes gens ? Ces petits de seize à vingt cinq feront peut-être des trentaines et des quarantaines très suffisantes.

ADRIENNE. — J'avais peur que tu ne dises : honorables.

JEANNE. — Pourquoi pas ? Donne-leur le temps de se calmer, de se tasser un peu. Ils ne sont pas encore achevés, je te dis !

ADRIENNE. — Oh ! si. J'en vois de complètement finis. Et ce n'est pas fameux, ce que ça donne au total !

JEANNE. — Tu parles d'exceptions.

ADRIENNE. — Qui s'étendent tous les jours.

JEANNE. — Tu n'es pas dans le vrai. Inspectons-nous froidement, nous autres. Est-ce que nous sommes des femmes, voyons ?

ADRIENNE. — Mais, dame !... Il me semble !

JEANNE. — Jamais de la vie. Nous ne sommes rien... Nous sommes des

espèces d'enfants à robes blanches, qu'on embrasse sur le front, auxquels on permet ceci, on défend cela... Des joujoux animés, des êtres indécis, bizarres, à caprices... à vapeurs, à nerfs... Il y a des moments où nous ne comprenons rien à nous-mêmes. Avoue-le ? Nous avons des cervelles de petit-lait, nous ne réfléchissons pas plus qu'une bête à bon Dieu. Moi, je ne fais l'effet de ne peser rien, d'être un duvet, moins qu'une chandelle !... tu sais, cette fleur sur laquelle on souille, et puis qui est envolée ? Sommes-nous en vie seulement ? J'en suis pas sûre.

ADRIENNE. — Moi, je ne m'en vante pas, mais j'en suis sûre.

JEANNE. — Et je te parie une chose, tiens, c'est que les jeunes gens, quand ils parlent de nous...

ADRIENNE. — ...disent exactement les mêmes horreurs — sinon pire — que nous, quand nous parlons d'eux ?

JEANNE. — Eh bien, oui. Mais c'est pour ça qu'ils ont tort, aussi tort que nous. Personne n'est dans le bon sens. Ils ne peuvent pas plus nous juger et nous connaître, que nous les apprécier. Quelle opinion veux-tu que nous nous donnions mutuellement les uns des autres, à nos âges, et dans les conditions où nous nous approchons ? Nous n'échangeons que nos défauts mal déguisés, grossis encore par la prétention que nous mettons à les cacher, quand nous ne les étalons pas par orgueil. Nous ne nous abordons que pour nous duper et nous rouler. Ils sont poseurs, bêtas, suffisants ; nous sommes poseuses, lâches, suffisantes.

ADRIENNE. — Bien moins.

JEANNE. — Allons donc ! Nous sommes aussi insupportables qu'eux, tu sais ! Je vais me fâcher à la fin. Tu dis que tout t'agace chez eux. Eh, bien, et nous ? nos mines, nos becs pincés, nos petits dédains, nos doigts en l'air ? Nous sommes à tuer, tout bonnement. Nos ridicules peuvent rivaliser avec les leurs, ça. Sais-tu par hasard que si, tout à l'heure, on t'avait entendu parler de tes regrets de ne pas vivre au seizième siècle, du temps qu'on jetait les personnes dans l'eau... crois-tu qu'on n'aurait pas raison de se moquer de toi, et dans les grands prix ? Eh bien, nous, c'est la même chose que les jeunes messieurs, nous donnons de nous une très mauvaise opinion que tout semble justifier et qui est cependant radicalement fautive. Dans le fond, tu es une belle mignonne, tu bats l'œil de la princesse de Lorraine et de son regard fatal, et tu ne fais pas de mal à une tourterelle... Et eux, tous ces crétins qui nous regardent si

fort, je parierais que si on pouvait les ouvrir, on trouverait qu'ils sont à l'intérieur des garçons pas méchants, avec un bon gros petit cœur bien simple et bien gai. Voilà. Seulement personne ne se connaît et ne se fait voir sous un heureux jour. Ah ! si on pouvait se déhabiller l'âme aussi facilement que le reste, tout irait bien mieux.

ADRIENNE. — Tu auras beau dire... Moi...

JEANNE. — Tais-toi, et songe à tout ça, aux Pleureurs, ces vacances ; tu finiras par reconnaître que j'ai raison. Il ne faut détester personne, bijou.

ADRIENNE. — Même les hommes ?

JEANNE. — Surtout. Pense donc ? Ils n'auraient qu'à nous le rendre.

HENRI LAVEDAN.

DEVINETTE



— Qu'est-ce que ça devient ? A-t-il été volé ?

BIEN DURE !



Flick. — Bien dure, la mort de ce pauvre Lamière !
 Mark. — Comment donc est-il mort ?
 Flick. — Gêlé. Au fin fond du Klondyke.

LA LÉGENDE DE ST-GEORGES

(Chanson morave)

| | |
|--|--|
| Saint George par vaux et montagne S'en allait à travers campagne. | S'en vint le traquant vers la ville, La reine à sa fenêtre filo. |
| Au bord d'un lac il s'arrêta, Fille de roi se trouvait là. | Les voit, et crie : Miracle, gens ! Ma fille et le dragons vivants... |
| — Pourquoi, vierge, tes yeux si beaux Pleurent-ils en regardant l'eau ? | Tant le dragon saignant hurlait, Ville tremblait, murs s'éroulaient. |
| — C'est aujourd'hui jour de ma mort, Comment ne pas pleurer bien fort ? | Quand il fut devant la maison, Saint-George acheva le dragon. |
| — Promets, vierge, de croire en Dieu, Et je tuerai le dragon bleu. | Gens attelèrent aussitôt Trois mille boeufs, deux cents chevaux. |
| — Certes, je veux bien croire en Dieu Si seulement chose se peut. | N'branlent pas la lourde masse, Ne la peuvent changer de place. |
| George, droit sur ses étriers, Attend le monstre meurtrier. | — Promettez, gens, de croire en Dieu J'emporterai le dragon bleu. |
| Il sort du lac, et d'un seul coup, La lance lui perce le cou. | — Certes nous voulons croire en Dieu, Si seulement chose se peut... |
| — Vierge, donne ta chaîne d'or, Que je l'attache ! Il n'est pas mort. | Et l'attachant à son cheval, Il l'emporta sans aucun mal. |

VICTOR MARGUERITE.

L'INTEMPÉRANCE DES BÊTES

C'est à la très mauvaise qualité de l'eau peut-être qu'il faut attribuer le développement vraiment toujours inquiétant de l'alcoolisme dans les grandes cités.

Vaut-il pas mieux, pense-t-on, le long du canal, s'émêcher que s'empoisonner ?

Et puis, qui ne s'adonne pas à l'ébriété ? On nous avait cité jusqu'à présent les espèces animales comme des modèles de sobriété, depuis les quadrupèdes exhibés l'autre soir au cirque Mollier jusqu'aux oiseaux et aux insectes.

Hélas ! les savants viennent de nous enlever cet exemple et cette illusion.

Dans une conférence faite la semaine dernière, nous apprend un correspondant du *Temps*, devant les membres de la Société d'entomologie et d'histoire naturelle du Sud de Londres, le professeur J. W. Tull nous a révélé que le papillon est le plus répugnant ivrogne de la création.

M. Tull a enfermé dans une serre douze papillons mâles et autant de femelles, pour les étudier à loisir.

Il n'a pas tardé à constater que, contrairement à ce qui se passe trop souvent en Angleterre, les papillonnes, — les *butterflies* du beau sexe, — se font remarquer par une sobriété parfaite.

« Chastes buveuses de rosée », ces dames ailées se contentent chaque jour de quelques gouttelettes d'eau pour étancher leur soif.

Les mâles se montrent au contraire d'une intempérance révoltante.

Ils se précipitent, a assuré le conférencier, sur les fleurs dont la distillation produit le plus d'alcool et s'abreuvent de leurs sucres au point de rester parfois inanimés durant plusieurs heures.

Chaque jours l'infortuné savant, membre sans doute de

plusieurs sociétés de tempérance, ramassait, les larmes aux yeux, plusieurs papillons ivres morts.

Triste, il les plaçait dans un petit local.

Châtiment vain : qui a bu, boira.

Les multicoïores alcooliques se repiquaient, le lendemain, les ailes, de plus belle.

En revanche, le professeur est persuadé que le papillon ne mérite pas la réputation d'inconstance que lui ont faite les poètes légers. Le petit papillon n'est pas volage comme dit la chanson.

Pochard oui, infidèle jamais.

Quand il est vaincu par l'abus des liqueurs fortes, il se traîne en titubant vers son unique compagne, laquelle, attachée à son devoir, n'hésite jamais lui prodiguer les soins que nécessite son état.

Les méchants pourraient faire observer que de semblables habitudes d'intempérance ne disposent point à l'infidélité. Ne soyons pas méchants ; contentons nous de gémir sur l'intempérance de nos frères légers, frivoles comme des Français, dirait l'autre que nous avons cité.

ALFRED BARBOU.

BEL EXEMPLE DE CHARITÉ

Le commis. — Patron, il y a dans le magasin une jeune dame qui possède un collier en imitation de diamant, elle demande si ce sont de vraies pierres.

Le bijoutier. — Et cette dame est-elle mariée ?

Le commis. — Je le crois.

Le bijoutier. — Dites lui que ce sont de vrais diamants. Il n'est pas chrétien, par ces temps difficiles, de causer du désagrément à un pauvre diable de mari.

TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS SÉRIEUX

Justine. — J'ai eu depuis un mois, au moins une douzaine de demandes en mariage.

Madeleine. — Tant que ça ! Et, toutes sérieuses ?

Justine. — On ne peut plus sérieuses, ma chère, elles provenaient toutes de Georges.

UNE RUSE DE GUERRE

Par une chaleur extrême, plusieurs régiments exécutaient une petite guerre. Au fort de la mêlée, deux grenadiers gascons, accablés par la fatigue, se retirèrent à l'abri d'un tertre et se reposèrent paisiblement sur l'herbe. — Un général les aperçut, piqua droit à eux et leur cria : « Lâches, fainéants ! pourquoi êtes vous ici ? Pendant que vos camarades se battent, vous dormez, vous ne faites rien ! — Pardon, mon général, répondit un des grenadiers, nous ne sommes pas à ne rien faire : nous faisons les morts. »

Le général sourit et tourna la bride.

ELLE AVAIT MAL TRADUIT



Le jeune poète (rivi dans un autre monde). — Ah, quelque jour, j'abandonnerai cette vallée de larmes qui s'appelle la vie et commencerai, dans quelque étoile du ciel, une nouvelle et glorieuse existence avec l'immatérielle compagne, l'ango de lumière qui m'est destinée !

Mlle Vienchubon (les yeux vagues). — Oh, oui, oui, mon cher poète, mais il faut vous adresser à papa.

MODES PARISIENNES



ROBE EN LAINAGE RAYÉ BLEU ET BLANC. La jupe, doublée de silkorin est coupée à trois lés, garnie d'une bande de lainage blanc découpée en pointe. Le corsage, blousant légèrement devant, se compose d'un dos tendu ; et d'un devant sans pince croisé, garni d'un petit plissé de taffetas et d'une bande de lainage blanc ; le devant, ouvert sur un plastron en lainage rayé, est encadré par un marin bordé d'un biais de lainage blanc et garni d'ancres brodées en soie blanche ; ceinture drapée en taffetas blanc, manches en lainage blanc garnies d'un revers plissé en taffetas. Chapeau canotier en paille blanche jarreté d'un ruban de velours noir.

Matériaux : 6 verges $\frac{1}{2}$ de lainage rayé, 2 verges $\frac{1}{4}$ de lainage blanc.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMÉDI)



No 154 Habillemeut pour garçon.



No 114. Pelerine pour dame.

No 154. — Le petit vêtement comprend trois morceaux : jaquette, pantalon et une blouse en Cambrai blanc. La jaquette, forme Eton, a le dos large et n'est ajustée que par des coutures aux épaules et sous les bras ; les devants sont

renversés pour former revers tandis que la portion du bas s'élargit afin de faire voir la blouse. Les manches de deux coutures sont coupées en forme de paletot. Le pantalon a une couture intérieure et une exté-

rieure, la fermeture sur le côté ; une bande intérieure est boutonnée à un petit corsage de dessous. Au cou, un col marin tombe bas sur le dos ; un joli nœud de cravate. Tweed, cheviot, drap, corderoy, velours ou velveteen sont les matériaux employés ; galons et boutons forment les garnitures.

Matériel pour le vêtement, en 54 pouces de large : pour 4 ans, 1 verge $\frac{1}{4}$; 6 ans, 1 verge $\frac{1}{2}$; 8 ans, 1 verge $\frac{3}{4}$. Pour la blouse, en étoffe de 36 pouces : pour 4 ans, 1 verge $\frac{1}{2}$; 6 ans, 2 verges ; 8 ans, 2 verges $\frac{1}{4}$.

No 114 — Cet élégant vêtement se confectionne en kersey anglais de couleur brun-havane doublé de jolie soie. Le col est en velours de couleur plus foncée et, comme garniture, des bandes de drap, garnies de boutons de nacre, sont piquées dessus. La pelerine, de longueur à la mode, est coupée en forme circulaire avec couture dans le milieu du dos ; elle est ajustée sur les épaules, s'élargit jusqu'au bas et forme des plis à godets. Le côté droit du devant revient sur le côté gauche et la fermeture s'opère avec des agrafes et en dessous. Le haut forme revers, étant doublé de même étoffe que le corps de la pelerine ; ces revers rejoignent le col "Tempest", lequel peut être rabattu ou relevé suivant la température. La pelerine se confectionne en n'importe quelle espèce de drap, tel que "frieze", broadcloth, whipcord, molleton, kersey, et peut être doublée ou non.

Il faut 1 verge $\frac{1}{2}$ d'étoffe en 54 pouces de largeur pour une dame de taille ordinaire. Grandeurs : 32, 34, 36, 38, 40 et 42, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 cent tins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE VALET PLUS MALIN QUE SON CURÉ

Le domestique d'un curé avait coutume de boire chaque fois qu'il allait à la cave. Le pasteur, s'en étant aperçu, le mit à la porte. A force de promettre qu'il ne le ferait plus, le valet obtint son pardon, mais à condition que chaque fois qu'il irait à la cave il chanterait. Quelques jours après, allant tirer du vin, il entonne quelques chants d'église ; mais arrivé à un certain endroit, il chante à haute voix : *Pater noster*... et reste en silence pour caresser son cher tonneau. Au retour, le curé ne manque pas de lui demander pourquoi il avait cessé de chanter : *J'ai fait comme vous, monsieur le curé, j'ai dit le "Pater" à voix basse.* — *Je t'entends, dit le bon curé ; désormais tu retrancheras le "Pater" de ton office.* En attendant, le malin domestique s'était désaltéré encore cette fois.

DEVINETTE



Il n'y a pas que la figure d'un Chinois, dans cette gravure. J'en vois cinq, moi. Cherchez-les !

LA RAISON POURQUOI

Le fermier (d'un air méprisant). — Mon pauvre homme, si j'étais aussi fainéant que vous, j'en aurais tellement honte que j'irais me pendre dans ma grange.

Le tramp. — Ça, c'est pas vrai et je vous parie tout ce que vous voudrez que vous n'iriez pas.

Le fermier (furieux). — Comment, je n'irais pas, vilaine vermine, et comment le sais-tu ?

Le tramp (très calme). — Parce que si vous étiez aussi fainéant que moi vous n'auriez pas de grange.

UNE EXCUSE VALABLE

Un bourgeois, qui était à sa maison de campagne, se promenait dans son jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier, qui ne l'attendait pas sitôt, s'était endormi sous des arbres touffus. Il va le trouver tout en colère : *Comment ! coquin, tu dors au lieu de travailler ? Tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire.* — *C'est justement pour cette raison, lui dit le jardinier, en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre.*

ENTRE DÉPUTÉS

— Rendre le vote obligatoire ! jamais.

— Mais pourtant...

— Songez donc, mon cher, que j'ai été nommé par douze cents abstentions !

POUR LA VÉRITÉ

Mr Dude. — Voilà un homme qui s'est permis de m'appeler menteur, canaille, imbécile. Croyez-vous que je ne ferais pas bien de lui flanquer une volée ?

Mr Vieuxdude. — Mais certainement, certainement, mon ami, rien n'est plus noble que de se battre pour la vérité.

L'esprit et la raison ont été créés comme le mari et la femme pour s'aider mutuellement ; mais, comme ces derniers, ils sont presque toujours en querelle. — POPE.

TRIO DE PROVERBES

Qui donne pour recevoir ne donne pas.

Le mort a toujours tort.

Qui trop tire, casse.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

BRULURES

Il faut disposer d'un flacon, que vous préparera tout pharmacien, et contenant une solution de 130 d'once d'acide phénique cristallin dans 3 onces d'alcool additionné de 1,15 d'once d'essence de thym (ou autre) pour masquer l'odeur de l'acide. Est-on victime, à l'improviste, d'une brûlure, si grave qu'elle soit? — on verse dans un verre de la dite solution pure, — ou tout au plus étendue de son volume d'eau, — quantité suffisante pour pouvoir y tremper la partie brûlée; l'immersion est continuée jusqu'à disparition complète de la douleur. On peut aussi procéder par l'apposition de compresses maintenues imbibées.

On n'a, dès lors, à craindre ni ampoules, ni plaie, et bientôt, il ne reste plus la moindre trace de l'accident.

B. DE S.

Variétés et Informations

LA GUERRE ET LE BOMBARDEMENT DE SANTIAGO

"Les bombardements ne comptent pour rien à la guerre!" affirmait Napoléon.

Les Américains devant Santiago peuvent actuellement reconnaître la justesse de cette aphorisme.

En effet, d'après le *New-York Herald*, les bombardements successifs de Santiago ont jusqu'ici coûté la bagatelle de cinq millions de francs. Les poids des projectiles lancés s'élève à 400,000 kilos d'acier ou de fonte, et il ne semble pas que les fortifications espagnoles aient beaucoup souffert de cette averse extraordinaire d'obus de tous calibres.

Le fait n'a, d'ailleurs, rien qui puisse étonner, et les artilleurs européens s'en doutaient bien un peu.

En 1870, il a fallu jeter dans Strasbourg 193,000 projectiles pour tuer 300 personnes sur une population de 65,000 âmes, et c'est encore le meilleur pour cent qu'ait obtenu les Allemands pendant toute la durée de la guerre.

Pendant la dernière guerre de Madagascar, les troupes françaises canardèrent sans arrêt le fort de Manjakanobrianomba où les Hovas servaient,



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

du reste fort bien, un canon de 10 centimètres, puisqu'au troisième coup, ils percèrent le pavillon de la batterie de Tamatave, et, lorsqu'ils prirent le *Primauguet* pour objectif, envoyèrent un obus à 50 mètres du bâtiment. Les résultats furent pourtant minces.

On tira plus de 200 coups dont plusieurs à la mélinite sur ce fort, et le jour où la prise de Tananarive amena la reddition de cette position, les dégâts qu'auraient dû causer les projectiles français ne paraissent guère, encore que les traces de nombreux points de chutes fussent visibles.

TREIZE CENTES BALLE POUR TUER UN HOMME

Le maréchal de Saxe, disait que pour tuer un homme dans une bataille, il faut autant de plomb que le poids de son corps.

D'autre part, d'après une statistique du journal *La Nature*, il a fallu pendant la guerre de 1870, treize cents balles pour abattre un soldat.

D'après M. de Chesnel, il aurait été tiré du côté des Autrichiens, à la bataille de Solferino 8,100,000 coups de fusil et on évalue à 2,000 tués et 10,000 blessés la perte que le feu de l'infanterie a fait éprouver à l'armée franco-sarde.

Chaque soldat blessé aurait donc coûté 708 coups de fusil et chaque mort, 4,200. Or, comme le poids des balles était de 30 grammes, il aurait fallu au moins 126 kilogrammes de plomb par homme tué.

LES PLUS GROSSES PÉPITES

Un périodique américain publie des renseignements curieux sur les pépites d'or découvertes par les mineurs de l'Australie et de la Californie.

La plus grosse pépite connue serait d'Australie, où elle fut mise au jour en 1851. Elle pesait 225 livres et valait 275,000 francs. Jamais une pépite américaine n'a approché, même de loin, de ces dimensions colossales. La plus grosse pépite californienne fut déterrée le 18 novembre 1851, à Camp-Corona, par Olivier Martin. On en voit des reproductions ou des fac-similés en bronze dans la plupart des collections minéralogiques d'Europe et d'Amérique. Celle-ci pesait 151 livres. Elle était presque entièrement pure, ne contenait, en plus de l'or, qu'une faible proportion de quartz blanc. Elle fut vendue 181,350 francs.

L'histoire de sa découverte tient du merveilleux. Olivier Martin, avait un camarade, Flower, qui avait été tué par l'orage. Martin ne voulut pas laisser sans sépulture le cadavre de son ami et se mit en devoir de lui creuser une tombe au pied d'un arbre. C'est en creusant cette tombe qu'il mit au jour la monstrueuse pépite; et il dut requérir, pour la déterrer, l'assistance d'autres mineurs.

Un mineur californien avait découvert deux pépites de superbes dimensions: la première fut vendue 85,000 francs, la seconde 70,000. Mais dès qu'il les eut vendues, il s'adonna à la boisson et mourut peu de temps après d'une attaque de delirium tremens dans un asile d'aliénés. Un Français qui avait découvert une pépite de 25,000 francs devint fou de joie après cet événement.

L'argent ne fait pas le bonheur!

LE GALVANISME FÉLIN

On sait que, par un temps sec, si

Mlle EMMA THIBAUT, de Montréal

Malade depuis cinq ans, guérie presque miraculeusement par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Des milliers de jeunes filles sont intéressées à la guérison de Mlle Thibault, obtenue par les Pilules Rouges du Dr Coderre



Mlle EMMA THIBAUT

MÈRES, attention à vos jeunes filles. S'il y a un temps où la Mère de famille doit faire attention à ses jeunes filles, c'est à l'époque où elles passent de l'état de l'enfance à l'état de jeune fille.

Pour prévenir le choc de ce changement et par là détourner la faiblesse ou se trouver la jeune fille, faites leur prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre.

MÈRES, si vous voyez vos jeunes filles se fatiguer aisément; si elles ont de l'aversion pour l'exercice; peu d'appétit; digestion mauvaise; si elles sont épuisées le soir au coucher et se réveillent le matin aussi fatiguées que la veille; si encore vous les voyez pâlir; les yeux se cerner; attention, elles souffrent de maladies particulières aux femmes; souvent elles préfèrent souffrir plutôt que de confier la nature de leur maladie; c'est à vous, Mère de famille, de les prévenir.

MÈRES, si vous voyez que vos jeunes filles deviennent joyeuses, heureuses, voyez à ce qu'elles suivent l'exemple de Mlle Emma Thibault, faites leur prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles donnent la force, la santé et le bonheur aux femmes et aux jeunes filles.

Mlle Emma Thibault dit: "Depuis cinq ans, j'ai souffert du beau mal, du mal de côté, tiraillement dans les hanches, dans le bas-ventre, le mal de reins. J'étais très pâle et très faible, ma digestion se faisait mal; j'avais presque toujours des brûlements d'estomac; j'avais aussi le foie malade; toujours mal à la tête et des étourdissements. J'étais aussi fatiguée le matin en me levant que le soir en me couchant; j'étais nerveuse et découragée; voyant que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient un si grand nombre de jeunes filles, j'ai commencé à les prendre et je suis heureuse de dire qu'elles m'ont parfaitement guérie de toutes mes maladies; je n'éprouve plus aucune douleur; je mange et dors bien; je suis bien plus forte. De temps à autre, je continue à prendre des Pilules Rouges du Dr Coderre; elles continuent à me renforcer; je les recommande à toutes celles qui souffrent, car

je regarde les Pilules Rouges du Dr Coderre pour le plus grand remède pour les maladies des femmes." Mlle EMMA THIBAUT, No 98 rue Mont Royal, Montréal.

Si vous souffrez depuis longtemps, votre maladie est d'autant plus difficile à guérir; ne prétendez pas qu'avec une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre vous puissiez vous guérir; prenez en assez pour leur donner une chance d'agir.

Ayez bien soin d'observer les Règles Hygiéniques que vous trouverez sur chaque circulaire qui entoure la boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre; en même temps consultez notre Médecin Spécialiste, écrivez-lui une description complète de votre maladie, vous pouvez le consulter AB SOLUMENT POUR RIEN.

Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de quotion pour traitement, nous les envoyons pour rien à toutes les femmes malades qui en font la demande. Adressez toutes

vos lettres à: DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL, notre médecin, seul, ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles.

DEFFIEZ-VOUS des Pilules Rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 etc la boîte, ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges, ce sont des imitations. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes, contenant 50 Pilules Rouges. Si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 50c en estampilles, pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste, pour six boîtes de Pilules Rouges; nous vous enverrons le même jour les véritables Pilules Rouges, celles qui guérissent toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Nous les envoyons partout aux États-Unis et au Canada, sur réception du montant. En écrivant, ayez bien soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, MONTREAL.

L'on promène ses mains dans la fourrure d'un chat, on en fait jaillir des étincelles électriques. Les membres du National Cat Club, de Londres, d'après ce que nous apprend le *Journal d'hygiène*, n'ont pas hésité à tirer parti de cette particularité que présentent surtout des chats d'un certain âge, bien nourris et bien dorlotés par leurs maîtresses.

Si la peau du chat est en réalité une source naturelle d'électricité, celle-ci pourra être transformée en accumulateur électrique, et partant être mise à la disposition des névropathes et des neurasthéniques.

C'est en vue de vulgariser et de propager ce mode de traitement qu'il vient de se fonder à Londres une société dont le premier soin sera de rechercher, d'acquiescer et de soigner tous les chats qui présentent les meilleures conditions de tension électrique.

Nous avons ainsi une nouvelle spécialité thérapeutique, le galvanisme félin

AVEC RAISON

Une bouteille de *Baum-Bismol* est souvent plus que suffisante pour enrayer un méchant rhume. 25c. partout.

Conversation courante. — Duffanbec?... Mais c'est une immonde fripouille!

— Vous exagérez. D'abord, vous ne le connaissez pas.

— Je ne le connais pas!... C'est un de mes meilleurs amis!

**

On a des titres ou l'on n'en a pas! A l'exemple de ce monsieur qui mettait sur sa carte:

N...

Ancien membre du conseil de famille, Ex-subrogé tuteur.

il y a, paraît-il, des citoyens anglais qui joindraient volontiers à leur nom le titre de "ancien électeur de M. Gladstone." Ou le désir d'être quelque chose va-t-il se nichoir?

**

Chapuzot faisait avant hier ses courses, portant sous son bras un magnifique alpaca acheté la veille.

Soudain survient une ondée. Et le doux Chapuzot, déployant à regret les ailes de son parapluie:

— Allons bon! C'est fait exprès pour moi cela; pour une fois que je sors avec un parapluie neuf, il faut qu'il pleuve.

CHOSE NOUVELLE

Mlle Basbleu — J'écris une nouvelle dont l'héroïne est une de ces jeunes filles modernes aux idées avancées qui ne veulent pas se marier.

Colonel (poliment). — Vraiment... très curieuse... type inconnu... pure invention... jamais rencontré fille comme ça...

Fragment de discussion à propos de la Révolution :

— Laissez moi donc tranquille avec votre " bloc " !... Alors vous admettez les crimes de la Terreur ?

L'adversaire, visiblement embarrassé :

— Dans Terreur, il y a erreur !

On disait hier à N..., qui pendant la période électorale a été violemment attaqué et qui n'a triomphé qu'après avoir énergiquement lutté :

— Ces critiques ont dû vous être bien pénibles ?

— N'en croyez rien, reprit-il, la réputation se fait de ces sortes d'attaques, et je me suis bâti une maison avec les pierres qu'on a jeté dans mon jardin.

On cause dans un café de la Canne bière des progrès nouveaux de l'art de la rhinoplastie.

— Oui, mon cher, dit un des assistants, Tartarin out le nez coupé en Tunisie, et le docteur lui en a rajouté un. Seulement, c'est le nez d'un Arabe, de sorte qu'il parle turc !

— Moi, j'ai vu bien plus fort. Un de mes cousins a eu le nez coupé not par un coup de sabre. On lui en a confectionné un magnifique en peau de poule. Et ce qu'il y a de plus fort, chaque fois qu'il étérnue, il lui tombe un œuf, et quand il est onrhumé du cerveau, sa famille est obligée de manger des omelettes pendant toute la semaine.

PRÉCAUTION ESSENTIELLE

Le Baume Bhumal fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c. la bouteille.

Le sort des savants en Danemark. A Copenhague, un jeune érudit de premier ordre, qui s'est surtout signalé par ses travaux et ses recherches sur la langue provençale, a sollicité chez un directeur de cirque une place de clown. Il faut faire remarquer à ce propos que le jeune philologue est en même temps un gymnaste hors ligne. Il a déclaré qu'il se voit dans la nécessité de chercher n'importe quelle occupation pour ne pas mourir de faim.

Thomas veut tenter un procès à son voisin.

On l'a averti que l'avoué, pour s'occuper de l'affaire, exige avant tout une provision.

— J'ferons c'qu'il faudra ! dit le paysan d'un air entendu.

Au jour dit, il arrive chez l'homme de loi avec un gros panier au bras, et dépose un lot de victuailles sur le bureau de l'avoué ahuri, en disant de sa voix la plus engageante :

— V'la votre provision !

LES



Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES, ETC. A transporté ses bureaux au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage. Distribution d'objets d'art tous les soirs à 8.30 hrs P. M.

Deux braves sergents de ville causent entre eux.

Ils devisent de la guerre hispano-américaine.

— Tout de même, dit l'un, c'est un mauvais passage pour les bateaux, en ce moment, que les environs de la Havane. Ils risquent d'être canonnés, bombardés, torpillés, capturés.

— C'est vrai, ajoute l'autre avec conviction, un vrai passage à tabac !

Chez une vieille coquette qui se maquille outrageusement, on cause de peinture.

— Fûtes-vous au vernissage ? demande quelqu'un à la maîtresse de la maison.

— Quelle horreur ! répond celle-ci en minaudant, dans une pareille cohue, je m'en garderais bien.

Et Siboulot toujours aimable :

— Oui, madame vernit à domicile.

DIFFICILE A RÉALISER ET DUR A EXPLIQUER

Pourquoi le public souffre jour par jour par suite des rognons qui produisent des douleurs dans le dos, les membres et les jointures, quand le Ryckman's Kootenay Cure est tout ce qu'il faut pour amener une santé parfaite !

Le nouvel ingrédient opère des miracles. Des milliers de personnes donnent des déclarations assermentées de son efficacité dans les maladies des rognons, de la peau ou du sang. Il guérit toujours les rhumatismes et comme tonique général il n'est pas surpassé.

(Déclaration assermentée.)

Sept mois j'ai souffert de troubles des rognons qui se sont développés pendant l'hémorragie des dents et mon médecin m'a affirmé que j'étais atteint de la maladie de Bright. Les douleurs dans le dos étaient insupportables, la peau hirsoutillée et je commençais à perdre l'usage de mes jambes. Le traitement de mon médecin n'amenant aucun soulagement j'ai pris le Ryckman's Kootenay Cure et je suis entièrement guéri. J'ai gagné en pesanteur et je puis maintenant lever un bon poids enfin, je ne ressens plus de douleurs.

Signé : WILLIAM BURNI, Hamilton, Ont.

Assermenté le 31 décembre 1897.

Kootenay Cure, \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour 5 piastres, de votre pharmacien ou directement de la Ryckman's Kootenay Cure Co., Hamilton, Ont.

Les Pilules Kootenay, contenant le nouvel ingrédient, constituent une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation. Prix 25 cents, envoyés à n'importe quelle adresse.

En vente chez R. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Poudre Dentifrice au Quinquina De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centins la boîte

Calino est de nature un peu sauvage. — Vous devez, lui dit-on, manquer de distractions ?

— Mais non... Nous nous réunissons très souvent entre amis : les deux frères Dupont, mon cousin Jules, Bertrand et sa femme, les familles Dubois et Bodin. Bref, une petite bande de gens qui, comme moi, n'aiment pas la société... Et nous faisons de bonnes parties !

Petite Correspondance

A. L. (Holyoke, Mass.) — Reçu votre envoi. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est impossible d'insérer.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre de votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

C. L. ESMONIN

LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE

1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les Maladies de la Peau, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats assermentés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de Mr P. Poirier, imprimeur, 316 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

QUERY FRERES PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

RACICOT, PERREault & CIE Fabricants et Importateurs de... CHAPEAUX ET FOURRURES DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles MONTREAL

COUPON - PRIME DU "SAMEDI" PATRON No (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.) Mesure du Buste... Age... Mesure de la Taille... Nom... Adresse... CI-INCLUS, 10 CENTINS Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 23.

\$5.00

Pour vous permettre de vous baigner pendant un an. Magnifique eau à la température de l'été durant toute l'année. — Costumes de baigneurs et essuie-mains compris. C'est bon marché, n'est-ce pas ?

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Crétinus a mal aux yeux, aussi va-t-il consulter un oculiste. Celui-ci lui recommande de ne jamais sortir sans conserves fumées.

Depuis ce jour, Crétinus se promène partout, avec un jambon fumé sous chaque bras.

La vie conjugale :

Monsieur. — Si je suis obligé de rester plus tard au bureau, ce soir, je t'enverrai un mot.

Madame. — Pas la peine. Le voici, le mot. Je viens de le trouver dans la poche de ton veston.


Nos bons domestiques.

— Pierre, êtes-vous là ?
— Oui, Monsieur.
— Que faites-vous ?
— Rien, Monsieur.
— Et vous, John, êtes-vous là aussi ?
— Oui, Monsieur.
— Et que faites-vous ?
— J'aide Pierre.
— Quand vous aurez fini, vous me donnerez mes bottes.

Extrait du carnet de Champoireau, gendre et martyr :

" J'ai longtemps médité de sombres vengeance, d'infénales représailles, et j'en suis arrivé à cette conclusion, que le plus joli tour à jouer à une belle-mère, ce serait de ne pas épouser sa fille ! "

LAPRES-MAISON
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 —
P. Q.



Troubles de Cuistae évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de fûer, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un petit livre très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco d'envoi.

PREIX: No 8, \$13; No 9, \$23

en comptant. Nous mettons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de payer, ni, alors, nous nous montons un devis, nous No 8 dans votre maison pour \$5.00 sur la commande et \$5.00 par an les deux années suivantes, après lequel le poêle devient votre propriété absolue.

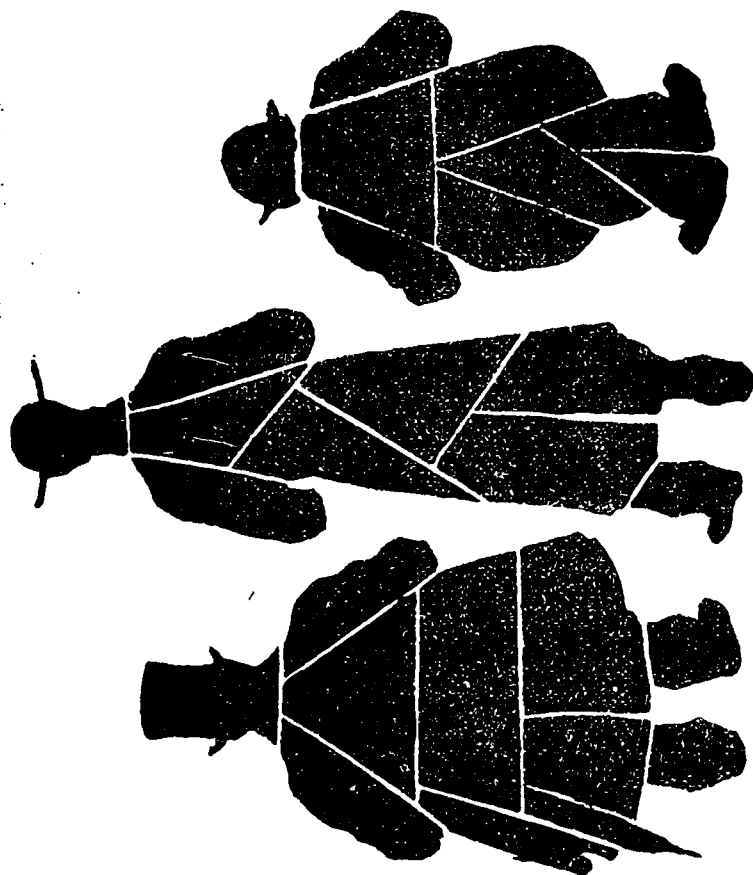
Pour \$100.00, GAZ ET CHAUFFAGE A GAZ. Chauffage, montage tout poêle à gaz. Garantie de toutes espèces pour cuisines à cuisiner, chambres d'enfant, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y

Bâtiment New York Life, Place d'Armes, MONTREAL



Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 140



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme M. Lord, Mme M. Savarin, Mme Warnault, E. Brosseau, A. Payette, A. Raymond (Montréal), E. Bussière (St-Sauveur de Québec), P. Bonac (Colomb, N.Y.), A. Champagne, J. Thibault (Fall River, Mass.), J. A. Dion (Manchester, Mass.), J. Derbès (Nouvelle-Orléans, La.), J. Desnoyers (Watfield, Vt.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme Warnault, 681 Berri, E. Brosseau, 103 Cadieux, A. Raymond,

285 St-Denis (Montréal), A. Champagne, 1530 Pleasant (Fall-River, Mass.), J. A. Dion (Manchester, Mass.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

On amène pour la sixième fois, au Dépôt de la Préfecture de police, un vagabond surpris en flagrant délit de mendicité.

— Comment ! c'est encore lui ! s'écrient un des gardiens en reconnaissant son habitué.

— Eh bien ! après ? répond le prisonnier ; quand on n'a pas fait de sottises dans une maison, il me semble qu'on peut bien y revenir !

LA CHARITÉ

Nous prescrivons de persuader nos amis d'avoir toujours du *Baum. Rhumal* chez eux. 25c. la bouteille. 98

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les samedis . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lichographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur Propriétaire

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Le Nouveau Remède

POURQUOI IL A FAIT

Ryckman's Kootenay Cure

LA MERVEILLE DU SIECLE

Nous réclamons justement d'avoir produit le plus grand remède du monde, par l'usage du nouvel ingrédient, pour le rhumatisme, le sang et les rhégnons. Nous avons des lettres du clergé, des docteurs, des juges, un millier de certifiées sous serment pouvant garantir nos assertions. Le nouvel ingrédient s'est employé par tous les praticiens du monde; mais sous une forme tellement réduite qu'il a perdu presque complètement sa vertu. Dans le Kootenay Cure, il est à l'état naturel après avoir été traité électriquement et ces merveilleuses propriétés sont dues, toutes les guérisons et non nantes effectives. Le Kootenay n'est pas un produit composé par des charlatans, mais le résultat scientifique d'années d'étude.

Il n'existe pas de préparation similaire et c'est pourquoi rien ne peut lui être substitué. Si vous avez des rhumatismes ou autres maux, dues provenant du sang impur, des rhégnons, demandez le et insistez pour avoir le *Kootenay Cure*. Quand on s'en sert tel qu'indiqué il guérit chaque fois parce qu'il contient le nouvel ingrédient. Vous connaîtrez sa valeur quand vous l'aurez essayé.

Prix \$1.00 par bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit chez votre pharmacien soit de

La S. RYCKMAN MEDICINE CO., LIMITED, Hamilton, Ont.

Un type de médecine rayonnante, grâce, sur demande.

Le *Patent Kootenay*, contenant le nouvel ingrédient, contenant une guérison certaine pour le mal de tête, la fièvre et la constipation.

Prix 15 cents, envoyés à l'importateur, quelle adresse.

En vente chez E. E. McGeary, pharmacien 412 rue Notre-Dame, Montréal.

La plus grande des vertus est d'entendre dire du mal de soi, et de faire du bien. — UN PHILOSOPHE.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Meurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

A la Sorbonne:
— Veuillez me citer, Monsieur, quelques dates fameuses de notre histoire?
— 10 août... 14 juillet... 4 septembre...
— Vous n'en connaissez pas d'autres?
— Cinq-Mars!



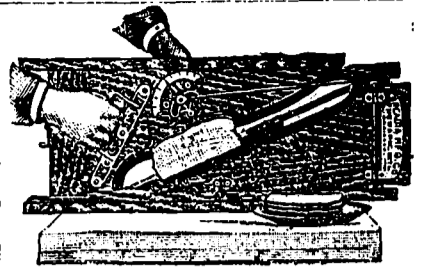
Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,

DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent



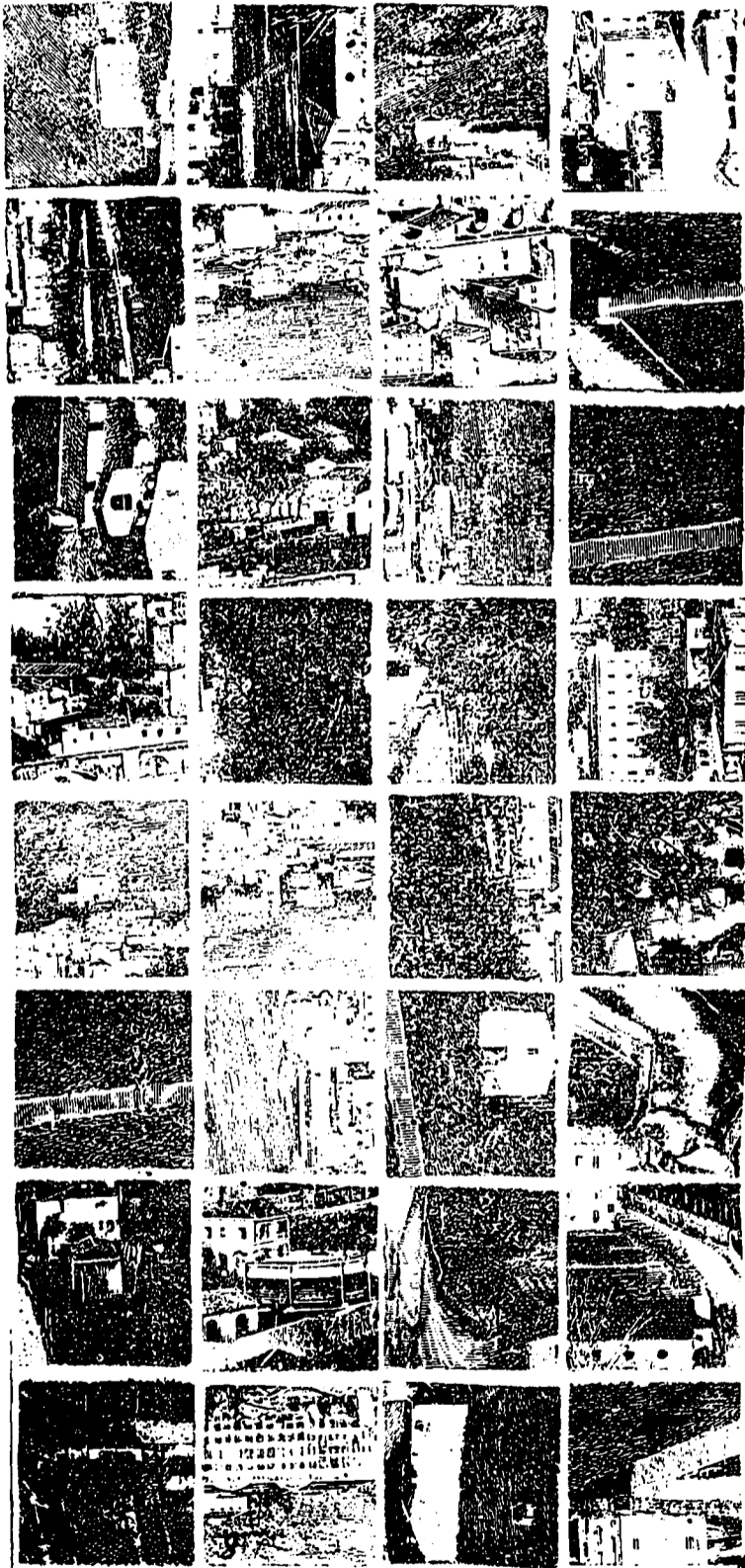
TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
6 Rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 142



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, VUE DE CARRARA.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 10 août, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

Une consolation pour un borgne:
Avoir l'œil chez un marchand de vin.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^R CODERRE**

PILULES DE Noix Longues (Composées) **De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

LA MEME COUTUME

Clara — Voilà qui est étrange. Ce livre dit qu'en France une femme n'est libre qu'après être mariée.

Dora. — Mais, c'est comme chez nous. Nous devons obéir à papa et à maman jusqu'à ce que, à l'autel, nous ayons juré à notre mari de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir, et après cela nous sommes libres de n'obéir à personne.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.